Niveau(x) d'enseignement: 1 Numéro EDUQ : 9570351
Centre d'intérêt: 750

Pouliot, Suzanne.

L'image de l'autre : une étude des romans de jeunesse parus au Québec de 1980 à 1990 / Suzanne Pouliot. -- Sherbrooke : Editions du CRP, 1994.
170 p. : ill. (certaines en coul.), carte ; 22 cm.

"Université de Sherbrooke, Faculté d'éducation". Bibliogr.: p. [159]-166. Index.

ISBN 2-920859-82-X

Vedette(s)-secondaire(s): Université de Sherbrooke. Faculté d'éducation

Descripteur(s): Littérature de jeunesse * Communauté culturelle * Autochtone * Immigrant * Education interculturelle * Stratégie pédagogique * Primaire (Ordre d'enseignement) * Secondaire (Ordre d'enseignement)

Identificateur(s) de nom: Québec (Province)

Identificateur(s) de sujet: Image de l'autre * Représentation socioculturelle

A partir d'un corpus de près de 200 titres, édités de 1980 à 1990 au Québec, l'auteure a dégagé les représentations socioculturelles véhiculées par les livres de fiction. Ces représentations sont attribuées aux autochtones (chapitre 2), aux personnages d'origine européenne (chapitre 3), aux personnages d'origines asiatique, africaine et latino-américaine (chapitre 4) et aux personnages anglophones d'origine nord-américaine (chapitre 5). Interventions didactiques, encart couleur des romans dont les couvertures montrent des personnages associés à des communautés culturelles et index des titres de littérature de jeunesse.

SUZANNE POUCHOT

L'IMAGE DE L'AUTRE

une étude des romans de jeunesse parus au Québec de 1980 à 1990

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 7

Introduction 11
1. Essor de la littérature québécoise de jeunesse 12
2. Visibilité de la population pluriethnique 14
3. Aperçu de l'ouvrage 15

Premier chapitre
Rôle de la littérature de jeunesse à l'école

Introduction 17
1. Les représentations socioculturelles transmises par la littérature de jeunesse 20
2. Les romans génériques 23
3. Les romans historiques 24
4. Le roman historique : expérience de l'altérité 25
5. Les romans policiers et les romans d'espionnage 26
6. Les romans de science-fiction 29
7. Les romans socioréalistes 30

Conclusion 32

Deuxième chapitre
Les personnages autochtones : les Amérindiens et les Inuits

Introduction	35
1. Les Abénaquis	40
2. Les Algonquins	42
3. Les Cris	43
4. Les Iroquois	45
5. Les Montagnais	50
6. Les Amérindiens, toutes nations confondues	51
7. Les Inuits	55
Conclusion	58
Interventions didactiques	62

Troisième chapitre
Les personnages d'origine européenne

Introduction	69
1. Les personnages romanesques d'origine française	71
1.1 La vie politique	74
1.2 La vie socioculturelle	76
Les représentations socioculturelles	81
2. Les personnages romanesques d'origine britannique (Angleterre, Écosse, Irlande)	82
2.1 Les personnages d'origine anglaise	83
2.2 Les personnages d'origine écossaise	86
2.3 Les personnages d'origine irlandaise	87
Les représentations socioculturelles	89
3. Les personnages d'origine russe	91
Les représentations socioculturelles	97
4. Les personnages d'origines italienne et grecque	98
4.1 Les personnages d'origine italienne	100
Les représentations socioculturelles	103
4.2 Les personnages d'origine grecque	104
Les représentations socioculturelles	106

Conclusion 107
Interventions didactiques 108

Quatrième chapitre
Les personnages d'origines asiatique, africaine et latino-américaine

Introduction 111
1. Les personnages d'origine asiatique 112
1.1 Les personnages d'origine vietnamienne 114
1.2 Les personnages d'origine chinoise 117
1.3 Les personnages d'origine japonaise 119
Les représentations socioculturelles 120
2. Les personnages d'origine africaine 121
Les représentations socioculturelles 124
3. Les personnages d'origine latino-américaine 124
Les représentations socioculturelles 128
Conclusion 129
Interventions didactiques 130

Cinquième chapitre
Les personnages anglophones d'origine nord-américaine

Introduction 133
1. Les Étatsuniens 134
Les représentations socioculturelles 138
2. Les personnages anglo-canadiens 139
Les représentations socioculturelles 143
Conclusion 144
Interventions didactiques 145

Conclusion 147

Références 159

Index des titres de littérature de jeunesse 167

Je dédie cet ouvrage
à Sébastien et à Marc-Étienne.

Remerciements

Cet ouvrage a été réalisé à l'aide d'une subvention accordée par le ministère de l'Éducation du Québec, dans le cadre du programme de subvention *Plan d'action*.

Nous tenons à remercier Pascale Camirand pour le travail considérable qu'elle a effectué au long du dépouillement des informations qui a présidé à la rédaction de ce livre ainsi que le professeur Bernard Denault pour ses précieux conseils en tant que sociologue.

Le travail de dépouillement a été accompli grâce à l'aide indéfectible que nous ont assurée à la fois la Bibliothèque nationale du Canada par l'intermédiaire de madame Irène Audrey en nous transmettant les listes consignées de toutes les publications françaises, éditées entre 1980 et 1990 inclusivement, de même que le Service interbibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Sherbrooke.

AVANT-PROPOS

J'ai écrit *L'image de l'Autre* pour que les auteurs, les maisons d'édition, les illustrateurs et les illustratrices s'intéressent davantage à la population immigrante qui habite le Québec. Cette population hybride, aux croyances variées, aux références linguistiques riches en sources diverses, contribue à la vitalité du Québec par son travail, par ses implications sociales, culturelles et religieuses, par la mise en place de nouveaux projets.

Depuis ma petite enfance, j'ai été en contact quasi constant avec des hommes, des femmes et des enfants venus de l'Afrique du Nord, du Moyen-Orient, de la Scandinavie, des pays du Sud-Est asiatique, de l'Amérique latine, de l'Australie et de l'Europe. J'ai beaucoup appris des uns, des unes et des autres. Chacune de ces personnes a nourri mon imagination et ma sensibilité à des intensités différentes et à des moments différents, tout en aiguisant ma curiosité et en me transmettant des connaissances de tous ordres : religieuses, vestimentaires, culinaires, etc. Faute de pouvoir nommer individuellement chacune de ces personnes, je les remercie chaleureusement ici pour leur grande générosité à mon égard et à l'égard de ma famille. Très tôt, mes fils – maintenant adultes – ont partagé rires et soupirs, avec des enfants aux yeux bridés ou aux cheveux crépus dont le français était souvent embryonnaire.

À leur façon, avec les modestes moyens dont ils disposaient, ces hommes, ces femmes et ces enfants ont appris à parler français, à comprendre un peu mieux la société québécoise dans laquelle ils vivaient et à me faire connaître cette terre qui les a vus naître. Ils m'ont fait partager leur vision du monde, leurs rêves et leurs aspirations.

Compte tenu des nombreuses expériences à caractère interculturel qui ont nourri ma vie personnelle et professionnelle, je souhaite contribuer à mieux les faire connaître en suggérant à ceux et à celles qui écrivent pour les jeunes de s'attarder davantage à ces communautés qui enrichissent notre patrimoine national.

Ces personnes, jeunes ou vieilles, ont la tête pleine de légendes, de contes fabuleux et d'histoires que nous ignorons. Ces récits, tristes ou gais, venus d'aussi loin que du Bengladesh, du Chili ou de la Corée sont peuplés de personnages énergiques, mystérieux, fantaisistes. Pour ces raisons, toutes les histoires qui vivent dans les mémoires individuelles méritent d'être diffusées, partagées, lues et entendues pour l'émotion qu'elles suscitent, pour le rythme qui les habite, pour la lumière et le souffle de vie qui les traversent.

À défaut de pouvoir vivre de multiples expériences interculturelles, je souhaite à la suite de la recherche que j'ai menée sur les représentations socioculturelles, associées à l'Autre, réalisée à partir d'un corpus de près de deux cents titres, édités de 1980 à 1990 au Québec, que les livres de fiction, dont les romans, prennent désormais le relais interculturel et transmettent par le biais de personnages principaux aux origines multiples et variées des histoires qui fassent vibrer les jeunes.

Sur la scène éditoriale québécoise, il y a bel et bien des réussites qui font connaître l'Autre, en le situant dans son contexte culturel. Malheureusement, les romans qui mettent en scène des personnages, issus de l'immigration, sont encore trop peu nombreux et traduisent encore inadéquatement le paysage pluriethnique

dans lequel le Québec est résolument et irrévocablement engagé, à l'orée d'un nouveau millénaire.

En fait, les ouvrages actuellement disponibles ne comblent pas encore les attentes de ces jeunes venus d'ailleurs qui recherchent des personnages qui leur parlent de leur monde fait de soleil, de sable et de pluie, de souvenirs pétris d'images de guerre et de départs précipités, de cauchemars et d'espérances. Ces hommes et ces femmes qui ont traversé déserts, continents et océans sont porteurs d'espoir, de douleurs et d'avenir. Je souhaite vivement qu'on puisse entendre très bientôt leurs voix, chaudes ou écorchées, basses ou fortes, jeunes ou vieilles, transmises sur... papier.

Suzanne Pouliot

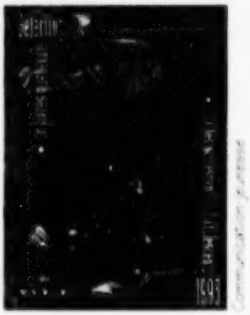
INTRODUCTION

Historiquement, les origines de la littérature québécoise de jeunesse remontent à la fondation de la première revue pour enfants, l'*Oiseau bleu*, en janvier 1921. Cette revue, publiée en français grâce à la Société Saint-Jean-Baptiste, a fait paraître, sous forme de feuilleton, le premier roman d'aventures, *Les Aventures de Perrine et de Charlot*, écrit par Marie-Claire Daveluy. Ce roman historique valut à son auteure le prix Athanase-David, en 1924. En 1926, la loi Choquette a préconisé la distribution des œuvres de littérature canadienne comme récompenses scolaires. À la suite de la promulgation de cette loi, Granger et Frères ont lancé leur *Annuaire Granger pour la jeunesse* (1928).

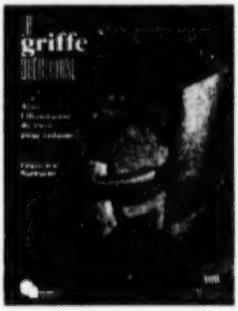
À rebours, on peut constater que depuis ses lointaines origines, la production québécoise de littérature de jeunesse a connu divers avatars (Pouliot, 1994a). Cependant, sa prospérité actuelle manifeste sa force et son autonomie, tant sur les scènes locale, nationale qu'internationale, à tel point que plusieurs auteurs et illustrateurs sont désormais connus, reconnus, traduits et diffusés sur plusieurs continents.

1. ESSOR DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE DE JEUNESSE

L'essor fulgurant de la littérature de jeunesse qui a marqué les vingt dernières années repose sur la mise en place d'institutions de promotion, de diffusion et d'information comme Communication-jeunesse, de programmes de formation au niveau universitaire tels les Programmes de perfectionnement des maîtres en français (PPMF) qui ont fait une large place à la littérature de jeunesse, le certificat de littérature de jeunesse de l'Université du Québec à Montréal et, plus récemment, des émissions télédiffusées, produites à la fois par la Télé-université et par Canal Famille. De plus, depuis 1983, des programmes provincial et fédéral d'aide à l'édition ont eu pour effet de favoriser l'avènement de nouvelles maisons d'édition qui se consacrent désormais exclusivement à la littérature de jeunesse : La courte échelle, les Éditions du Raton Laveur, Coïncidence/jeunesse. Ces programmes ont aussi eu pour effet de revigorer les collections jeunesse des maisons éditrices, telles Fides et Paulines, ou encore de créer de nouvelles collections jeunesse comme ce fut le cas, au milieu des années quatre-vingt, pour Boréal jeunesse, Hurtubise HMH, les Éditions Pierre Tisseyre, Québec/Amérique et plus récemment pour les Éditions HRW.



La production québécoise a droit à la dignité artistique et à la reconnaissance critique; en témoignent les nombreux prix décernés annuellement à ses auteurs, à ses illustrateurs et à ses illustratrices. Pensons aux prix attribués lors de la Foire internationale de jeunesse, tenue annuellement à Bologne en Italie, ou lors de la Biennale de l'Illustration à Bratislava, en Slovaquie.



C'est ainsi que depuis la lointaine intervention de l'abbé Henri-Raymond Casgrain qui en 1867, a rencontré Gédéon Ouimet, alors surintendant de l'Instruction publique, et lui a proposé la création d'une collection de livres canadiens à distribuer dans les écoles et dans les collèges, l'édition québécoise, a pu émerger grâce à sa liaison avec le marché scolaire. En 1987, la mise sur pied de concours et de clubs de lecture à l'échelle du Québec a rendu l'association entre la littérature de jeunesse et le milieu scolaire encore plus manifeste sinon plus étroite, puisque ce sont les maisons d'édition qui alimentent les banques de livres mises à la disposition des membres.

Parallèlement au développement éditorial constaté, la société québécoise vivait, sur le plan démographique, de profondes transformations sociales, dues aux modifications récentes de l'immigration. En effet, à la suite de l'augmentation importante du nombre des immigrants haïtiens, chiliens (1974) et du Sud-Est asiatique (1974, 1979-1981), la composition de la clientèle des écoles pluriethniques de langue française s'est trouvée profondément modifiée. En vertu de ce qui précède, il nous a paru opportun, compte tenu de la diversité romanesque actuelle, de rejoindre «la socialité du texte» (Popovic, 1994), c'est-à-dire d'étudier, sur une décennie, les images qui circulent sur l'Autre. En choisissant les romans de jeunesse comme objet d'étude, nous affirmons non seulement que les pratiques discursives sont des produits sociohistoriques et que, conséquemment, elles sont relatives et variables selon les états de société considérés, mais également qu'elles sont en relation de perméabilité et en interaction constante avec les formations discursives qui circulent autour d'elles.

En somme, nous affirmons que les romans sont des produits culturels et qu'à cet égard, ils reflètent la société. Ce ne sont pas pour autant des miroirs fidèles mais plutôt des instruments qui renvoient des images de la société dont ils sont issus.

2. VISIBILITÉ DE LA POPULATION PLURIETHNIQUE

Selon les données recueillies lors du recensement canadien de 1991, le Québec comptait 591 000 immigrants, soit un peu moins de 9 % de sa population totale; et plus de 88 % de ces immigrants vivent à Montréal. Ce qui est nouveau dans le paysage démographique québécois, c'est moins le taux général d'immigration que le profil de la population immigrante depuis vingt ans. Désormais, outre les traditionnels créneaux d'immigration européens et nord-américains, les nouveaux pays d'immigration sont, par ordre d'importance, Haïti avec 37 000 ressortissants, le Liban (26 000), le Vietnam (21 000), l'Égypte (16 000), le Maroc (13 000) et la Chine (10 000).

De plus, comme le souligne *L'énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration* (Gouvernement du Québec, 1990) du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration,

> l'immigration de personnes d'origines diverses a été une constante de l'histoire du Québec «depuis Mathieu da Costa, accompagnant Champlain dans ses premiers voyages d'exploration, jusqu'aux grandes vagues migratoires d'Europe du Sud, après la deuxième guerre mondiale [...]. Cet important apport migratoire – plus de 1 100 000 personnes depuis 1946 – a permis au Québec, surtout depuis la Deuxième Guerre mondiale, de réaliser des gains significatifs sur le plan démographique» (p. 3). D'ailleurs, les données du recensement de 1986 indiquent, pour le Québec, que la population selon l'origine ethnique se répartit comme suit : 77,7 % française; 5,9 % britannique; 0,8 % autochtone; 9,7 % autres origines; 5,9 % origines multiples (double origine parentale).

Sur le plan politique, la promulgation de la Charte de la langue française (loi 101)[1], en août 1977, a eu comme effets vi-

1 Selon Painchaud (1993), «la loi 101, qui consacre l'unilinguisme français et qui oblige les enfants immigrants à fréquenter l'école française, doit se voir comme l'aboutissement d'un long processus d'ajustement aux revendications contradictoires des francophones et des anglophones du Québec» (*ACLA, 15*(2), 9).

sibles de diriger vers l'école française la grande majorité des enfants de familles qui immigrent au Québec. Ainsi, «en 1989-1990, près de 73 % des enfants des parents qui ont immigré au Québec se sont inscrits à l'école française, alors qu'en 1976-1977, cette proportion n'était que de 20,5 %» (AQPF, 1993, 124).

Comme le rappelle l'Association québécoise des professeurs de français (AQPF), parmi les missions attribuées à l'école québécoise francophone, il y a d'une part la scolarisation d'une grande partie des enfants des familles qui ont immigré en provenance d'autres continents et d'une partie importante des enfants de souche amérindienne, et d'autre part, l'intégration linguistique des membres des communautés culturelles et des immigrants, en évitant de les assimiler et de les fractionner, et ce, tout en scolarisant les enfants des familles francophones dont les ancêtres se sont implantés au Québec aux siècles passés.

3. APERÇU DE L'OUVRAGE

L'image de l'Autre identifie les représentations socioculturelles repérées dans la production éditoriale de 1980 à 1990 inclusivement. Ce repérage sur papier traduit, du moins sur le plan symbolique, les mutations démographiques et, conséquemment, culturelles observées à l'échelle de la société québécoise.

Cet ouvrage comprend cinq chapitres. Le premier identifie le rôle de la littérature de jeunesse à l'école. Le second s'attarde aux personnages d'origine autochtone identifiés dans les romans à caractère historique. Il est suivi d'un chapitre sur les personnages d'origine européenne qui se retrouvent en grand nombre dans les romans policiers et dans les romans d'espionnage. Un quatrième chapitre identifie les principales représentations socioculturelles attribuées aux personnages d'origines asiatique, africaine et latino-américaine. Ces personnages seconds sont particulièrement présents dans les romans à caractère socioréaliste. Finalement, le cinquième chapitre présente des personnages d'origine nord-américaine, qui parlent

anglais. Ces personnages incarnent l'altérité, marquée plus spécifiquement par l'usage d'une langue autre que le français.

Nous avons choisi de localiser par continent les personnages immigrants, selon un parcours historico-géographique. D'abord, nous avons considéré les autochtones, confrontés aux colons sous le régime français; puis le régime anglais et l'immigration sous le régime confédératif. Selon les époques, les événements qui ont provoqué ces migrations sont soulignés. Pour des raisons de commodité, nous avons consacré le premier chapitre aux autochtones et le dernier, aux nord-américains d'autres origines.

Comme les romans de jeunesse sont de plus en plus présents dans les salles de classe, il nous a paru opportun d'introduire une rubrique, titrée *Interventions didactiques*, à la fin de chacun des chapitres. L'objectif poursuivi est de suggérer aux maîtres des moyens appropriés pour que leurs élèves développent leur esprit critique lorsqu'ils sont confrontés à des représentations socioculturelles, attribuées aux communautés culturelles.

Les extraits romanesques sont présentés en retrait du texte documenté. En procédant ainsi, nous avons voulu rendre nos sources visibles, tout en sachant par ailleurs qu'une «extraction» ne rend pas justice à l'œuvre romanesque proprement dite. Néanmoins, nous pensons que c'était la façon la plus appropriée de rendre compte des marques ou des traces de l'image de l'Autre dans les romans retenus.

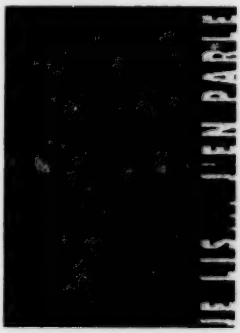
Dans cette étude, les romans dont les couvertures montrent des personnages associés à des communautés autochtones et culturelles ont été regroupés et font l'objet d'un encart paginé spécifique auquel le lectorat est invité à se référer.

PREMIER CHAPITRE

Rôle de la littérature de jeunesse à l'école

INTRODUCTION

Compte tenu de ses destinataires, la littérature de jeunesse[1] à l'école vise la transmission de l'héritage culturel du pays dont elle est issue en plus de révéler au jeune lecteur le monde particulier d'où il provient. Au Québec, cette littérature spécifique ne parle pas de leurs origines seulement aux francophones de souche : elle leur parle du monde d'aujourd'hui; elle leur dit ce qu'ils sont actuellement, ce qu'ils veulent devenir ou ce que le monde est en train de devenir. En fait, elle leur révèle le monde actuel. De façon plus



1 Pour la littérature de jeunesse, nous reprenons la définition de Soriano (1993), soit «ce secteur [...] de l'édition défini schématiquement comme une communication écrite de type ludique entre un destinateur adulte et un destinataire qui ne dispose pas encore des maturations, des connaissances et de l'expérience qui caractérisent "l'âge de raison"» (p. 380).

précise, la présence de cette littérature en classe permet aux immigrants de souche récente ainsi qu'aux communautés autochtones qui y ont accès de comprendre la réalité du pays d'accueil. Dans ce cadre pluriethnique immédiat, la littérature d'ici joue un rôle indispensable dans les rapports interethniques.

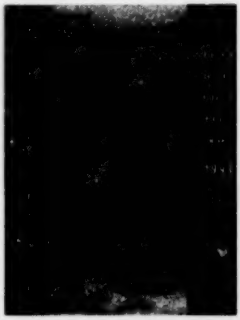
Les recherches menées par Chombart de Lauwe (1966) et par Mollo (1966) ont démontré que l'école primaire, en tant qu'agent socialisateur, joue un rôle important dans la formation culturelle de l'enfant par le biais des personnages enfantins dans les romans de jeunesse, dans la presse enfantine et dans les manuels scolaires. Face au livre lui-même, plusieurs auteurs affirment que le jeune lecteur n'est pas un récepteur passif. Ainsi Peller (1957) soutient que l'enfant absorbe les histoires et que ses propres images, possiblement inconscientes, prennent jour et s'imposent à lui. L'effet des histoires ou des textes peut être retardataire, car il faut probablement à l'enfant plusieurs histoires pour que tel comportement d'un héros ou telle valeur se révèlent pertinents.

Chombart de Lauwe (1962) situe l'enfant face aux modèles présentés dans le livre. Pour elle, la sélection et l'intégration des modèles interviennent selon un processus d'identification au modèle : cette identification est soit diffuse, soit un copiage volontaire. L'identification au modèle est possible pour l'enfant de l'école primaire. La socialisation graduelle de sa pensée ainsi que les relations sociales vécues à l'école permettent au jeune de sept à douze ans de faire une démarcation de points de vue. C'est à ce moment que l'enfant commence à discuter, à critiquer, à réfléchir et à juger. Peu à peu, il intériorise les normes et les valeurs du milieu.

Au Québec, depuis plus de dix ans, dans nombre de milieux scolaires, le livre de jeunesse occupe une place non négligeable dans le matériel de lecture utilisé en classe. La présence quotidienne de ces ouvrages dans la salle de classe vise à développer non seulement le goût de lire, mais également à soutenir le savoir lire, surtout à cause du caractère signifiant de ces ouvrages qui contribuent à

développer le pouvoir lire. De plus, la fréquentation de ces ouvrages par les élèves, outre le fait de développer des habiletés et des compétences indéniables sur le plan des apprentissages, contribue, pour une large part, à la socialisation de l'enfant en lui transmettant, par le biais de la fiction, des modèles culturels auxquels il s'identifiera afin de s'adapter à la culture environnante.

> En somme, la lecture de textes littéraires en classe permet l'atteinte de trois grands objectifs, qui sont d'ordre socio-affectif, esthético-culturel et intellectuel. Le premier de ces objectifs est accès à soi. Par le jeu de l'identification, tout lecteur a éprouvé l'impression qu'il pourrait être – voire qu'il est – tel personnage imaginaire, vivant ainsi des milliers de vies et enrichissant le répertoire de ses comportements possibles et des sens à donner à ses expériences. Cela signifie aussi l'accès aux autres, découverte de l'altérité, d'un "ailleurs" et d'un "autre temps" qui n'empêchent pas d'expérimenter la continuité profonde de notre condition humaine» (Vandendorpe, 1992, 3).


Communication-jeunesse

Parmi les ouvrages de fiction, le roman présente aux jeunes un univers complexe qui véhicule des valeurs, des préjugés, voire des stéréotypes, par le truchement des personnages principaux et secondaires qui parlent et agissent. Plus précisément, les modèles proposés touchent surtout les rôles sociaux et les valeurs culturelles, empruntés vraisemblablement à la société environnante, comme l'autonomie et le respect de l'enfant, la conservation de l'environnement. En s'identifiant aux personnages principaux, l'enfant lecteur intègre les représentations socioculturelles dans son comportement social.

1. LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES TRANSMISES PAR LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE

La fonction du modèle n'est pas de rendre compte de la réalité, mais de propager et d'étendre, parce qu'ils sont jugés désirables et idéaux, des types de comportements que valorise la société.

Chombart de Lauwe et Bellan (1979) indiquent que les livres de jeunesse et la télévision transmettent des images de la société selon des mécanismes précis. L'identification de ces images, de la manière dont elles sont transmises et de ce qu'elles véhiculent forme en partie ce qu'il est convenu d'appeler les représentations socioculturelles. De façon plus précise, les représentations socioculturelles sont des images, des modèles sociaux qui, présentés aux sens, influencent une collectivité en jouant un rôle essentiel dans le développement intellectuel des personnes et, *de facto*, dans celui des collectivités.

Il apparaît que les romans de jeunesse, qui sont des produits culturels et un lieu de modélisation, servent à sensibiliser le jeune lectorat aux réalités sociales. Du fait que les jeunes fréquentent les romans à l'école, on peut penser que la présentation de ces modèles sur papier rejoint implicitement la fonction latente de l'école qui est de suggérer à l'enfant des types de comportement. Les modèles jouent un rôle dans la formation culturelle du jeune; ils s'ajoutent aux autres modèles proposés hors du cadre de l'école primaire. Comme le rappelle Mollo (1963), les modèles proposés aux enfants ne correspondent pas toujours à l'image sous laquelle la société moderne se révèle à l'enfant dans sa vie quotidienne[2]. Cet enfant, capable d'intégrer des modèles, est souvent confronté à une multiplicité de modèles qui, précisément, à cause de leur

2 En France, Finifter (1988) constate, du XIX^e^ à nos jours, la discrétion des écrivains lorsqu'il s'agit de faits de société, puisqu'ils abordent timidement les grands problèmes et suivent sinon avec frilosité du moins avec retard les changements.

multiplicité, peuvent être objets de conflits tout comme ils peuvent offrir un large choix et ouvrir à de nouvelles perspectives.

Si dans les manuels, ce sont les modèles de l'enfant qui deviennent susceptibles d'influencer le jeune lecteur, car le personnage enfantin est plus près de l'écolier que tout autre personnage, on peut soupçonner qu'il en sera de même pour les personnages romanesques, car «les enfants copient peut-être encore plus directement les modèles proches de leur âge qui sont mis sous leurs yeux, bien que le mécanisme d'identification ne soit pas simple» (Chombart de Lauwe, 1962, 58).

En effet, les jeunes sentiraient le besoin d'examiner les expériences des autres non pour les reproduire mais pour les comparer ou les opposer à leurs propres conclusions. Ces modèles ont l'avantage d'être des modèles utilitaires, destinés du moins à adapter l'enfant à cette société particulière qu'est actuellement la société québécoise à caractère pluriethnique.

Plus précisément, la fréquentation assidue de romans, «lieu de socialisation de la culture collective» (Lesourne, 1988, 180), conscientise les élèves à «la pluralité des espaces sociaux et culturels» (*Ibid.*). En regard de ces lectures, les jeunes lecteurs sont susceptibles de réévaluer en conséquence leurs comportements acquis.

Dans cette perspective, il a paru nécessaire d'examiner la place occupée par les personnages autres que franco-québécois de souche, dans la production romanesque, soit les autochtones et les personnages issus des autres communautés culturelles, puis d'identifier, d'un point de vue qualitatif, les représentations socio-culturelles transmises par les romans à leur égard. Plus précisément, il s'agissait d'observer sous quels traits, autres que folkloriques, les groupes ethniques sont représentés, et d'identifier, sur une période de onze ans, si les personnages, issus de diverses communautés ethniques, tiennent ou non différents rôles dans la société civile,

culturelle et économique d'ici, et si les actions qu'ils mènent ont un sens dans la société actuelle. L'analyse des représentations socioculturelles, véhiculées par les romans de jeunesse, risque peut-être d'avoir changé un peu sur onze ans, puisqu'elles suivent en cela l'évolution des systèmes de valeurs de la société. Cependant, nous sommes également consciente que la période observée est très courte pour détecter des changements culturels significatifs.

À cette fin, nous avons procédé au prélèvement des traces discursives de divers relevés d'occurrences des personnages étudiés, en regard de l'âge, du groupe d'appartenance sexuelle, des traits physiques, des activités reliées à la vie extérieure et intérieure des personnages identifiés. Les données quantitatives, comme la fréquence d'apparition des personnages, et les données qualitatives, comme les catégories retenues, ont permis de dégager des modèles de représentation, à partir de 191 romans[3] édités par vingt et une maisons d'édition. En procédant à un relevé exhaustif, nous voulions analyser si les auteurs soulignent davantage les particularités culturelles qui différencient les gens, comme les croyances religieuses, les rites et les symboles, ou si, au contraire, ils insistent davantage sur les réalisations des membres des communautés culturelles dans la société civile contemporaine comme celles qui sont rattachées à la culture du travail dans laquelle les technologies nouvelles occupent beaucoup de place, la culture du loisir qui valorise l'activité physique, le plein air, voire les sports.

Afin de mieux identifier «l'analyse socio-historique et culturelle» (Filliolet, 1987) des 191 romans analysés, nous avons retenu la notion de genre, car elle permet de réintroduire les dimensions historique, sociale et culturelle dans l'approche des textes roma-

3 Toute la production littéraire romanesque de cette période a été prise en compte, incluant les rééditions et excluant les romans traduits. La Bibliothèque nationale du Canada a fourni les listes détaillées des livres édités et réédités en français au Québec pendant cette décennie dont *Le secret de Vanille* (Corriveau, Éditions du Pélican, 1959; Fides, 1981).

nesques, en plus de définir des «régularités discursives spécifiques et donc certains contrats de lectures» (Legros *et al.*, 1992, 8).

2. LES ROMANS GÉNÉRIQUES

L'inventaire effectué montre que les personnages identifiés comme l'Autre sont surtout présents dans les romans historiques qui mettent aux prises les deux peuples fondateurs et les autochtones, mais plus particulièrement les Amérindiens. Les personnages d'origine autre que française et anglaise se retrouvent en plus grand nombre, du moins dans les premières années de la décennie, dans les romans policiers et dans les romans de science-fiction comme si, par leur structure, ces romans favorisaient davantage la place de l'Autre. En fait, à la fin de la décennie, avec l'expansion des romans socioréalistes, les «histoires vécues», les «histoires de vie» allouent désormais une place non négligeable à des populations immigrantes autres qu'européennes.

Des études historiques montrent que chaque époque développe son propre système de genres, qui répond aux impératifs de l'idéologie dominante. En ce sens, dit Todorov (1987), «les genres mettent en évidence les traits constitutifs de la société à laquelle ils appartiennent» (p. 35).

C'est sous l'appellation de romans génériques que nous avons réuni les romans historiques, les romans policiers, les romans d'espionnage, les romans d'anticipation et les romans socioréalistes dans lesquels se retrouvent de nombreux personnages étrangers. Sur le plan de la production, pour reprendre les propos de Carpentier, «les genres littéraires agissent comme un ensemble d'instructions, impératives ou suggestives, qui contribuent à régler les pratiques de "construction" et de "réception" des textes» (Carpentier, 1993, 17). Par ailleurs, sur le plan de la réception, compte tenu «de certains invariants génériques, c'est-à-dire de propriétés communes et relativement durables, repérables dans des textes relevant d'un même genre» (*Ibid.*, p. 18), les romans génériques créent un univers d'at-

tente, dont l'effet escompté est «de programmer le mode de lecture, de mettre en œuvre une compétence, une connaissance implicite des règles du genre [...]» (*Ibid.*, p. 18).

Les romans, ces micro-univers centrés sur la valeur imaginative du sujet, confrontent les jeunes lecteurs à des connaissances diverses. Certains types de romans génériques, comme les romans policiers notamment, constituent des lieux privilégiés pour mettre en scène des personnages venus d'ailleurs ou jugés différents par d'aucuns.

Lors de l'identification des représentations socioculturelles, nous avons été à même de constater que les personnages autochtones se retrouvent majoritairement dans les romans qui ont une trame historique alors que les personnages, jugés idéologiquement [illegible]ects sur le plan politique, comme les Russes, sont concentrés s[illegible]out dans les romans policiers, dans les romans d'espionnage ou dans les romans d'anticipation.

Par ailleurs, les immigrations récentes, venues du Vietnam et des Antilles françaises, sont plus visibles dans les romans socioréalistes, à partir de marques distinctives de la postmodernité comme la présence d'un narrateur ou d'une narratrice intradiégétique[4]. En vertu de ces constats, il nous est apparu important de décrire les romans génériques dans lesquels les personnages étrangers se retrouvent en plus grand nombre.

3. LES ROMANS HISTORIQUES

C'est dans le cadre des romans historiques, cette littérature de la mémoire, que se retrouvent, écrivions-nous précédemment, les personnages autochtones. Le roman historique, construit à partir de faits réels, est en fait le plus vieux genre d'écrits romanesques

4 Selon Gourdeau (1993), intradiégétique se dit «de tout ce qui se situe à l'intérieur de l'univers diégétique (fictif), soit, dans la chaîne de communication littéraire, le narrateur (focalisateur), le narrataire, l'auteur et le lecteur implicites, ainsi que la constituante *histoire* de l'objet *récit*» (p. 122).

de la littérature québécoise. Selon Lemieux (1972), la première œuvre romanesque de la littérature intentionnelle destinée aux jeunes est un roman historique paru en 1923, *Les Aventures de Perrine et de Charlot* de Marie-Claire Daveluy, paru d'abord sous forme de feuilleton dans les pages de l'*Oiseau bleu* (1921).

Sur le plan éditorial, les principaux axes des récits historiques sont la découverte du Canada, la déportation des Acadiens, la Rébellion de 1837. Les récits recensés sont ceux d'une Nouvelle-France glorieuse et d'un Bas-Canada résigné auxquels s'ajoutent ces aventures du Québec de la fin du XIX^e^ siècle ou du début du XX^e^ siècle. L'intérêt pour le roman historique s'inscrit dans la foulée du nationalisme québécois qui remonte à plus d'un siècle. C'est vers 1850 que commence à se développer une vision romantique de la Nouvelle-France, sorte de paradis profondément mythique, venue des écrits de Jacques Cartier lui-même.

Actuellement, le regain constaté pour les romans historiques destinés aux jeunes correspond à une nouvelle conception de l'histoire qui cherche désormais à évoquer, non tant l'histoire événementielle, mais plutôt les conjonctures politiques, sociales, économiques qui ont abouti à certains événements. Pensons ici plus particulièrement à la famine irlandaise au XIX^e^ siècle. Plus que l'histoire descriptive, c'est l'histoire explicative qui est désormais proposée. Dans cette perspective, le roman historique doit permettre la réflexion sur l'événement. Il tend vers le roman social, car il présente l'histoire au travers de la vie, des joies et des souffrances des hommes et des femmes.

4. LE ROMAN HISTORIQUE : EXPÉRIENCE DE L'ALTÉRITÉ

Au Québec, parmi les produits culturels, le roman historique, «lieu privilégié de l'expérience de l'altérité» (Abdallah-Pretceille, 1988, 75), a constitué, dès ses origines, un support inépuisable pour la rencontre de l'Autre. Parmi ces images, figure au premier plan celle de l'Amérindien. «L'image de l'Amérindien [...] surgit

dans la plupart des productions qui doivent quelque chose à l'imaginaire québécois et aussi parce qu'elle évolue au fur et à mesure que le temps passe et que la société se transforme» (Vincent, 1987, 79).

Selon les auteurs, le cadre de référence a varié. Par exemple, pour Henriette Major et Ambroise Lafortune qui ont publié respectivement *Marguerite Bourgeoys* (1983) et *La paix de Callières* (1986), la Nouvelle-France constitue le contexte historique approprié pour aborder la traite des fourrures et les guerres qui ont marqué le XVII[e] siècle. Par ailleurs, il importe de préciser que tous les romans dans lesquels se retrouvent des personnages autochtones ne sont pas à classer automatiquement parmi les romans historiques. En guise d'illustration, Sernine, bien qu'il situe les personnages autochtones de quatre de ses romans : *Le Trésor du «Scorpion»* (1980) [Encart 3, p. 65], *La cité inconnue* (1982) [Encart 2, p. 65], *Le cercle violet* (1984) et *Quatre destins* (1990) [Encart 1, p. 65], au sein de petits villages situés dans la région de Québec, sur la rive du fleuve Saint-Laurent, n'est pas pour autant un auteur de romans historiques.

5. LES ROMANS POLICIERS ET LES ROMANS D'ESPIONNAGE

Vu le grand nombre de romans policiers qui comptent des personnages étrangers, il nous a paru nécessaire de décrire les caractéristiques et les structures internes de ces romans qui sont propices à accueillir l'Autre. Dubois (1992) définit le roman policier par la reproduction sérielle, car ce type de roman tourne autour de quelques personnages de base dont les rôles sont fixes : fonctionnels quant à l'énigme, institués par l'enquête, passionnels au gré du développement dramatique.

Ce genre romanesque, décrié et rangé sous l'appellation de littérature populaire, voire de paralittérature, faute de légitimation institutionnelle, correspond aux caractéristiques spécifiques de la modernité (Dubois, 1992). Le récit d'énigme ou d'enquête est fondé sur une vaste convention toute ludique dont l'objet est de

déjouer la capacité de prévision du destinataire, c'est-à-dire du lecteur, tout en portant à son comble la stéréotypie inhérente aux formes triviales modernes en la soumettant à un codage subtil. En effet, les personnages sont généralement représentés schématiquement puisqu'«ils sont avant tout les figurants d'une place et d'une fonction dans un jeu d'actants. C'est le haut lieu des stéréotypes. À leurs "traits logiques" se superposent quelques détails "mythologiques" [...] et, somme toute, le minimum requis pour les besoins de la représentation» (*Ibid.*, p. 88).

Quant au schéma narratif, il comprend une victime, en position initiale, et un coupable, en finale; entre ces deux moments, la figure active de l'enquêteur ou du détective à la recherche d'un suspect dont le statut est fondamentalement ambigu : il est cet Autre, dont on ignore l'existence, dont le statut est ambivalent (Qui est-il? Où est-il?). En profondeur, rappelle Dubois, «il reproduit la grande figure archétypale du Mal» (*Ibid.*, p. 98).

En ce sens, le travail narratif consiste, en partie du moins, à identifier cet Autre, bref à le désigner. Plus précisément, le rôle dévolu au détective-enquêteur consiste à investiguer en tout lieu, en somme à être le passe-muraille de l'intimité du privé et à traquer le personnage, classé suspect dans ses moindres replis historiques, sociaux et professionnels. De façon plus concrète, il s'agit d'introduire tout au long de l'enquête des procédures d'identification, fondées sur le détail en apparence le plus anodin. Les petits faits, comme les traits de caractère, les habitudes alimentaires, vestimentaires et sociales sont ici considérés comme des révélateurs. Ainsi, l'effet de réel provient d'un détail ou d'un fragment introduit sans nécessité. Il s'ensuit que les indices sont ténus et anodins, généralement incongrus et déplacés, constitués de petits savoirs techniques, psychologiques ou sociologiques, à valeur inférentielle. Plus précisément, l'apparence physique des gens, incluant leur maintien, est pareille à des écrans sur lesquels, à tout instant, un signe peut se donner à lire; d'où l'importance de leur nombre.

Aux dires de Dubois, le roman policier «instaure de façon caractérisée une écriture du soupçon» (*Ibid.*, p. 135).

Dans les romans de littérature québécoise de la jeunesse, c'est dans le rôle de suspect que nous avons identifié le plus de personnages étrangers comme si, compte tenu de la structure du roman policier, il y était plus facile d'y traquer l'Autre sous le couvert de l'enquête, de la recherche autorisée de l'identité. C'est peut-être également un choix implicite des auteurs, qui reflètent vraisemblablement une prise de position dominante face aux étrangers. Néanmoins, cette sorte de légitimité sociale quant à la pratique repose, depuis les origines du genre, sur une rationalité positiviste qui prend volontiers ses cautions du côté de la science. Ainsi, les informations reliées au suspect prennent ici force, car elles se voient cautionnées par les apparences de l'objectivité de la démarche, en dépit des images stéréotypées qui seront identifiées. C'est au creux de cette contradiction interne – ce qui est dit (les apparences de l'objectivité) et ce qui est montré (les représentations socioculturelles) – que les images, associées au suspect, surgissent avec force, sinon avec violence.

C'est dans cet espace narratif, lieu des généralisations, que s'insinuent des relations sous-entendues entre certaines caractéristiques raciales, culturelles et religieuses et des phénomènes négatifs, que s'effectue une sélection ou une omission ethnocentrique de faits importants – le suspect, dont on cherche à cerner l'identification, est décidément intrigant – qui le révèlent dans ses habitudes les plus intimes, transmettant ainsi des représentations socioculturelles propres à une nationalité.

La créativité de l'auteur sera de traduire son propos en utilisant soit des formes hyperboliques ou euphémiques, soit en recourant à des substitutions ou à des déplacements, et ce, tout en restant dans les limites d'un même canevas. Il s'agit de surprendre non seulement en fonction du dispositif d'un récit donné, mais aussi d'examiner toutes les solutions exploitées dans le genre dans le cadre d'une série.

6. LES ROMANS DE SCIENCE-FICTION

La science-fiction et le fantastique constituent des pratiques importantes au Québec, du moins chez les adultes, comme en témoigne cette récente *Bibliographie analytique de la science-fiction et du fantastique québécois* (1960-1985), réalisée par Boivin, Émond et Lord. Selon Bozzetto (*Canadian Children's Literature*, 1986, 44-54), dans la littérature pour les jeunes, cette tradition du roman de science-fiction remonterait au moins à 1960. En fait, de 1960 à 1978, trente romans ont été publiés alors que, entre 1982 et 1992, Dupuis (*Lurelu*, 1993, 12) en a répertorié soixante-quinze.

Parmi les caractéristiques spécifiques recensées, il y a, avant 1970, un anticommunisme souvent affiché. De plus, bien que l'action soit censée se dérouler dans le futur, on la laisse évoluer sans que la question du changement dans le contexte social, psychologique, politique, comportemental ne soit effleurée. Les extraterrestres, présents dans plus de la moitié des récits, sont humanoïdes à l'exception de quelques traits : la couleur de la peau ou la télépathie. Bien qu'ils soient plus avancés techniquement, ils partagent avec les humains les mêmes valeurs. Quant aux voyages interplanétaires, ils se déroulent dans un contexte de guerre froide comme dans *Hockeyeurs cybernétiques* (Côté, 1983).

Parmi les traits sociaux les plus fréquents, dans la production de la dernière décennie, figure une description du monde dans lequel la science repousse les frontières du possible et du réel, celle d'un univers dans lequel se trouve un type de société accessible seulement grâce au développement scientifique. Le roman *Les géants de Blizzard* (Côté, 1985) illustre cette réalité.

En sus des informations ci-avant, les romans de science-fiction se réfèrent pour une large part au monde scientifique et technologique contemporain et futuriste. Ces romans, générateurs d'angoisse et d'anxiété, comme *La fille aux cheveux rouges* (Sanschagrin, 1989), portent les marques visibles des préoccupations contemporaines, telles celles reliées à l'environnement et aux

tensions politiques vécues à l'échelle planétaire et interplanétaire, auxquelles s'ajoute la présence explicite de l'idéologie. Dans l'ensemble, les romans mentionnés illustrent l'ambivalence entretenue à l'égard de l'attitude scientifique, oscillant entre optimisme et scepticisme.

Néanmoins, la poésie et l'humour, qui sont les principaux anditotes, servent de marqueurs de distanciation de ce genre romanesque anxiogène.

7. LES ROMANS SOCIORÉALISTES

Depuis le milieu de la décennie des années quatre-vingt, il y a un engouement pour les romans à caractère socioréaliste, sorte d'histoires de vie ou ce qu'il est également convenu de nommer de fausses autobiographies. Ces ouvrages sont redevables à la psychologie sociale qui, tentant de renouveler ses méthodes d'investigation, s'est arrêtée à ces histoires de vie, formules socialisées des études de cas, elles-mêmes outils privilégiés des psychologues. En fait, ces romans spécifiques sont la réponse littéraire tardive à des pratiques sociales qui ont eu cours entre 1920 et 1950 par l'école sociologique de Chicago qui utilisait l'interview, l'immersion dans le milieu et l'histoire de vie comme moyen privilégié d'analyser la réalité sociale.

La littérature de l'intime à base de romans socioréalistes s'est peu à peu imposée au milieu des années soixante-dix. Elle se caractérise par cette volonté affichée de transparence qui a pour effet de créer une fascination : ce qui est dit et écrit s'impose comme une évidence, avec le «naturel» qui télescope le vrai et le réel.

Ces romans créent un effet de réel qui, par la trame énonciative, résolument authentique, sincère, existentielle, capte le lectorat avide d'identification. Contrairement aux romans où le narrateur est omniscient, il y a, dans ces romans, des narrateurs et des narra-

trices enfants qui s'expriment par la voie d'un *Je* narratif qui soumet le réel à leur perception.

Cette soumission se manifeste de deux façons : par un certain respect de la chronologie et par la transmission de l'expérience par la narration «monologuée». Dans cet esprit, les romans socioréalistes intègrent les usages du parler ordinaire, jouent sur des effets d'oralité, cherchent en somme à rendre compte de la vie de tous les jours. À cette forme romanesque dominante de notre époque, s'ajoute la présence de fragments de journaux intimes. Pour Whitfield (1987), la narration à la première personne s'impose par sa valeur documentaire, par sa capacité de contribuer, aux yeux du lecteur, à la véridicité du récit par son rapport mimétique, avec une série littéraire non fictive (journal, confessions, mémoires). Hébert (1992) distingue deux grands types d'emprunt ou d'insertion : le roman qui adopte tout entier la forme du journal et celui qui en glisse des extraits.

Le premier type d'emprunt est «sans paratexte, sans discours d'escorte, bref sans "seuil" textuel. En fait, sa principale caractéristique est sa transitivité qui s'accompagne d'un mutisme sur ces conditions d'appropriation» (*Ibid.*, p. 138). Le deuxième type de roman insère des segments de journal intime appartenant à l'un ou l'autre des personnages.

Dans ce contexte discursif, l'Autre n'est plus le bon sauvage qui permet de rêver d'un ailleurs libéré des contraintes présentes ou de jeter un regard critique sur notre propre culture; il vit à notre porte, au sein de notre société. C'est cette dernière dimension de l'altérité qu'exploite de plus en plus le roman à connotation socioréaliste.

En procédant ainsi, il s'agit, pour l'écrivain, de rechercher le particulier, l'original et le marginal, les faits n'étant pas, en général, retenus pour eux-mêmes, mais pour la charge affective et émotionnelle et/ou poétique qu'ils représentent ou qu'ils peuvent susciter

chez les destinataires. En bref, lire un roman, lieu de reconstruction déréalisante de l'expérience, c'est aller à la rencontre de soi et de ses aspirations en allant à la recherche de l'Autre. La littérature romanesque de jeunesse, éditée au Québec, présente en toile de fond une société dans laquelle le groupe majoritaire attire les autres groupes ethnoculturels.

En résumé, parmi les caractéristiques propres au roman socioréaliste, soulignons la narration en *Je* qui raconte et laisse croire qu'il s'agit d'un *moi* raconté; elle convoque ainsi un schéma narratif. Les procédés rhétoriques visent à susciter l'attention du lectorat par un enchaînement de séquences discursives, un univers de culture et de représentations auquel les jeunes peuvent rapidement s'identifier.

CONCLUSION

À partir d'un corpus historiquement situé, nous avons mis en relation des formes culturelles comme le sont les romans génériques pour exprimer l'étrangeté, associée à l'altérité, afin de mettre en relief certains traits de la société québécoise pluriethnique. C'est ce dont il sera question dans les prochains chapitres.

Ainsi, on comprend aisément que la structure narrative du roman policier se prête à un traitement biaisé de l'Autre. Lorsque les stéréotypes étaient jugés trop simplistes, ils ont été bannis du matériel scolaire approuvé par le ministère de l'Éducation. Ce que l'on retrouve désormais, du moins dans les manuels, c'est une représentation numérique[5] adéquate des minorités ainsi qu'une

5 Dans le cadre des mesures prises en éducation interculturelle, «Les normes arrêtées par le ministère de l'Éducation en regard du matériel didactique visent à assurer que les manuels scolaires comprennent une représentation adéquate des minorités culturelles, dans les textes et les illustrations, et que les manuels présentent l'ensemble des personnages dans une variété d'activités de façon telle qu'ils puissent devenir des modèles qui suscitent des

certaine ouverture de celles-ci quant aux rôles qu'elles ont joués sur le plan national. Ce que révèle cette recherche, c'est également les implicites historiques, comme le traitement discriminatoire dont ont été victimes des Italiens, vivant au Canada, pendant la deuxième guerre mondiale ainsi que la manière dont les faits sont présentés, sélectionnés, qualifiés en liens avec les personnages étrangers étudiés. En somme, tant ce qui est dit que ce qui est ignoré, passé sous silence, voire négligé, mérite d'être retenu dans la perspective d'une analyse des représentations socioculturelles.

attitudes positives et favorisent l'identification chez les élèves. À cette fin, le Ministère a publié un guide à l'intention des auteurs et des maisons d'édition dans lequel nous retrouvons une grille d'analyse des stéréotypes discriminatoires. Ce guide précise des normes quantitatives (% de représentation ethnique) et des normes qualitatives, davantage incitatives, qui s'adressent aux auteurs» (Desroches, 1993, 41-42).

DEUXIÈME CHAPITRE

Les personnages autochtones : les Amérindiens et les Inuits

INTRODUCTION

Jonathan Cheezo

Les personnages autochtones étudiés dans la littérature de jeunesse parue entre 1980 et 1990 sont d'origines amérindienne et inuite. D'un point de vue quantitatif, la population autochtone qui vit aujourd'hui sur le territoire québécois représente à peine 1 % de la population, soit 61 000 personnes recensées, dont 54 000 réparties entre dix nations amérindiennes et quelque 7 000 personnes pour la nation inuite; chacune s'exprime dans une langue différente. Les données statistiques disponibles indiquent qu'il y aurait par ailleurs 40 000 personnes d'ascendance amérindienne sans statut. En 1992, les nations les plus importantes en nombre sont les Mohawks (12 289) installés près de Montréal, les Montagnais (11 828) qu'on trouve le long de la Côte-Nord et les Cris (10 557) qui avoisinent la Baie de James. Les autres nations correspondent

aux Abénaquis, aux Algonquins, aux Attikameks, aux Hurons-Wendat, aux Malécites, aux Micmacs et aux Naskapis. Environ les deux tiers des Amérindiens vivent dans des réserves.

La répartition géographique est la suivante. Les autochtones sont répartis sur tout le territoire dans 40 réserves et, au nord du 55e parallèle, dans 14 villages. La plupart (80 %) vivent dans de petites communautés qui comptent moins de 1 000 personnes (Figure 1).

Les populations autochtones sont jeunes (60 % des gens ont moins de 30 ans alors que c'est le cas de seulement 48 % des autres Québécois); ils font beaucoup d'enfants : leur taux de natalité (3,2 %) est deux fois supérieur à celui de la moyenne québécoise.

> «Pour les 2 500 Hurons-Wendat de Loretteville, les 1 600 Abénaquis voisins de Trois-Rivières et les 300 Malécites dispersés à travers le territoire, le français est devenu le principal véhicule de communication[...]; à un degré moindre, le français prend du poil de la bête chez les 6 500 Algonquins de l'Outaouais et de l'Abitibi-Témiscamingue et les 400 Micmacs de la Gaspésie. Depuis peu, l'usage du français croît [...] chez les 11 000 Cris du nord de l'Abitibi et de la Baie de James, les 7 000 Inuits de la Baie d'Hudson et du Nouveau-Québec, et dans la nouvelle génération mohawk qui pousse en banlieue de la métropole» (Soumis, 1994, A-1).

En nous référant aux reportages médiatisés et à la presse écrite, en cette fin de siècle et de millénaire, dans un village amérindien et inuit, tous les maux de la société blanche se retrouvent sur une large échelle : chômage, pauvreté, violence, suicide, décrochage scolaire, alcoolisme, manque de logement, rareté des services de santé. En fait, selon Soumis (1994), «malgré les progrès accomplis ces dernières années, les taux de mortalité infantile, d'espérance de vie et de scolarisation ne rejoignent cependant pas encore les moyennes nationales» (*Ibid.*, p. A-1).

Figure 1 – Les communautés amérindiennes et inuites au Québec

Autre réalité autochtone politique, sauf les nations inuite, naskapie et crie, toutes les autres nations sont assujetties à la *Loi sur les Indiens,* votée par le parlement du Dominion fédéral en 1869[1].

Dans les romans étudiés, qui sont les personnages autochtones représentés? Comment le sont-ils? Quels traits physiques et psychologiques leur sont attribués? Quels aspects de la vie amérindienne peut-on identifier dans le roman jeunesse? Qui est cet Amérindien que l'on représente dans les romans étudiés? Selon sa nation d'appartenance, quels rapports entretient-il avec l'homme blanc? Quelles sont les représentations socioculturelles attribuées majoritairement aux autochtones par les romans jeunesse?

Nous regroupons dans ce chapitre, pour chaque nation, les représentations colligées selon qu'elles décrivent ou présentent les cultures autochtones de l'intérieur (langue, rites religieux) ou de l'extérieur (vêtements, moyens de transport). Lorsqu'elles sont présentées de l'extérieur, le parti pris «muséologique» insiste sur différentes représentations associées à la vie politique, illustrée par les guerres et par les traités de paix conclus avec les Blancs. La fabrication d'armes, d'outils, d'instruments, d'ustensiles, de moyens de locomotion, comme le canot, et de vêtements adaptés aux intempéries caractérisent la vie technologique des personnages identifiés.

La vie économique est marquée par la chasse, la pêche, le troc et, à l'occasion, par du travail d'éclaireur et d'interprète et ce, en tant que société aux mœurs disparues ou en voie de l'être et qui a produit jadis de beaux objets, selon une conception populaire. L'autre courant, moins extérieur et distancié, privilégie une

1 En vertu de cette loi, un Indien inscrit dans le «Registre des Indiens» et vivant dans une réserve acquiert certains droits : exemption de tout impôt ou taxe à la consommation sur les biens achetés ou livrés dans les réserves, accès à des services éducatifs et sociaux. Cette exemption se limite à ceux qui résident, travaillent et achètent sur les réserves; un avantage dont sont exclues les municipalités inuites où sévit le plus haut coût de la vie de tout le territoire.

approche plus globale et, ce faisant, une perspective plus de l'intérieur. C'est dans cette catégorie que sont regroupées les manifestations de la vie spirituelle, composée de croyances, de religions et de rites spécifiques. Les manifestations sociales ritualisées, comme l'alimentation, ou les moyens de communication, comme la langue, les danses et les chansons, mettent en relief cette partie de la culture qui n'est pas matérielle, comme la vie familiale, les relations entre les groupes, les activités intellectuelles, etc.

L'image attribuée à ces personnages est imputable pour une large part à l'histoire, centrée sur les faits marquants et transmise par les livres d'histoire. En effet, depuis les origines de la littérature québécoise de jeunesse, les romans qui mettent en scène des autochtones et des populations blanches francophones visaient à faire connaître le monde dans lequel les ancêtres ont vécu, les valeurs et les croyances qu'ils ont transmises, ainsi que les bonheurs et les misères qu'ils ont connus. Ces romans racontent également comment les ancêtres ont vu ce pays, comment ils l'ont souhaité. Ce regard jeté sur hier assigne à la littérature un rôle de gardienne d'une identité séparée, d'où sont ou ont été exclus tous les autres Québécois.

Pour la période de 1980 à 1990 inclusivement, dans les romans jeunesse édités, s'est manifestée la présence des nations algonquine, huronne, montagnaise, abénakise, micmaque et crie (tableau 1). La nation abénakise se trouve la plus représentée. Historiquement, les Français se sont installés sur les territoires des Micmacs, des Montagnais et surtout ils ont occupé ceux des Abénaquis. Vincent (1987) a examiné «successivement la situation spatiale des différents groupes amérindiens les uns par rapport aux autres et par rapport au lieu où se déroule le récit» (p. 80). Quelles sont ces nations et quel rôle jouent-elles dans l'économie générale du récit? Comment sont représentés physiquement et psychologiquement ces personnages? Quels sont les us et coutumes attribués à chaque nation?

Tableau 1 – Répartition quantitative des personnages autochtones

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Personnages	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Abénakis	4		6			2					3	1							2	2	2	4	17	9
Algonquins																1								1
Cris							2																2	
Hurons									3												5	1	8	1
Indéterminés											1		1										2	
Inuits	5	1							4	3			2				1				18	3	30	7
Iroquois									14								1						15	
Micmacs			76	36					3														79	36
Montagnais		1	9	6													1						9	8
Totaux	11		133		2		2		27		5		3		1		3		4		33		224	

1. LES ABÉNAQUIS

Au XVI^e siècle, les Abénaquis «étaient 1 500 environ longeant la Bécancour; ils campaient l'été sur les bords du Saint-Laurent, entre Lévis et Bécancour. Ils étaient voisins de la puissante nation du loup [...], ennemis invétérés des Iroquois» (Hamelin, 1977, 39).

Les Abénaquis appartiennent à une seule famille linguistique, la famille algique, tout comme les Algonquins, les Attikameks, les Cris, les Micmacs et les Montagnais. La littérature romanesque de jeunesse se réfère à cette population et la décrit à quelques reprises. Les représentations socioculturelles associées aux Abénaquis se concentrent surtout sur des aspects de la vie politique et spirituelle de cette nation. Un portrait sommaire, constitué de quelques traits psychophysiologiques, de nature impressionniste se retrouve à la fin de la présentation des personnages de cette nation.

> La nation abénaquise est particulièrement visible dans *Le Trésor du «Scorpion»* (Sernine, 1980). Dans sa préface, l'auteur a pris soin de préciser qu'il n'avait pas cru bon de distinguer les diverses tribus indiennes. Elles étaient apparentées à des degrés divers et «elles furent désignées sous des noms différents selon la période (Etchemins, Malécites, Pentagouets, Almouchiquois) et certaines migrèrent d'une région à l'autre (Maine, Nouveau-Brunswick, Beauce). Je les désigne donc sous le nom d'Abénaquis, même s'ils ne furent connus sous ce vocable et ne vinrent s'établir sur la rive sud du fleuve qu'un peu plus tard dans l'histoire de la Nouvelle-France» (1980, 6).

La vie politique est particulièrement manifeste dans trois romans. Il s'agit de *La cité inconnue* (Sernine, 1982). Il y est question d'alliances conclues entre Blancs et Abénaquis : «Des contacts étaient déjà pris avec les Abénaquis, car "les Abénaquis ne sont pas nos ennemis" (p. 83) puisque "leur aide était acquise en vertu d'une alliance. Des éclaireurs avaient repéré le dernier camp ennemi et le surveillaient sans relâche [...]"» (p. 125). Ces alliés se révèlent d'habiles harceleurs, en temps de guerre. C'est d'ailleurs ce qui apparaît dans *Le cercle violet* (Sernine, 1984) où il est question d'affrontements entre les Abénaquis et les Montagnais.

Quatre destins (Sernine, 1990) introduit des personnages abénaquis par le truchement d'une «simple servante indienne chez une famille de bourgeois. Il ne s'intéressait guère aux Sauvages» (p. 8). Plus tard, cette femme est devenue une voyante (p. 38).

Outre ce qui précède, les auteurs évoquent quelques manifestations de la vie spirituelle de la nation abénaquise.

> Ainsi, *Le Trésor du «Scorpion»* (Sernine, 1980) mentionne que «Nos dieux ne réclament pas de sang et nos ancêtres non plus» (p. 30). «Les nuits de pleine lune, les Abénaquis dansent autour des feux [...]» (p. 44). Dans *Quatre destins* (Sernine 1990), chacun des talismans a sa propre histoire, tels les «amulettes, le collier de griffes d'ours et le collier de crocs de loup, le crâne de belette en pendentif, le bracelet de petits coquillages et le bracelet d'osselets» (p. 104)

ainsi que le masque peint, sculpté dans le bois, qui servait durant les danses rituelles. *Le cercle violet* (Sernine, 1984) souligne la présence de ces sorciers abénaquis qui «menaient leurs danses rituelles autour de grands feux; ils immolaient des animaux pour assouvir les esprits mauvais» (p. 70).

Il y a, dans *Le Trésor du «Scorpion»* (Sernine, 1980), peu de descriptions physiques, sauf «vieux» (p. 29), «maigre et âgé» (p. 39), «un peu dur d'oreille» (p. 35).

Ainsi, c'est par touches et avec des insistances plus marquées en ce qui concerne la vie spirituelle et la vie politique que quelques aspects de la vie de cette nation sont abordés. Cette première saisie de représentations à partir d'une nation amérindienne indique des différences de perspectives imputables aux dimensions traitées et retenues selon les auteurs et les sources historiques consultées.

2. LES ALGONQUINS

«[...] Les Algonquins habitaient le pays arrosé par l'Outaouais. Forte d'au plus 1 500 âmes, la nation algonquine était une mosaïque de tribus [...]. Les Algonquins contrôlaient l'une des routes les plus achalandées, celle qui menait au pays des Hurons» (Hamelin, 1977, 38).

Les romans dans lesquels se retrouvent des représentations attribuées aux personnages algonquins s'attardent à l'organisation de la vie sociale, et à certaines caractéristiques linguistiques.

Ainsi, dans *Glausgab, le protecteur* (Landry, 1981), on peut lire : «C'était l'hiver et la neige formait une épaisse couche. Chacun d'eux portait aux pieds ses raquettes, Glausgab des rondes, Pitché des longues» (p. 22). «Glausgab prit place à l'arrière du canoë» (p. 34). «Glausgab lança son canoë vers le large et y embarqua prestement. Il pagaya lentement, en direction sud-est, et en chantant un air doux» (p. 55). «Il mit dans son canoë de pierre sa tante Nogoumi, de grandes provisions de viandes d'ours séchées, de grands quartiers d'orignal et plusieurs outres d'eau, faites de vessies de phoque» (p. 105).

Ailleurs dans *Glausgab, créateur du monde* (Landry, 1981) [Encart 16, p. 68], le narrateur ajoute ceci : le personnage «se coiffa de centaines de plumes rouges et noires; il se couvrit le visage de sang frais; il se peignit des anneaux verts autour des yeux et il s'accrocha de larges écailles d'huîtres aux oreilles» (p. 59). Les coutumes liées au tabac sont également décrites : «Les enfants apportèrent une pipe gigantesque dont le fourneau était fait d'une souche creuse. Ils le bourrèrent d'un tabac spécial et si amer qu'aucun homme ordinaire ne pouvait en fumer» (*Ibid.*, p. 56-57).

Dans *L'autobus à Margo* (Deschênes, 1981), il est question d'«un grand canot blanc apparu sur la plage; les Algonquins y prirent place et, dans l'écume des petites vagues, ils partirent [...]» (p. 73).

Ce roman présente également quelques caractéristiques des sociétés algonquines, micmaques et iroquoises. On apprend que «nous sommes des Algonquins» (p. 66). Domagaya indiquera le sens des autres noms indiens rencontrés le long du Bas Saint-Laurent, comme celui attribué à Kamouraska «là, où il y a des joncs au bord de l'eau», Cacouna «contrée du porc-épic», Métis «bouleau à canot ou trembles», Matane «viviers de castor» et Rimouski «terre de l'orignal». En fait, ce que dit cette typologie, c'est que les nations amérindiennes habitaient ces lieux bien avant la présence française.

Sprotch et le tuyau manquant (Drolet, 1987) mentionne brièvement la présence d'«une vieille femme bouffie couverte de nattes rouges et brunes» (p. 28), d'une phrase dite en algonquin, accompagnée de sa traduction (p. 28).

En somme, les éléments identifiés renvoient surtout à la toponymie et révèlent la contribution linguistique de cette nation tout en décrivant sommairement leur mode de vie économique.

3. LES CRIS

Au XVII^e siècle, «les Cris – aussi appelés Kilistinons, ou Kristineaux – formaient la nation algonkienne la plus populeuse, environ 10 000 membres. Ils chassaient sur le pourtour de la Baie James et le long des rivières qui s'y déversent. Ils fréquentaient

tout le territoire qui s'étend d'est en ouest de la Grande-Rivière à la rivière Albany. Ils se subdivisaient en de nombreuses tribus qui tiraient leur subsistance de l'exploitation du plus beau réservoir de fourrures d'Amérique» (Hamelin, 1977, 38).

Ce ne sont pas les représentations socioculturelles associées à la chasse qui sont présentes dans le roman *Pionniers de la Baie James* (Boucher, 1983), mais plutôt les traits culturels associés à la vie politique.

> Dans cet ouvrage aux accents épiques, la nature guerrière de cette nation est clairement mentionnée et incarnée par son chef Ramok qui «avait déterré la hache de guerre» (p. 7), d'où les «sanglants massacres» (p. 9) causés «par ces maudits sauvages» qui rôdent certainement encore dans les parages» (p. 21).
>
> Les ruses de guerre se caractérisent par une façon de se déplacer «à la fi[illegible] indienne, silencieux, semblables à des fantômes [...]» (p. 117), voire en «usant d'infinies précautions» (p. 85), puis par de «farouches cris de g[illegible]erre» (p. 37). Plus est, parmi les tactiques utilisées, les Indiens «savaient à la perfection imiter les cris des animaux les plus divers» (p. 13). L'image du féroce guerrier est illustrée par un couteau entre les dents, question de «surprendre les deux Blancs retranchés sous leur véhicule» (p. 85).

En fait, cette population, guidée par son chef, vivait de chasse et de rapines, se déplaçant constamment pour éviter d'être capturée.

> Les traits physiques dans *Pionniers de la [illegible]ie James* (Boucher, 1983) insistent sur le sourire et sur le regard comme lieux porteurs d'information. Ainsi, le sourire est qualifié «d'[illegible]définissable» (p. 73) et de «mauvais» (p. 77). Il étira son masque aux traits durs et il détendit le masque bronzé de l'Indien. Quant au regard, il est inquiétant (p. 73) ou «hideux» (p. 85). La taille du personnage est décrite sans précision numérique comme étant «de haute taille». La tenue vestimentaire correspond à celle d'un coureur de bois, «coiffé d'un bonnet de castor à deux queues de renard» (p. 119).

Ces Amérindiens «maudits» (p. 21, 95, 121) sont aussi traités de «rascals» (p. 113, 132), de bandits (p. 26, 70, 80, 81), de «coquins» (p. 81), de «crapules» (p. 32), de «chien de sauvage» (p. 93), de «misérables» (p. 80), de «sauvages» (p. 38). La vie linguistique se caractérise par des «cris sauvages» (p. 36) et par des «hurlements» (p. 39).

À l'occasion, il y a description d'une technique vestimentaire, telle celle reliée à la fabrication des mocassins : «les empreintes de mocassins, cousus sur les bords, de cordelettes de cuir entrecroisées, étaient distinctement imprimées sur la neige fraîchement tombée» (Boucher, *op. cit.*, p. 106).

La place occupée par les pieds, marques de passage, signes de présence n'est pas sans rappeler certains gros plans du cinéma western, mettant aux prises Indiens et cow-boys : «ses pieds chaussés de mocassins semblaient incrustés au sol» (*Ibid.*, p. 74).

En somme, l'ensemble de ces images crée un univers manichéen qui perpétue ainsi les représentations du bon et du méchant. L'Indien incarne, sur fond de suspense, le Mal avec ses allures démoniaques : «Et l'attaque se déclencha. S'élançant hors de leurs refuges, une demi-douzaine de démons enragés s'aventurèrent vers [...]» (Boucher, 1983, 89).

4. LES IROQUOIS

«La famille huronne-iroquoise comprenait des nations sédentaires situées hors du territoire québécois. On ne peut, cependant, l'ignorer, car cette famille a joué un rôle capital dans l'histoire de la Nouvelle-France et les nations qui la constituaient furent à l'origine des rivalités et des guerres qui ont décimé nombre de nations algiques [...]» (Hamelin, 1977, 39).

Le chat Alexandre s'un Canada à l'autre [Encart 13, p. 68] (Darios, 1980) renvoie deux fois à la nation iroquoise. Il s'agit de «Les Iroquois [...] avaient continué leur guerre de tribus [...]» (p. 190); «une attaque iroquoise» (p. 194).

La nation iroquoise appartient au groupe iroquoyen. Les nombreux aspects prélevés dans les romans étudiés caractérisent les comportements utilisés pour défendre leur territoire. Le troc, un des volets de leur vie économique, est décrit ainsi que des pratiques associées étroitement à l'organisation de la vie familiale. Six romans insistent sur la nature belliqueuse de cette nation.

En somme, les aspects retenus sont centrés sur les représentations guerrières, incarnées par cette nation.

Agouhanna (Aubry, 1981) [Encart 15, p. 68] présente, sous la forme de roman d'initiation composé de trois épreuves, un village iroquois. D'entrée de jeu, le narrateur prend la peine de préciser le contexte historique.

> «C'était tout juste avant l'arrivée des Blancs. Les Iroquois étaient devenus très puissants parmi les nations indiennes qui peuplaient l'Amérique du Nord. Ils avaient loin à la ronde la réputation de guerriers fiers, féroces et redoutés. On les craignait comme un fléau. Ils apprenaient le rude métier de guerrier dès leur plus jeune âge» (p. 7).

D'emblée, la dimension guerrière, généralement attribuée à cette nation, est soulignée par les vêtements de gala, aux parures et aux armes des guerriers aux fêtes officielles de la tribu, par les tournois des guerriers, par les campagnes d'attaque contre les ennemis de la tribu et par la place physique attribuée aux guerriers, lors des fêtes. Elle est également soulignée par le nom attribué à l'enfant Agouhanna. «Selon la tradition iroquoise, un garçon changeait de nom lorsqu'il devenait un guerrier» (p. 8).

Le caractère vindicatif de cette population considérée comme ennemie par «leurs attaques sauvages» (p. 117) est souligné dans *Les aventuriers de la Canicule* (Clermont, 1982). Dans ce roman, il est de nouveau mention, mais brièvement cette fois, de la menace iroquoise.

Dans *Marguerite Bourgeoys*, Iroquois, Hurons et Algonguins sont mentionnés avec une grande insistance accordée aux premiers, réputés pour leurs attaques qui «ne laissent guère de répit à la bourgade» (Major, 1983, 39). Quant aux deux autres nations, il est écrit qu'elles s'étaient installées à proximité de Ville-Marie, dans la montagne.

Une fois de plus, dans *L'inconnue des Laurentides* (Sabella, 1984), il est fait mention de la férocité des Iroquois. Mais ici, contrairement aux autres publications présentées, on en souligne le caractère légendaire : «Mais suivant la légende, un jour, les Iroquois les massacrèrent jusqu'au dernier» (p. 28).

La paix de Callières (Lafortune, 1986) relate comment ce gouverneur de la Nouvelle-France mit un terme à seize années de guérilla en ralliant une trentaine de tribus amérindiennes autour d'un accord de neutralité advenant une nouvelle guerre entre l'Angleterre et la France.

Ce que raconte également ce roman, c'est l'humiliation subie par les Iroquois, qualifiés par d'aucuns de cruels (p. 8) et d'ingrats (p. 10). La logistique guerrière de cette nation est décrite à partir des stratégies utilisées (p. 30, 44, 61-62, 65) ainsi que le sort que les Français réservent à ses membres, soit celui de servir sur les galères royales. En somme, à la suite des trahisons françaises, la colère iroquoise est sans bornes et entend reprendre ses droits de conquête (p. 67). Aussi, il est amplement question, dans cet ouvrage, de tambour «endiablé», de messages de haine (p. 86), d'appels à la vengeance (p. 86), de hache de guerre déterrée (p. 62), de danse du tomahawk (p. 65), de scalps sanglants (p. 65), de torches enflammées (p. 91), de vengeance jusqu'à la dernière goutte de sang (p. 77), de plan machiavélique (p. 82) mais aussi de guerres entre Amérindiens, plus précisément entre Iroquois et Hurons (p. 74).

En somme, les Iroquois ont repris le sentier de la guerre et ont marché à nouveau contre la Nouvelle-France. La horde avait l'avantage du nombre, de la surprise et de la force. À Lachine, les Iroquois ont massacré avec férocité hommes, femmes et enfants, pillant tout le butin transportable et réduisant le reste en cendres. Néanmoins, Callières a décidé de mettre un terme à ses combats en traitant avec toutes les nations, avec toutes les tribus et avec tous les clans afin de rapprocher les Indiens et la France mais aussi de s'en faire des alliés contre la force anglaise (p. 121). Pour ce faire, le langage des Indiens fut parlé et les coutumes autochtones ont été respectées (p. 124). La paix fut signée à Montréal le 4 août 1701.

Jacques Cartier raconte... (Ehm, 1984) présente les chefs iroquois Donnacona et ses deux fils, Domagaya et Taignoagny, ainsi qu'Agona,

celui qui deviendra le successeur de Donnacona. Cet ouvrage insiste sur les relations commerciales et politiques vécues entre Jacques Cartier et les Amérindiens. Ces partenaires commerciaux sont considérés comme de «bons sauvages, certes, mais ils n'avaient ni cercles d'or aux oreilles, ni perles, ni rubis» (p. 46). Ces échanges se manifestent de différentes façons. D'abord, par signes : «Ils nous firent comprendre par gestes qu'ils voulaient commercer» (p. 46); «[ils] nous apportaient déjà moins de gibier en échanges de marchandises et semblaient dédaigner notre compagnie» (p. 77).

Les échanges verbaux visent la création de nouvelles alliances : «[...] un soir, le chef Agona se présenta à moi avec trois de ses guerriers. Il m'assura qu'il était notre sincère allié, face à un fourbe Donnacona qui n'attendait qu'une bonne occasion pour nous attaquer et nous exterminer. Il essaya de me convaincre de la nécessité de faire disparaître le chef ennemi ainsi que ses deux fils» (p. 77).

C'est en ayant comme toile de fond cette nature guerrière que les cultures matérielle et économique sont largement soulignées et situées dans un cadre familial et social, gouverné par un vieux chef clanique. Au fil des pages, on découvre que le «père fume le calumet et sculpte des animaux dans des bûches d'érable alors que la mère jette des épis de maïs doré et des morceaux de poisson séché dans une grosse marmite» (Aubry, 1981, p. 8).

Dans *Agouhanna* (Aubry, 1981), on apprend également que la mère étend des peaux de chevreuil et de loup pour les faire sécher et qu'avec celles-ci, elle fera «des couvertures pour les lits de branchages, des vêtements et des chaussures» (p. 9). Les activités reliées à la vie économique sont essentiellement la cueillette des petits fruits, celle du bois mort, la confection de poteries, de vêtements, incluant celle des mocassins, la fabrication d'arcs et de flèches.

L'auteur du roman *Jacques Cartier raconte...* (Ehm, 1984) présente les interactions vécues par les uns et les autres, et les craintes qu'elles suscitent ou ne suscitent plus comme «Toute la nuit, nous restâmes sur nos gardes, car les Indiens avaient allumé de grands feux près de l'enceinte et ne cessaient de pousser des hurlements à nous donner la chair de poule» (p. 78). «Sans compter que, bien vêtus, ils n'avaient plus l'air d'hommes sauvages et ils mangeaient comme tout le monde, avec les doigts» (p. 82). En d'autres lieux, la description physique

et comportementale est associée au diable : «Le 18 septembre, trois Iroquois accoutrés de peaux de chiens noirs et portant sur la tête de longues cornes surgirent en pirogue. Ils firent le tour du navire en gesticulant et hurlant comme des diables, puis regagnèrent la rive» (p. 65). Ce roman aborde également les croyances religieuses (p. 72-73), les habitudes alimentaires (p. 68- 69, 100), vestimentaires, politiques, économiques (p. 68) et architecturales de cette nation (p. 68-69).

Dans *Monde 008 sur la Pointe-Claire* (Sauriol, 1988), on trouve des scènes du type : «[...] les Hurons fermaient la marche en traînant un seul prisonnier, un vieil Iroquois au visage impassible» (p. 40). «Mort à l'Iroquois» cria la foule. Le récit souligne qu'«en ces temps reculés, les instincts de vengeance étaient forts et les mœurs différentes. Les premiers colons avaient des méthodes de règlement de compte aussi cruelles que les Indiens» (*Ibid.*, p. 40).

En bref, les atrocités provoquées par les entreprises de colonisation sont mentionnées avec tristesse comme si les choses ne pouvaient se passer autrement sans sa horde d'horreurs. Dans les romans de jeunesse, les «Iroquois des romans [...] ne sont pas très "raffinés" quand on les compare aux Français, ce que les livres font sans arrêt. Sur l'échelle de la civilisation, ils n'occupent pas le dernier échelon. Cependant, les Algonquins sont pires, eux qui errent, affamés et malades, sans le moindre souci de l'hygiène [...]» (Vincent, 1985, 7).

Les Micmacs ont été les premiers Amérindiens à entretenir des liens permanents avec les Français à cause de leur situation géographique même si cette nation n'apparaît pas dans de nombreuses trames romanesques. Nous avons néanmoins identifié 79 personnages masculins et 36 personnages féminins ainsi que cette brève allusion parue dans *Jacques Cartier raconte...* «[des] sauvages euphoriques qui nous offrirent des pelleteries au bout de bâtons» (Ehm, 1984, 45).

En bref, nous n'avons trouvé aucune trace d'une longue guerre qui a débuté aux environs de 1630, à la suite de l'épuisement

des ressources naturelles des Micmacs. Leur convoitise pour les terres appartenant aux Oumamionels et aux Papinachois engendra une réaction en chaîne qui jeta plusieurs nations sur le sentier de la guerre, situation passée sous silence, voire ignorée, dans les romans lus.

5. LES MONTAGNAIS

Au XVI[e] siècle, «les Montagnais vivaient en pays de montagne, dans les Laurentides au nord, et les Appalaches au sud. Leur territoire couvrait les deux rives du fleuve : sur la rive nord, ils chassaient de Québec à la rivière aux Outardes; et, sur la rive sud, de Rivière-du-Loup à Matane. Cette position stratégique conférait aux Montagnais un important rôle militaire et commercial. D'est en ouest, ils étaient les intermédiaires entre les Micmacs et les Etchemins d'une part, et les Indiens du Saguenay Lac-Saint-Jean, d'autre part. [...] La nation montagnaise était prospère et forte. Elle comptait environ 4 000 âmes» (Hamelin, 1977, 37).

Compte tenu des informations qui précèdent, les représentations socioculturelles attribuées aux personnages d'origine montagnaise sont plutôt restreintes en nombre et reliées à leur vie économique et politique avec, en sourdine, quelques références psychophysiologiques.

> Dans *Jacques Cartier raconte...* (Ehm, 1984), les Montagnais sont présentés comme étant des pêcheurs et des chasseurs. Le produit de leur chasse «leur procurait ample provision de viande. Ils la faisaient sécher presque crue, sans sel. Leurs vêtements étaient faits de peaux, mais ils allaient souvent nus et résistaient plus durement que bêtes au froid» (p. 73).
>
> Par ailleurs, dans *Tomaqua* (Pagé, 1988), on mentionne quelques stratégies utilisées comme celle d'avoir construit un fort et une tour d'où la vigie pouvait voir poindre les canots ennemis [...] (p. 19), une connaissance de tous les passages secrets du souterrain de Pointe-du-lac : tournants, culs-de-sac, couloirs étroits, gran-

des avenues, impasses, trous noirs, pentes raides et une habileté à fuir sans bruit, subrepticement (p. 51, 53).

Tomaqua (Page, 1988) présente «une femme vêtue comme une Indienne», nommée Tomaqua de la tribu des Montagnais (p. 42), «petite silhouette énergique, dans sa tunique de daim brodée, deux longues tresses pendantes» (p. 50) avec son long poignard (p. 53). On attribue au personnage principal un langage «petit nègre» du type «Toi, réveillée? Toi, suivre moi...» (p. 42-45, 49).

Notre relevé souligne l'adaptation de cette nation à son milieu naturel sans pour autant relever, sur le plan historique, l'importance de sa contribution militaire et commerciale.

6. LES AMÉRINDIENS, TOUTES NATIONS CONFONDUES

Dans neuf romans, on se réfère aux Amérindiens, sans s'attarder à leur nation d'appartenance. Il est question de comportements spécifiquement associés à ces populations autochtones, par la tradition. Les références visent à contextualiser l'origine des stéréotypes racistes qui leur ont été attribués depuis les débuts de la Nouvelle-France et à les réhabiliter auprès d'un lectorat contemporain. Différents aspects de leur vie économique, politique, technologique et spirituelle sont évoqués ou nommés.

C'est ainsi que dans *Alerte au lac des loups!* (Clermont, 1980), les Amérindiens sont présentés lors d'un grand jeu. Miville, un des personnages principaux de ce roman, rappelle aux membres de sa section les préjugés véhiculés à l'égard des Amérindiens, qualifiés de peuplades primitives ou de sauvages, notamment parce qu'ils «vivaient très près de la nature, que leurs guerres étaient meurtrières, qu'ils n'écrivaient ni ne lisaient» (p. 96). Le personnage prend soin d'ajouter : «Je crois que toutes ces tribus, les Hurons, les Montagnais, les Algonquins et même les plus féroces de tous, disait-on, les Iroquois, possédaient une sagesse acquise au contact de la nature, et que les Européens n'ont jamais comprise» (*Ibid.*). En fait, le personnage Camille insiste sur la grande qualité de ces tribus, soit «leur profonde intelligence de la nature» (*Ibid.*). Il présente également certains éléments du code de lois, comme leur

adoration du Grand Manitou, leur usage du calumet, symbole de paix, les stratégies utilisées en temps de guerre et les attributions d'une tribu, comme la construction d'un totem, l'invention d'un cri de ralliement, la préparation de ruses en cas d'attaque, d'armes de fortune et de cachettes.

Dans *Le fils du sorcier* (Lamoureux, 1982) [Encart 4, p. 65], le narrateur insiste sur certains aspects physiques du personnage appelé l'Amérindien (p. 111, 117, 133, 137), l'Indien (p. 43) ou «Le vieil Amérindien» (p. 55, 57, 62, 67, 138), comme le fait d'avoir «le teint cuivré, les cheveux noirs, portant sur la poitrine un collier amérindien» (p. 18). «Un collier amérindien, large, avec des signes bizarres et une tête d'animal en son centre» (p. 44). Contrairement à la tradition bien établie, les autochtones sont ici présentés comme «étant de toute évidence pacifiques et accueillants. Chez eux, nul attrait pour les guerres de conquêtes» (p. 96). Leur vie spirituelle est symbolisée par les totems «lesquels étaient non seulement considérés comme des protecteurs, mais aussi vénérés comme des ancêtres» (p. 98). Par ailleurs, certains traits de comportement sont largement soulignés, comme celui lié au silence, à l'immobilité : «il s'est installé tout au bout du quai et est demeuré là plus d'une heure sans bouger» (p. 43).

Parfois, au détour d'un chapitre ou d'un paragraphe, on relève une ou deux allusions à la vie d'autrefois, dite sous le mode sentencieux ou didactique du type : «Je me disais bien que l'hiver arriverait bien sans qu'on soit obligé de l'amadouer comme les Indiens qui dansent pour attirer la pluie» (Guénette, 1983, 55) ou encore, cette précision linguistique, comme si le fait de l'apporter modifiait le cours de l'histoire, «le jeune homme lui explique que les Indiens qui vivent dans nos contrées ont reçu le nom d'Amérindiens» (p. 55).

Dans *La grand-mère de Pierre* (Doyon, 1983), ouvrage édité à compte d'auteur, on a identifié deux allusions, reliées à l'aspect physique sinon esthétique des personnages. D'abord, il s'agit du «bel Indien» (n.p.) «superbe» (n.p.), puis de «la brune indienne» [...]. On insiste sur sa chevelure, sur ses doigts et sa voix : «la longue natte de ses cheveux sombres [...], ses fins doigts bronzés [...] (n.p.), [...] fit-elle de sa voix flûtée en feignant de chercher, fébrile, à travers les colliers de wampuns, [...] avec ses deux plumes sur ses cheveux... comme un fauve» (n.p.). Ou encore «ses cheveux d'aigle et ses yeux luisants, son corps hâlé! Et avec sur sa tête, les deux plu-

mes dont les barbes se défaisaient dans le vent [...]» (n.p.). Plus loin, il est question de cette femme sans nom spécifique : «L'Indienne, la chevelure ruisselante, la robe collée à la peau brune, les muscles durcis [...]» (n.p.). En somme, les descriptions relevées renvoient à un univers disparu sinon mythique, car il est question de «canot d'écorce» (n.p.), de «flèches rougeoyantes et de tams-tams terrifiants» (n.p). De plus, les personnages sont présentés de façon telle qu'on se croirait en présence de jeunes dieux, sans origine, sans histoire, sans défaut, caractérisés principalement par leurs perfections physiques, aux relents sensuels.

Trois compagnons sur les traces de Jacques Cartier (Loiselle-Blais, 1984) souligne, outre la dimension commerciale des premiers contacts entre Jacques Cartier et les Amérindiens (p. 78), l'apport de ceux-ci à la survie des Blancs par le remède miraculeux contre le scorbut (p. 121), leurs luttes incessantes depuis 450 ans pour faire respecter leurs droits (p. 97).

Windigo (Doyon, 1984), publié aux Éditions Naaman, est une légende indienne qui présente un univers amérindien marqué, dans un premier temps, par l'univers mythique d'une indienneté «rousseauiste» qui vit en accord avec la nature qui la nourrit, caractérisée par la sensualité, et l'érotisme. La spiritualité se manifeste par les herbes sacrées absorbées (p. 43), par les dieux invoqués (p. 8-9, 23), par les danses (p. 27).

La survie s'exprime par le combat (p. 11), par la connaissance de la nature (p. 11, 30, 42), par la transformation de la matière, comme fumer la viande et coudre ou mâcher le cuir, fabriquer des raquettes (p. 16, 45). Dans un deuxième temps, on assiste à l'avènement d'une civilisation qui n'avait plus «à tuer l'animal, à lui retirer sa fourrure, à la mastiquer pendant des jours pour qu'elle devienne le cuir qu'il faudrait coudre patiemment en un vêtement protecteur contre le froid hivernal» (p. 25) mais qui, par ailleurs, «avait apporté l'eau de feu» (p. 31) et spolié les terres (p. 31) et les forêts (p. 41). Il s'agit de la disparition d'une civilisation respectueuse de son environnement au profit d'une autre consommatrice d'énergie, d'espace et de matières premières.

Métro Caverne (de Grosbois, 1986) traite de la question amérindienne d'un point de vue amérindien mais cette fois par des personnages blancs qui prennent soin de resituer l'histoire. En voici un exemple.

> «Les Amérindiens étaient là avant. Ce sont les Français, les Anglais et les Espagnols qui sont venus prendre leurs terres.
>
> - Peut-être
> - Pas peut-être. C'est comme ça que ça s'est passé; eux, ils se défendaient.
> - En massacrant les colons?
> - Mélina, qui étudie au Cégep, m'a raconté qu'elle a lu dans un livre d'histoire du Canada que les hommes de Jacques Cartier maltraitaient les Amérindiens : ils se faisaient transporter sur leur dos des journées entières et ils s'amusaient à les découper en morceaux pour voir si leurs épées coupaient bien» (p. 8).

Cette remarque constitue une nouveauté sur le plan idéologique quand on la compare aux autres représentations véhiculées sur les Amérindiens dans la production romanesque étudiée.

L'ensemble des représentations stéréotypées datent des débuts de la colonie.

> Par exemple, *Kakiwahou* (Campbell, 1990) [Encart 9, p. 67] raconte l'histoire d'un «petit amérindien» aux pieds richement ornés de broderies et de plumes (p. 34) qui a vécu «Il y a bien longtemps, bien avant la télévision et même bien avant l'invention de l'automobile» (p. 7). On y apprend, en autres choses, que les animaux et les oiseaux rôdaient autour des wigwams (p. 23), que le chaman guérit grâce à des paroles magiques et à des tisanes d'herbes soigneusement choisies (p. 24) et qu'enfin Kakiwahou vidait les trappes de gibier (p. 29). En somme, cet ouvrage aux relents folkloriques propose des images de l'Indien mythique, celui qui existait bien avant la venue des Blancs.
>
> *Le secret de l'île Beausoleil* (Marchildon, 1990), ce roman inspiré de la correspondance des Jésuites, relate les relations entre Blancs et Amérindiens. Il introduit l'Ojibwé (p. 14), traqué sur son île, vivant de pêche dans sa réserve (p. 16) en attendant les chèques du Gouvernement. L'univers représenté en est un de maisons préfabriquées, de silence honteux, d'humiliations passées (p. 17), de morts massacrés par les Iroquois ou les Ouendats opposés au christianisme

(p. 174-175), de bribes d'histoire retrouvées et reconstituées (p. 21, 176) de mots ojibwés quasi oubliés faute d'être parlés (p. 16, 54, 56-57) ou encore remplacés par l'anglais (p. 13, 56-57, 92), de dieux implorés (p. 95, 149), de rêves ancestraux (p. 142), de fierté retrouvée, incarnée par Roman, l'Amérindien au teint foncé (p. 167). Il est également question de voyage dans les régions moins peuplées du Nord où il sert de guide à des Blancs (p. 18).

Sur l'ensemble des représentations colligées, les Amérindiens apparaissent comme des fantômes. Nulle part, il n'est question des forces ou des réussites autochtones d'hier ou d'aujourd'hui, ni de cette vision de l'Amérindien traditionnel pour qui la vie est un mystère impénétrable. En bref, ce qui ressort, c'est la vision dominante blanche.

7. LES INUITS

Les Inuits appartiennent au groupe aléoute. La place de cette nation est très faible dans la production romanesque de jeunesse. Au total, 37 personnages dont 30 masculins et 7 féminins. On retrouve ces personnages dans cinq productions éditées en 1980, 1984, 1986, 1988 et 1990. Les romans analysés abordent quelques dimensions de leur vie économique et linguistique et mettent aussi en relief l'organisation de leur vie sociale.

Si l'on se réfère au roman de Darios (*Le chat Alexandre d'un Canada à l'autre*, 1980), l'auteure insiste surtout, par le biais de leur mode de vie, sur la signification de certains mots comme celle attribuée à *esquimau* et à *igloo* : «*esquimau* veut dire mangeur de viande crue [...]» (p. 159); «*igloo* signifie, on y entre à quatre pattes» (p. 159). Darios fait mention du travail réalisé par les femmes, comme celui de mâcher les semelles des bottes de leur mari.

Dans *L'oiseau mécanique* (Gagnon, 1984), «les Esquimaux sont habillés comme les Blancs du Sud : des jeans, des chandails avec des dessins sur le devant, des espadrilles, bref, ils sont vêtus comme Marie-Lou et Frédéric» (p. 93). En outre, ils utilisent des bicyclettes de dix vitesses avec un «walkman» et une casquette des «Expos»

(p. 96) sur leurs cheveux noirs et tendent un paquet de gommes à mâcher.

Dans leur village, il n'y a plus de tentes en peaux de caribou, pas d'igloos mais des maisons ordinaires, avec des objets familiers. Ces maisons de taille, un peu plus petites que celles habitées par les personnages Marie-Lou et Frédéric, étaient disposées d'une autre façon. En bref, elles avaient plus l'allure de chalets d'été ou de camps de chasse, confort moderne en plus. Quant à l'alimentation, elle se caractérisait aussi par ce mélange d'ancien et de moderne puisqu'on retrouvait à la fois le pain inuit, nommé *panirsiaq*, le poisson fraîchement pêché et des pots de ketchup, de moutarde, de cornichons et des petits pois en conserve. En dépit de ces signes sudistes, les Inuits continuent d'écrire et de parler leur langue (p. 83), collectionnent des sculptures (p. 102) et racontent des légendes (p. 102) dont celle de l'origine du cri de l'oiseau. Les chansons, mélange d'ancien et de nouveau, ont quelque chose à la fois des chansons western et du rythme saccadé propre au peuple inuit.

Dans ce roman, on trouve de nombreux mots inuits écrits, accompagnés de leur traduction comme si ces marques linguistiques donnaient plus de crédibilité, voire de véracité, au propos. Il y a là un étrange alliage d'éléments propres au documentaire et d'autres, empruntés au monde de la fiction. Il en résulte une œuvre hybride, plus près de l'œuvre didactique, destinée à des écoliers en mal de connaissances autochtones que d'une œuvre littéraire.

Dans *Jour blanc* (Clermont et Morgan, 1986), il est fait mention des us et coutumes, reliés au transport en motoneige (p. 70, 73), à la façon de se repérer dans la noirceur ou dans le blanc glacial alors que les boussoles s'affolent (p. 66, 73) et de se protéger du froid en suspendant une peau de phoque dans l'ouverture (p. 136). Ce qui est également souligné, c'est le répertoire infini des connaissances orales que les Inuits ont accumulé au fil des siècles concernant le Grand Nord (p. 51) et, pour certains, l'habileté à sculpter la pierre à savon (p. 69). En somme, dans ce roman, le personnage inuit principal se caractérise par son «sourire franc» (p. 38), par sa poigne solide et par la joie qui émane de lui.

Ce qui est dit des Esquimaux, voire ce qui est passé sous silence, correspond *grosso modo* aux constats qu'Arcand et Vincent (1979) avaient effectués concernant cette population à l'analyse des manuels d'histoire, à savoir «que les auteurs s'intéressent exclusivement aux groupes autochtones qui ont été en contact direct avec les Européens. On ne s'étonnera pas de ne pas trouver grand chose sur les Inuits» (*L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec ou Comment les Québécois ne sont pas des sauvages*, 271).

La situation, telle qu'elle est relevée dans les romans de jeunesse, ne diffère guère de celle constatée antérieurement. Il y a, parallèlement à cette quête d'identité, une autre quête qui a donné lieu dans le grand Nord du Québec comme à Povungnituk et à Ivujivik[2], à la mise en place de moyens pour préserver la langue et la culture traditionnelles de l'invasion blanche, et à l'apprentissage du français, perçu comme langue d'avenir et de travail.

Quant à l'enseignement de l'inuktitut, langue maternelle des Inuits, ce sont les plus scolarisés du village, qui enseignent aux enfants. Ce choix parental actuel s'inscrit dans les rapports interculturels et ce qu'il est convenu de désigner par la francisation des allophones et des autochtones. En effet, dans l'apprentissage linguistique des Inuits, il y a une des manifestations de la cosmopolitisation, voire une multiethnisation qui se caractérise par un rattachement à la culture québécoise sans pour autant éliminer ou nier la culture souche. Si le français est choisi de plus en plus par les parents inuits pour éduquer leurs enfants, c'est que notamment dans les deux villages mentionnés, 80 % des Blancs en poste sont francophones.

2 Petit village inuit accroché à la pointe extrême de la baie d'Hudson, en pleine toundra nordique, à 1 900 kilomètres au nord de Montréal.

CONCLUSION

Voilà regroupées (tableau 2) par nation les différentes informations relatives à la vie intérieure et à la vie extérieure des personnages amérindiens et inuits. Nous avons dégagé les informations transmises en ce qui concerne la culture matérielle de ces populations en terme d'habitation, d'objets concrets, de vêtements, d'instruments de musique, de cuisine, de moyens de transport, de constructions et l'identification de leurs principales activités économiques comme la chasse et la pêche. Selon les époques représentées, il a été possible de déterminer le rôle que les personnages amérindiens ont joué auprès des Blancs comme celui de guides, de messagers, d'interprètes, d'éclaireurs, d'espions et de guerriers. Enfin, d'autres aspects de leur vie familiale et sociale comme leur connaissance des plantes et des herbes magiques apparaissent ici et là. Cependant, dans les romans historiques, la dimension politique, faite de guerres et d'attaques, accompagnées ou non de traités de paix, respectés ou rompus, constitue la principale trame dramatique.

Par ailleurs, aucun roman ne relate l'effritement de la civilisation amérindienne, à la suite de l'arrivée des Blancs, qui stoppa l'évolution de leur civilisation et qui, ainsi, mit un terme à des relations millénaires que les nations entretenaient entre elles.

Nous pouvons sans doute attribuer aux romans historiques mettant aux prises Amérindiens et personnages blancs d'origine européenne ce que Arcand et Vincent (1979) ont noté pour les manuels d'histoire, à savoir que les guerres des Canadiens avec les «Sauvages» servent à caractériser le Québécois lui-même dont on fait ressortir la volonté de s'accrocher et l'héroïsme, en les opposant à la menace et à la guerre amérindiennes. Les chroniqueurs du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle insistaient sur l'héroïsme de la colonisation et forgeaient l'image du cruel sauvage dans le but probable d'expliquer leurs échecs et de s'assurer la sympathie et l'appui de la métropole. Les auteurs modernes, eux, reprennent

Tableau 2 – Répartition des caractéristiques socioculturelles attribuées aux personnages d'origine autochtone

Nations	**Abénaquis**				**Algonquins**		**Iroquois**					**Cris**	
Ouvrages*	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
Années	1980	1982	1984	1990	1980	1981	1981	1984	1983	1983	1984	1983	1980
Vie intérieure													
Familiale, sociale et clanique							x						
Croyances	x							x	x				
Religions et rites	x		x	x	x			x					
Danse, feux, alimentation					x		x	x	x				
Chanson, langue					x	x	x	x	x			x	
Vie extérieure													
Vêtements							xx	x	xx			xx	
Instruments et armes					x		x		xx			x	
Outils							x	x	x				
Transport		x			x	x							
Vie économique							x		x				
Chasse et pêche													
Interprètes							x						
Éclaireurs		x											
Guerriers							x		x	x		x	x
Histoire						x		x			x		

* 1. *Le Trésor du «Scorpion»*; 2. *La cité inconnue*; 3. *Le cercle violet*; 4. *Quatre destins*; 5. *Glausgab, créateur du monde* et *Glausgab, le protecteur*; 6. *L'autobus à Margo*; 7. *Le chat Alexandre d'un Canada à l'autre*; 8. *Agouhanna*; 9. *Les aventuriers de la Canicule*; 10. *Marguerite Bourgeoys*; 11. *L'inconnue des Laurentides*; 12. *Jacques Cartier raconte*; 13. *Pionniers de la Baie James*.

ces écrits pour façonner l'une des facettes de l'identité québécoise : nos ancêtres se distinguent déjà des Français par les hivers à endurer, par la forêt à défricher et par les Indiens à abattre. Nous savons qu'ils ont réussi tout cela. Nous pouvons en être fiers» (Arcand et Vincent, 1979, 60-61). On note également la grande peur qui habite les Blancs, confrontés à des us et coutumes différents des leurs, notamment lorsqu'ils sont accompagnés de cris incessants et de hurlements (*Jacques Cartier raconte...*, p. 45) et de démonstrations physiques inattendues.

Le tableau 2 illustre les lieux de concentrations des représentations socioculturelles repérées dans les romans; il permet de faire un certain nombre de constats.

Premier constat. – Nous pensions trouver assez peu de personnages amérindiens et inuits. Force nous est de constater le contraire puisqu'on observe une présence constante, même si elle est peu abondante, de personnages autochtones, tout au long de la décennie; soulignons des insistances plus marquées en 1981 et 1984, grâce à des ouvrages comme *Glausgab, créateur du monde*, *Glausgab, le protecteur*, *Kuanuten* et *Jacques Cartier raconte*. Au total, 224 personnages autochtones dont 162 personnages masculins et 62 personnages féminins, répartis entre huit nations autochtones. Il importe de souligner que 1984 aura été une année importante, sur le plan éditorial, puisqu'elle correspond au quatre cent cinquantième anniversaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier. Cet événement historique, a été marqué par des fêtes importantes dans la ville de Québec, l'arrivée des Français sur un territoire pluriethnique composé d'Amérindiens et d'Inuits.

Deuxième constat. – La cueillette des données révèle une représentation inégale au fil de la décennie des personnages masculins et féminins autochtones. Sur le plan éditorial en 1986, on ne trouve aucun personnage féminin et seulement trois personnages masculins, dont deux Inuits.

Troisième constat. – Le cadre historique de référence a varié, au gré des romanciers et des romancières. Ainsi, pour Martel et Corriveau, la Nouvelle-France constitue le cadre de référence de la traite des fourrures et des guerres qui ont marqué le XVII^e^ siècle alors que Sernine situe ses personnages au sein de petits villages qui vivent paisiblement dans la région de Québec, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent. En fait, les Amérindiens mis en scène par cet auteur sont d'abord de paisibles villageois plus que de féroces guerriers.

Quatrième constat. – Les Métis ne sont pas mentionnés comme s'ils n'appartenaient pas aux premières nations canadiennes au même titre que les Amérindiens et les Inuits.

Cinquième constat. – Ni les romans historiques ni les romans qui intègrent les populations amérindiennes ne mentionnent comment s'est effectuée l'acculturation des Amérindiens, au point que leur civilisation s'est rapidement atrophiée au profit de la civilisation européenne conquérante. En somme, ce qui est passé sous silence, c'est qu'à la fin de la colonisation française, la circulation des produits, des hommes et des idées était devenue inexistante entre les nations amérindiennes. Également, ce qui est omis, c'est la cessation des contacts des nations amérindiennes, après l'arrivée des Blancs.

Comme on a pu le constater, l'ensemble des marqueurs politiques, démographiques, linguistiques, sociaux et géographiques de nature contemporaine, attribués aux populations autochtones sont peu mentionnés dans les romans jeunesse, édités depuis 1980 et ce, en dépit d'un regain marqué pour les romans socioréalistes, destinés à un jeune lectorat. La place réelle occupée par ces populations autochtones dans le champ des représentations symboliques est fort modeste et se caractérise davantage par son côté mythique ou à relent historique. Certaines légendes notamment transmettent la nostalgie d'une époque révolue, alors qu'Amérindiens et Inuits vivaient fiers et heureux, à l'abri de l'influence blanche.

INTERVENTIONS DIDACTIQUES

Compte tenu des informations diverses qui précèdent, il serait souhaitable en contexte didactique de lecture de mettre en relief les différentes représentations socioculturelles associées aux personnages autochtones et de les comparer avec la réalité décrite, sinon diffusée dans les médias. Ce travail comparatif permettra aux jeunes du deuxième cycle du primaire de remettre un tant soit peu les pendules à l'heure «autochtone», désarmorçant peut-être les stéréotypes racistes qui traînent çà et là dans leur mémoire collective.

De plus, comme ces personnages se retrouvent principalement dans les romans historiques, à la fois littérature de la mémoire et le plus vieux genre d'écrits de la littérature québécoise, on peut dès lors dégager les principales caractéristiques de ce roman générique en spécifiant qu'il est construit à partir de faits réels qui reposent sur un *a priori* de véracité et d'authenticité.

Pour ce faire, nous proposons une démarche de sensibilisation, comprenant trois étapes.

1. Dans un premier temps, il s'agit de présenter, en classe, l'un ou l'autre des romans suivants parus aux Éditions Fides.

   - Thériault, Y. (1963). *Le ru d'Ikoué*.
   - De Roquebrune, R. (1978). *Les habits rouges*.
   - Corriveau, M. (1978). *Le wapiti*.

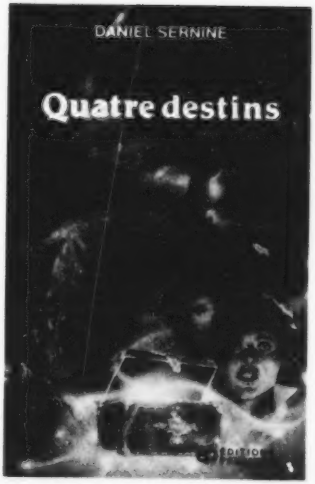
2. Dans un deuxième temps, il s'agit d'identifier avec les élèves les deux couches qui composent le roman historique:

   - la couche de la réalité reproduite et vérifiable;
   - la couche de la réalité inventée.

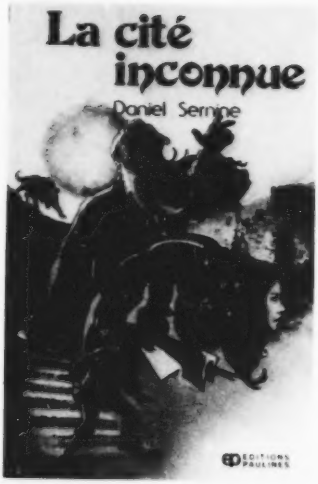
3. Finalement, décrire le héros amérindien ou inuit en prenant soin de restituer la psychologie de l'époque et de comparer les données obtenues avec celles que l'on retrouve dans les manuels d'histoire. Il serait souhaitable ici d'insister sur l'originalité et sur la richesse des cultures autochtones comme sur celles rattachées à leurs croyances ou à leurs organisations sociale, politique ou économique, sans pour autant négliger les problèmes actuels d'acculturation, voire des conflits engendrés par celles-ci.

La démarche qui vient d'être proposée pourra être précédée de mini-recherches documentaires sur les us et coutumes des nations identifiées en insistant plus particulièrement sur différents aspects de leur vie économique, technologique, linguistique, politique et spirituelle. Les informations peuvent également être communiquées par écrit, sous forme de cartes à jouer.

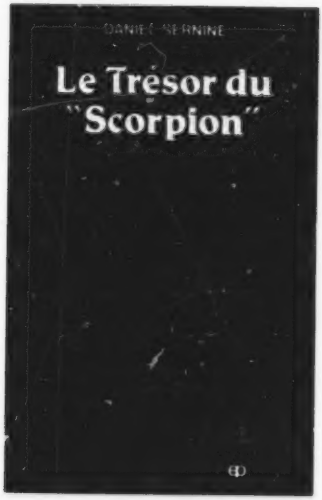
Encart 1



Encart 2



Encart 3



Encart 4

Encart 5

Encart 6

Encart 7

Encart 8

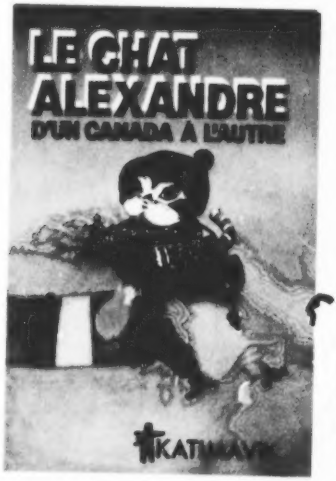
Encart 9

Encart 10

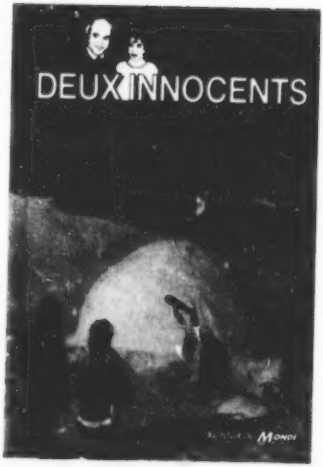
Encart 11

Encart 12

Encart 13

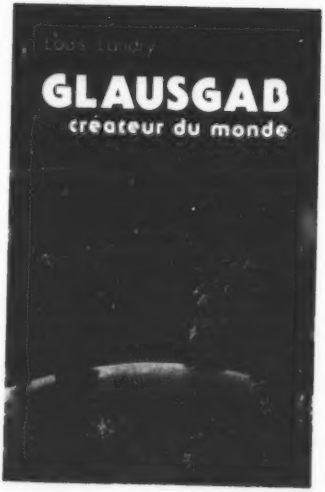


Encart 14



Encart 15

Encart 16



TROISIÈME CHAPITRE

Les personnages d'origine européenne

INTRODUCTION

Cloé (collection privée)

La revue *Canadian Children's Literature* (1984) constatait, en 1984, que les récits qui mettaient en scène de jeunes étrangers et de jeunes étrangères arrivant dans un pays nouveau proliféraient au Canada anglais alors qu'au Québec et au Canada français, il y avait, dans la production littéraire de l'époque, peu de place pour l'Autre, venu d'ailleurs. Étrangement, constatait la revue, «encore aujourd'hui, la société québécoise francophone se perçoit essentiellement comme homogène, une perception qui n'est guère réaliste» (*Ibid.*, p. 4).

Selon cette même revue, «la littérature pour la jeunesse est un important facteur d'éducation, d'ethnicité et d'acculturation» (*Ibid.*, p. 4). Au Québec, la littérature a reflété avec des intensités différentes, cette tension entre des représentations socioculturelles reliées aux autres et la promotion des intérêts d'une société distincte. Sarfati notait récemment que sur le plan éditorial, «la présence de personnages d'origine autre que québécoise dans la littérature jeunesse d'ici s'est faite particulièrement évidente dans les dernières fournées de romans destinés aux enfants et aux adolescents» (*La Presse*, 14.04.1991, C-5).

Antérieurement à ce constat, le Conseil des communautés culturelles et de l'immigration avait recommandé à la Ministre de l'époque, madame Robic, de mieux refléter, dans le matériel didactique, l'importance des communautés culturelles d'implantation ancienne (par exemple, les Italiens, les Français et les Anglais) ou récente (par exemple, les Vietnamiens). Le Conseil suggérait d'apporter des illustrations concrètes des «cultures», mais surtout insistait pour que dorénavant les auteurs parlent des personnages issus des communautés culturelles et qu'ils mentionnent leur «enracinement» dans notre société afin que le jeune entende parler tant des aspects positifs que des dimensions problématiques de la diversité. En somme, le Conseil suggérait de dépasser l'approche technique ou descriptive, telle que la présentent les grilles d'analyse du ministère de l'Éducation du Québec, afin d'engager une réflexion sur les valeurs.

À la lumière de ce qui précède, nous examinerons dans un premier temps la place occupée par les personnages d'origine européenne, soit les premiers immigrants. Dans un deuxième temps, seront relevées, colligées et identifiées les représentations diverses qui sont attribuées tant à leur vie intérieure qu'à leur vie extérieure. Sur le plan culturel, soulignons rapidement quelques contributions au patrimoine québécois comme celles léguées par les communautés irlandaise et écossaise «à la musique québécoise dite "traditionnelle" ou encore des influences internationales diverses que traduisent nos habitudes culinaires ou notre architecture» (Gouvernement du Québec, 1990, 3).

Plus récemment, on pouvait lire qu'«en 1871, les Irlandais formaient 51 % de la population dite d'origine britannique au Québec, le double des Anglais ou des Écossais. En fait, les chercheurs qualifient les Irlandais de premier groupe important à immigrer au Québec. [...] Des chercheurs ont écrit que l'immigration irlandaise a constitué un tournant culturel majeur, se dotant d'institutions à la fois catholique et anglophone, devant un milieu traditionnellement catholique francophone ou anglo-protestant» (Cauchon, 1993, A-1).

Les personnages européens jouent soit un rôle principal, soit un rôle secondaire dans les romans jeunesse, et ce, selon leur âge, leur appartenance sexuelle ou leur statut social. Ces personnages transportent avec eux leurs croyances, leurs légendes, leurs habitudes alimentaires, leurs rites, leurs jeux, bref, les traditions de leurs pays.

Le tableau 3 met en relief une vingtaine de populations originaires de l'Europe principalement présentes dans les romans québécois de jeunesse. Quantitativement, ce sont les Français et les Anglais qui se retrouvent en plus grand nombre et ce, tout au long de la décennie. Puis, en troisième lieu, les Russes, et, finalement, les Italiens et les Grecs. Ce tableau indique en outre que la représentation quantitative des allophones d'origine européenne a considérablement varié de 1980 à 1990 inclusivement. Ainsi, sur le plan éditorial, les années 1981, 1982, 1984 et 1987 sont particulièrement faibles, du moins en termes de représentations quantitatives. Finalement, tout au long de cette décennie et ce, sans exception, la représentation féminine est largement inférieure à la représentation masculine.

1. LES PERSONNAGES ROMANESQUES D'ORIGINE FRANÇAISE

La lecture du tableau 4 révèle que la représentation française s'est avérée forte tout au long de la décennie, avec des concentrations marquées en 1983, 1984, 1988, 1989 et 1990, identifiées dans vingt-deux romans. Les personnages d'origine française forment le deuxième groupe le plus représenté dans l'ensemble des romans étudiés[1]. Ils se classent après les Américains (tableau 12), avant les Canadiens anglais (tableau 12) et les Britanniques (tableau 5).

---

1 Selon les données de Statistique Canada parues dans *Tendances sociales canadiennes* (1993), «les trois quarts des résidants du Québec sont d'origine française seulement. Le Québec a la proportion de loin la plus élevée de résidants d'origine française unique, c'est-à-dire 75 % (*Le Devoir*, 23.11.93, A-6). À la lumière de ces informations, on comprend mieux la place qu'ils occupent sur la scène éditoriale.

Tableau 3 – Répartition quantitative des personnages européens toutes origines confondues

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Pays	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Allemagne		1							8	4			3		3		8	1		2	1		23	8
Angleterre	1		2	2	3	1	2		3	2	1	2	2	1			10	2	23	5	27		74	15
Belgique											3												3	
Bulgarie																			1				1	
Écosse																					1	1	2	2
Espagne	1		1						1				4	3	1				2		2		7	6
Finlande							1																1	
France	1		11		2		31	6	64	10	1	8	5		4	3	28	14	10	3	41	15	198	59
Grèce					1						1	1					2	1			23	10	27	12
Hollande													1						1				1	1
Irlande							1										6		1	1	20	12	28	13
Italie	15				2		1										4	2	9	3	4	2	35	7
Pologne					2	2									1				5	3	3		11	5
Portugal																			3	2			3	2
Russie	41	6			11		19	1	1	1	3	1	1		2	3	2			3	3	3	83	18
Suède							21								1		8	1					30	1
Totaux	66		16		24		83		94		21		20		18		89		77		168		562	

En somme, les pays colonisateurs sur le plan politique ou sur le plan culturel sont massivement représentés (France, Angleterre, Canada anglais, États-Unis).

Tableau 4 – Répartition quantitative des personnages d'origine française

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Communautés	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
France	1		11		2		31	6	64	10	1	8	5		4	3	28	14	10	3	41	15	198	59
Totaux	1		11		2		37		74		9		5		7		42		13		56		257	

Ainsi, la production romanesque qui est destinée à la jeunesse véhicule, en toile de fond, les principales tendances politiques, sociales, économiques et culturelles qui ont marqué le Québec, depuis ses origines jusqu'en 1991 et ce, par la présence plus ou moins marquée de groupes ethniques identifiables par certains traits physiques et culturels.

Historiquement, les Français sont les premiers immigrants en terre québécoise. On peut aisément se demander qui sont les Français identifiés et s'interroger sur leur provenance, sur leur mode de vie, sur leurs habitudes.

La première partie regroupe différents aspects, extraits de treize volumes, associés à la vie extérieure, comme la vie politique avec ses guerres, ses traités et ses alliances et la vie culturelle qui se manifeste par les produits et les manifestations artistiques, diffusés à travers le monde. La seconde partie illustre les manifestations de la vie linguistique, comme l'accent, les habitudes alimentaires et vestimentaires, l'organisation sociale et les traits psychologiques, attribués aux Français. En dernier lieu, nous avons regroupé en encadré les représentations socioculturelles prélevées.

1.1 La vie politique

La vie politique est marquée particulièrement par deux ouvrages écrits dans le cadre du quatre cent cinquantième anniversaire de la découverte du Canada. *Jacques Cartier raconte...* (Ehm, 1984) et *Trois compagnons sur les traces de Jacques Cartier* (Loiselle-Blais, 1984) décrivent et relatent les principaux événements qui ont marqué le travail exploratoire, réalisé par Jacques Cartier, pour le compte du roi de France. Lors de ses expéditions qui répondaient aux désirs d'enrichissement et d'information du roi, Cartier se concilia rapidement l'amitié des «sauvages» et chercha le «fabuleux royaume du Saguenay qui continuait de le hanter et que le roi lui avait donné mandat de trouver» (Hamelin, 1977, 76). Jacques Cartier, navigateur, incarne le début de l'histoire occidentale du Canada, d'où la place privilégiée que les éditions Héritage Jeunesse lui ont allouée. À leur façon, les auteurs reconstituent les voyages du découvreur Cartier, soit par le biais de la fausse biographie romancée, soit en utilisant un prétexte cinématographique, centrés sur la reconstitution historique d'une de ses expéditions. Il est question des liens que Cartier a établis avec Donnacona et ses fils (Ehm, 1984, 115), en plus des échanges qu'il fit avec les Amérindiens de la tribu des Micmacs (*Ibid.*, p. 78).

> *Jacques Cartier raconte...* (Ehm, 1984) retrace les trois expéditions que Cartier réalisa pour le compte du roi de France. Celle de 1534 qui s'étendit jusqu'à 1542 comprenait trois navires (p. 55). C'est ainsi qu'il «sentit le besoin d'assurer la possession de ces territoires au roi de France. Nous taillâmes une croix de trente pieds de haut [...]» (p. 47). De plus, comme pilote royal devant ouvrir des routes, il prit des notes sur la typographie environnante (p. 43), il fit ériger deux forts, nomma l'endroit Charlesbourg-Royal en l'honneur du troisième fils du roi de France. Il décrit l'arrivée des «sauvages» après la plantation de la croix à Gaspé (p. 47) et les relations que Cartier entretint avec chacun des chefs amérindiens (p. 46, 49-50, 62-64, 66-68, 72-73, 76-77, 98-101). Le narrateur décrit les rivalités rencontrées dont la plus célèbre est celle qu'il connut avec Jean-François de La Rocque de Roberval lequel fut nommé, «par lettre patente du roi datée du 15 janvier 1541 [...] Lieutenant-général, chef et ca-

pitaine avec, en plus, promesse de devenir vice-roi du Canada [...]» (p. 90). Par décret, il était autorisé à «choisir gens de guerre et populaires, nommer les capitaines et les pilotes des navires, prendre possession par voie d'amitié ou par force d'arme, des territoires inhabités ou non dominés par aucun prince chrétien, de faire des lois, des ordonnances, d'administrer la justice, de créer des fiefs et des seigneuries, de bâtir des villes, forts et habitations, des temples et des églises pour la communication de la sainte foi catholique et doctrine chrétienne» (p. 91).

En somme, les nombreux déboires de Roberval, dus aux fâcheuses décisions qu'il prit sont décrites avec force détails par Cartier. Mentionnons qu'il débaptisa Charlesbourg-Royal et le fleuve Saint-Laurent, qu'il avait la poigne brutale, etc. (p. 108-109). Ce récit met également en présence les personnages de la cour qui ont joué un rôle important dans la colonisation de la Nouvelle-France et ce, à divers titres, comme Marguerite de Navarre (p. 91), Diane de Poitiers, la maîtresse du roi (p. 91).

Dans la même veine historique se retrouve *Trois compagnons sur les traces de Jacques Cartier* (Loiselle-Blais, 1984).

Dans les ouvrages analysés, les narrateurs rappellent que Cartier avait participé à plusieurs expéditions au Nouveau-Monde avant d'être mandaté par le Roi. Ce dernier, François Ier, rêvait d'étendre son empire au-delà de la Méditerranée (p. 13). Les informations transmises sont sensiblement les mêmes d'un roman à l'autre. Il est bon de souligner que les deux romans ont été édités par Héritage Jeunesse et qu'en plus, ils ont été illustrés d'abord par Toufik Ehm seul, puis, en tandem, par Ehm et Zoran Vanjaka.

Dans *Le secret de l'île Beausoleil* (Marchildon, 1990), on mentionne à quelques reprises, la place occupée par le père Raqueneau, Français du XVIIe siècle (p. 141, 176), vivant en Nouvelle-France. Il est également question de la dizaine de volumes des *Relations des Jésuites*. Ces documents racontent l'histoire de la mission Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons que les jésuites avaient établie à moins de vingt kilomètres au sud de l'île de Beausoleil en 1639 (p. 20).

Dans l'ensemble de la production consultée, plusieurs époques sont représentées dont celle de Louis XIV dans *Monde 008 sur la Pointe-Claire* (Sauriol, 1988) et d'un détachement militaire, commandé par Callières (p. 36, 40, 48). Ailleurs, il est question du Gouverneur général de la colonie, Louis de Buade, comte de Frontenac (p. 36-39) qui «traversa les lieux, solennel dans sa chaise à porteurs» (p. 40), de sa loyauté au Roi (p. 42), de son pouvoir auprès de sa Majesté (p. 42). La vie dans les colonies françaises est incarnée en quelques traits par le personnage Gilles Vigeant dans *Énigme à Mururoa* (Lévesque, 1990) dont «les longues années passées sous les climats tropicaux creusaient de profondes rides sur son visage basané de sexagénaire. L'homme ressemblait davantage à un maréchal qu'à un simple capitaine. Une fine moustache blanche, à pointes remontées, lui donnait un certain air de noblesse» (p. 40). De plus, Richard perçut «un brin d'orgueil blessé dans la dernière phrase du militaire! Un Français [...] accepte difficilement une solution non française» (p. 44).

Dans l'ensemble, les romans racontent comment Jacques Cartier, mandaté par le roi, pour coloniser, évangéliser et commercer avec la Nouvelle-France se butta à de nombreuses difficultés liées aux hivers rigoureux, qui ont été une source de désenchantement pour le roi de France qui n'y trouva pas de quoi relever son prestige ni sa puissance. Destinés aux jeunes, ces deux romans mettent surtout en relief les relations vécues par Jacques Cartier et les Amérindiens. Les allusions à la nation colonialiste, après le XVII[e] siècle, sont rares.

1.2 La vie socioculturelle

La vie socioculturelle française est illustrée principalement par les nombreux biens et produits de consommation, exportés mondialement comme le sont les parfums.

Dans plus d'une quinzaine de romans, ce que le lectorat trouve en filigramme, ce sont les traces de civilisation, faites à la fois de distinction sociale, de coutumes spécifiques et de traits linguistiques. D'ailleurs, dans l'ensemble des romans, concernant

la population française d'origine, ce sont les habitudes alimentaires et l'accent qui sont les plus fréquemment mentionnés ainsi que les produits qui s'y rattachent. Les institutions légitimantes, comme l'Académie française et les prix littéraires attribués aux écrivains, marques incontestables de la société des lettres, ne sont pas mentionnés compte tenu des destinations visées.

La France est également représentée, cette fois à travers des personnages contemporains comme celui du personnage Roland Barthes (p. 110, 225), dans *Le 25e fils* (Tanguay, 1984). Des traces de la culture économique française comme le Chanel nº 5, associé à l'actrice Catherine Deneuve (p. 11) ou encore d'autres marques françaises, comme la référence obligée à la tour Eiffel (p. 199), ou encore à des écrivains célèbres comme la mention de Saint-Exupéry dans *Cher monsieur l'aviateur* (Desjardins, 1985, 33 et 49).

Dans l'échelle des biens symboliques, figure également P. Larousse, personnage bienveillant, savant sympathique (p. 47, 114-115) dont l'apparition est aussi brève que discrète dans *La clé mystérieuse* (Boucher-Mativat, 1989). Dans cet univers, prend place Anne Séverin, conservatrice au Louvre. Ce personnage de *La pyramide de l'immatériel* (Marillac, 1989) [Encart 7, p. 66] a comme rôle secondaire d'être rattachée à une institution dont la reconnaissance sociale est de légitimer la culture savante. Ainsi, que cette femme de papier aille en Égypte pour «participer au choix des objets de l'époque du pharaon Snéfrou, pour une exposition portant son nom et qui aura lieu dans quelques mois à Paris» (p. 25) marque l'apport symbolique de sa démarche dans le réseau des biens culturels. Il importe de mentionner que dans le champ scientifique français, hommage est rendu aux frères Montgolfier, aux célèbres chimistes français Lavoisier et Chaptal dans *La nef dans les nuages* (Sernine, 1989, 37).

Dans *Y a-t-il un raisin dans cet avion?* (Plante, 1988), l'origine française des personnages féminins et masculins est marquée de différentes façons, surtout dans les dialogues, par l'emploi fréquent et répété de termes argotiques.

Anne, dans *Où sont passés les dinosaures?* (Desrosiers, 1990), est présentée en grande partie par son léger accent français (p. 7).

Trois Français : Yves Colas, «un jeune et fougueux conseiller des régions côtières de l'Est comprenant Émoussy-sur-mer, ville à forte densité française» (p. 108); puis, un personnage caractérisé par son «accent campagnard très marqué du midi de la France» (p. 26) et finalement celui qui, «coiffé d'un béret noir assorti de plusieurs macarons proextrémistes, sinon terroristes» (*Ibid.*, p. 26), lui parlait argot sont présentés dans *Sprotch et le tuyau manquant* (Drolet, 1987).

Dans le roman policier, *Le fils du soleil* (Arnau, 1988) «le chétif Alsacien» (p. 78), «che fous en prie : les questions ne me font pas peur fous safez. Le petit Alsacien a débité cette phrase avec des gargouillis dans le ventre [...]» (p. 100). «Von Kastein est d'origine alsacienne; et, en plus d'être un brillant biologiste et un chirurgien hors pair, c'est un éminent égyptologue, réputé mondialement [...]» (p. 76).

Dans le roman *Alexandre et les prisonniers des cavernes* (Boulizon, 1983), se retrouvent les musiciens de l'orchestre de Toulouse (p. 120), et Charles Blancpain, bon garçon, un peu lourdaud (p. 25), au cœur généreux. Personnages, événements, référents culturels renvoient à l'univers français. Il est également question de nourriture et plus particulièrement de recettes (p. 28, 61), de produits associés à la France comme le fromage camembert (p. 104), le fromage de chèvre (p. 70), les œufs à la Toulousaine, le lièvre rôti (p. 28), les petits oignons blancs, le riz au lait, de savoureuses saucisses de Francfort (p. 118), de porridges d'Auvergne (p. 126), de crêpes recouvertes de beurre et servies avec de la marmelade d'oranges, et de framboises fraîches, [arrosées] de lait condensé (p. 70).

Dan Rixes, dans *Ovni à Matane* (Marillac, 1990), a des référents alimentaires comme de penser au petit déjeuner courant, en France : un bol de café, de chocolat ou de café au lait avec des croissants ou des tartines beurrées (p. 50).

On note aussi que le berger, dans *Alexandre et les prisonniers des cavernes* (Boulizon, 1983), porte un bandeau noir sur l'œil gauche et «un béret basque sur la tête» (p. 88) ainsi qu'une grosse culotte de velours usée, retenue par une large lanière de peau de mouton (p. 63-64). «Il s'animait parfois, répondait aux questions qu'on lui posait avec cet accent pyrénéen [...]» (p. 71). Les décors évoquent la Corse ou la forêt de Compiègne (p. 29) quand il ne s'agit tout simplement

pas des 200 000 familles de la ville de Toulouse, vivant dans le Sud-Ouest de la France (p. 13). Outre les quatorze personnages masculins secondaires, se trouvent quelques personnages féminins dont Lise, partie, quelques années après la guerre, retrouver le soldat canadien-français qu'elle avait connu et aimé au moment de la libération de Paris, vers 45 (p. 49).

Depuis Descartes, il est question de logique française; c'est sans doute en référence à ce célèbre philosophe que Mireille Frémont, cette merveille française (p. 26), personnage du roman *Trafic* (Gagnon, 1990), choisit d'introduire «un peu de logique française dans la discussion» (p. 40), tout en initiant ses camarades à l'escalade : originaire de Grenoble, elle a une longue expérience de randonnée en montagne avec son père, depuis qu'elle a dix ans (p. 36). Maintenant, elle rêve de faire partie de Médecins sans frontières, organisme humanitaire français (p. 49), connu internationalement depuis qu'un certain ministre français y a œuvré[2].

Y a-t-il un raisin dans cet avion? (Plante, 1988) fait allusion à des noms de lieux comme celui du Quai des Grands-Augustins à Paris (p. 115), celui de la Normandie; également par certains comportements typiques associés aux garçons de table parisiens (p. 88-89); aux traces nauséabondes du passage des nombreux chiens (p. 21). En somme, en quelques traits, de nombreuses scènes de la vie parisienne sont mentionnées sinon décrites, question de faire couleur locale.

Dans *Ovni à Matane* (Marillac, 1990), Dan Rixes pense réintégrer son appartement parisien du Marais, «appartement relié par un escalier intérieur à une petite mansarde qui fait office de chambre» (p. 160), voire d'être confronté à des pratiques reliées au monde de la conciergerie (p. 162). Patrice, autre personnage français du même roman, quand il ne traîne pas dans un bistrot (p. 162-163), sort d'un supermarché plus ou moins coincé sous le périphérique de la porte de la Villette en transportant ses provisions dans un filet (p. 33-34).

2 Il s'agit de Bernard Kouchner, médecin, cofondateur de Médecins sans frontières puis de Médecins du monde. Kouchner est le pionnier de l'action humanitaire qu'il a inaugurée au Biafra, il y a vingt-cinq ans.

> Compte tenu du passé architectural français, les propriétaires dans *Flash sur un destin* (Clermont, 1990) expliquent pourquoi le loyer du 6e est moins cher. C'est qu'il n'y a pas d'ascenseur (p. 61), bien qu'il y ait une salle de bains, récemment installée (*Ibid.*, p. 61) et une porte française sur le mur du salon qui s'ouvre sur un petit balcon (*Ibid.*, p. 61). À l'hôtel, il n'y a pas de chasseur. Les voyageurs doivent se débrouiller pour monter leurs bagages. Si les toilettes sont gratuites et qu'il y a une prise d'électricité dans la chambre, par contre les douches sont payantes. Il va sans dire que le lectorat nord-américain, habitué aux commodités hôtelières, s'étonne de tels détails.

Comme les personnages identifiés se retrouvent pour un bon nombre dans des romans policiers ou d'espionnage, leurs attributs psychophysiologiques sont mentionnés et décrits. C'est lors de ces descriptions vagues et générales qu'apparaissent les stéréotypes associés, soit au caractère, soit à certaines habitudes vestimentaires ou alimentaires.

> Dans *L'épée Arhapal* (Sernine, 1981), Maître Duruflé, homme cordial et de bonnes manières (p. 79), à la personnalité expansive avec quelque chose de latin dans ses manières raffinées (p. 71) est un peintre français. On le retrouve également dans *La cité inconnue* (Sernine, 1982). Il y a un Breton dans *Le fils du sorcier* (Lamoureux, 1982), – c'est d'ailleurs la seule appellation nominale que le roman lui attribue (p. 55-57, 131-132, 134-135) – qui se caractérise par sa jovialité (p. 53), par le port du béret et qui boit verre de vin rouge après verre de vin rouge (p. 132, 135).

Jusqu'à maintenant, les personnages d'origine française étaient sympathiques. Par contre, on assiste à une véritable charge antifrançaise avec M. Toussait dans *Où est passé Monsieur Murphy?* (Rioux, 1983).

> Ce personnage, originaire de la ville lumière, français (p. 79, 173), donc étranger (p. 79), au langage truffé d'argot qu'il disait «parisien», est décrit comme ayant un visage triangulaire (p. 215), un sourire suffisant (p. 213), le regard voilé par la large monture noire de ses lunettes (p. 128), à la petite voix flûtée (p. 84), intrigant (p. 223), comploteur (p. 149), la suffisance tapageuse (p. 83). En bref, le

physique de l'emploi (p. 173) de «cet importé de malheur», voleur de job (p. 81). «M. Toussait sortit, dignement, comme seul un Français peut le faire quand la nécessité l'y oblige» (p. 229).

Robert Moraine, le personnage principal de *La pénombre jaune* (Côté, 1986), est décrit comme étant «grand, bien bâti, cheveux bruns» (p. 6), «cheveux courts presque en brosse, yeux gris, visage carré mais sans rudesse, physique d'athlète» (p. 7), parlant «avec un accent parisien» (p. 6). Pour d'autres, comme ce Dumortier dans *Sprotch et le tuyau manquant* (Drolet, 1987), les affinités établies entre ce personnage policier font «qu'on détectait en lui, simultanément [...], le style d'Hercule Poirot, la maladresse de Clouzot et le flegme de Maigret [...]. Il avait plusieurs cordes à son arc. De surcroît, il était Français avec tout ce que cela comporte...» (p. 171).

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

En résumé, la somme des traits mentionnés çà et là dans les romans analysés montre différentes facettes de la vie française, qu'il s'agisse de l'accent (parisien, du midi, alsacien, de l'argot), de l'alimentation, de l'architecture, des découvertes scientifiques, des références culturelles qu'elles soient à connotation linguistique (Larousse), littéraire (Saint-Exupéry), cinématographique (Catherine Deneuve), picturale (Le Louvre) ou associées à des institutions médicales, comme Médecins sans frontières, à des traits vestimentaires (le béret basque), à des habitudes socioculturelles, reliées au quotidien (conciergerie). L'ensemble de ces marques, glanées çà et là, brosse à larges traits la vie d'hier et d'aujourd'hui, représentée en France.

Les engagements politiques de la France, tant au XVI[e] siècle que plus récemment, sont également évoqués, sinon dé-

crits, comme c'est le cas dans les romans historiques dont le cadre spatiotemporel est celui de la Nouvelle-France. La révolution de 1789 est soulignée annuellement en France par l'utilisation d'explosifs le 14 juillet, fête nationale. Par contre, certaines orientations politiques ainsi que de nombreux débats sociaux qui ont fait les manchettes dans la presse française depuis le début du siècle sont, soit à peine esquissés, soit carrément ignorés comme la collaboration française lors de la dernière guerre mondiale. Par ailleurs, les grandes marques de commerce qui font la fierté de la France sont présentes à l'occasion : parfumerie, cinéma, digestif, apéritif, vins.

2. LES PERSONNAGES ROMANESQUES D'ORIGINE BRITANNIQUE (ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE)

«Le 10 février 1763, par la ratification du Traité de Paris, la France cédait à l'Angleterre "en toute propriété" le Canada et ses dépendances» (Hamelin, 1977, 249). C'est ainsi que commença la «britannisation» marquée par l'immigration[3].

Tableau 5 – Répartition quantitative des personnages d'origine britannique

Années	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	Totaux
Communautés	H F	H F	H F	H F	H F	H F	H F	H F	H F	H F	H F	H F
Angleterre	1	2 2	3 1	2	3 2	1 2	2 1		10 2	23 5	27	74 15
Écosse	1	2									1 1	2 3
Irlande				1					6	1 1	20 12	28 13
Totaux	2	6	4	3	5	3	3		18	30	61	135

3 La conquête anglaise met fin au régime français en substituant des institutions et des lois anglaises aux institutions françaises. De plus, des mesures ont été prises pour attirer des colons anglais et américains comme la migration des Loyalistes de 1778 à 1784 dont 15 % se sont installés au Québec. Entre 1850 et 1950, il y a l'éclosion de l'idéologie de la «canadianisation» en vue d'assimiler à la culture dominante anglo-saxonne les immigrants nouvellement arrivés.

Sauf pour l'année 1987, on retrouve des personnages, venant d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Depuis la conquête de 1763, les Irlandais ont constitué, notamment au XIX^e siècle, le premier groupe important ayant immigré au Québec à tel point qu'en 1871, les Irlandais formaient 51 % de la population dite d'origine britannique au Québec. Le tableau 5 ne reflète pas cette réalité démographique, sauf pour la production littéraire de 1990.

2.1 Les personnages d'origine anglaise

Les personnages étudiés ont été recensés dans douze romans. Les principales représentations socioculturelles identifiées informent sur les engagements politiques des personnages, leur aisance financière, marquée par la possession de nombreux biens. Les romans recensés mettent l'accent sur la vie extérieure de cette population spécifique.

La récurrence de certains traits, de certains comportements, renvoie une image peu sympathique de ces personnages. Ainsi, *La chaise à Sébastien* (Boulizon, 1982), roman à connotation historique sinon politique, insiste sur trois dimensions : la langue de l'envahisseur, celle qu'il utilise et celle qu'il impose; les biens matériels qu'il possède et les mets qui symbolisent l'appartenance socioculturelle. L'anglais est la langue utilisée par les personnages anglophones qui, dans ce roman, illustrent le pouvoir politique, incarné par la répression de la Rébellion de 1837 et l'essor de la communauté anglophone de Montréal et de celle des Cantons de l'Est au XIX^e siècle.

> Dans *Le chat Alexandre d'un Canada à l'autre* (Darios, 1980), il est question d'«un officier de santé dont le flegme et l'accent sont très nettement britanniques» (p. 10), et qui, en plus, est «corpulent, de taille élevée [...]» (p. 49).
>
> Dans le roman historique, *Enfants de la Rébellion* (Julien, 1989), sont représentés les gardiens anglais qui surveillent les patriotes incarcérés. Ces gardiens, méchants et lâches (p. 135), sont «souvent

impolis et même grossiers. Surtout ceux qui surveillent la porte de la cour extérieure. Aujourd'hui, ils se sont surpassés. Ils me barraient le chemin et m'empêchaient de sortir. Ils insultaient les Patriotes. [...] Ils me harcelaient avec des paroles grossières et irrespectueuses. [...] L'un d'eux a essayé de me molester, il me poussait et disait comment régler mon cas et me faire regretter ma hardiesse [...]» (p. 135). Leur cruauté à l'égard des prisonniers est décrite à plusieurs reprises et en divers lieux : «[...] ils trainaient le pauvre homme» (p. 136); «d'un coup de pied, [il] l'envoya frapper le mur» (p. 137) à tel point que le narrateur les qualifie de barbares (p. 139), compte tenu des actions auxquelles ils se livrent : vols, destruction des habitations par le feu, pendaison, sévices physiques, etc. (p. 119-120).

Jusqu'à maintenant les personnages masculins ont dominé la scène romanesque à divers titres. Mentionnons le chercheur Docteur Donald Stone, biologiste au laboratoire scientifique de Porton Down, propriété qui occupe 7 000 arpents au cœur de l'Angleterre et dont la mission est d'assurer la sécurité biologique des forces de l'OTAN. C'est le cas dans *Temps mort* (Montpetit, 1988). Ce chercheur chante, dort, «boit du jus d'orange comme toutes les autres personnes de son pays» (p. 102) et connaît les horreurs que ses découvertes risquent d'infliger à la planète (*Ibid.*, p. 102).

Chez les personnages répertoriés, la vie économique se caractérise par les marques visibles d'un statut social confortable : biens précieux, domesticité, possessions de biens meubles et immeubles. Les personnages commettent de nombreux accrocs à la langue française. Les écarts constatés font alors l'objet de mentions.

Christopher James, jeune britannique, mesure environ un mètre quatre-vingts, pèse 90 kilos, a les cheveux châtains et les yeux bleus. Dans *Flash sur un destin* (Clermont, 1990), ce personnage musclé, d'allure sportive (p. 175), porte un soupçon de moustache, des lunettes qui lui donnent l'air très britannique, des vêtements bien coupés (*Ibid.*, p. 175). Journaliste pigiste, il a collaboré à la revue *Traveller*. Il a à son actif de nombreux articles célèbres (p. 175).

Dans *La chaise à Sébastien* (Boulizon, 1982), Mister John, riche anglais des Cantons de l'Est, achète pour un «demi-dollar» une chaise en babiche. En fait, «Mister John et sa chère Dorothée viennent

d'Angleterre; les autres domestiques viennent de l'Ontario; ils ne parlent pas français» (p. 67). Ce propriétaire qui savait parfaitement parler français quand il s'en donnait la peine, se caractérisait par ses avoirs dont ses bêtes empaillées «rapportées de ses chasses en Afrique et aux Indes [...]» (p. 70) : «les meubles du grand salon [...] proviennent tous d'Angleterre, d'Italie, de l'Inde, de la Chine, de partout sauf du Québec» (p. 67). Quant au goût culinaire anglais, ce «sont beaucoup de petits gâteaux à la cannelle, à la muscade, au gingembre [...] et puis [...] des cakes aux fruits, des puddings à la semoule, au tapioca avec de la noix de coco dessus [...]» (p. 75).

La richesse anglaise est de nouveau soulignée brièvement dans *Le cercle violet* (Sernine, 1984) : «C'est ainsi que Stéphanie avait été élevée, pour être ensuite mariée à un riche Anglais qui avait trois fois son âge» (p. 36).

Dans *L'inconnue des Laurentides* (Sabella, 1984), la richesse anglaise est mentionnée comme étant une caractéristique du Major Thornhill, «un vieil anglais riche, un tantinet original, qui possédait une immense demeure, plus précisément un manoir, non loin de Sainte-Adèle. Il était maintenant à sa retraite et passait une moitié de l'année dans ses terres, en Angleterre, et l'autre au Canada, pays qu'il affectionnait particulièrement [...]» (p. 57). Cet officier anglais, gentil bien qu'un peu bizarre, avait une réputation bien établie. Il avait un accent épouvantable (p. 82).

Dans *La chaise à Sébastien* (Boulizon, 1982), ce sont «les habits rouges» (p. 41) qui, parlant uniquement anglais ou parfois un français «cassé» (p. 59), ne «plaisantent pas; ils obéissent sans hésiter aux ordres qui leur viennent de Montréal» (p. 48).

Jour blanc (Clermont et Morgan, 1986) fait surgir, au détour de deux paragraphes, le personnage de la mère de Daniel, «descendante d'une famille venue d'Angleterre» dont la principale caractéristique – en fait la seule – est d'avoir une âme victorienne (*Ibid.*, p. 57).

Il arrive également que soit évoqué un autre trait que l'accent britannique (p. 53), comme la carrure. il en est ainsi dans *La pénombre jaune* (Côté, 1986) où le personnage, «un homme de forte carrure, nous invitait à descendre des marches» (p. 52) tout comme dans *Panique dans les Rocheuses* (Gaudreault-Labrecque, 1988), se trouve un grand athlète blond au visage aussi fier que malicieux (p. 116);

c'est David Hogues, à l'air *cool* (p. 148), au veston de tweed (p. 115), au sourire facile (p. 114), à la main longue et fine (p. 119), «au rire gloussant qui le reprenait comme s'il se riait de lui-même» (p. 119).

L'ensemble des traits relevés renvoie d'abord à l'image politique de l'Anglais, colonisateur ou soldat. Selon le rôle et l'époque, on le représente cruel ou hautain, haut de taille et marqué par un fort accent. Depuis la conquête anglaise, ces images traversent l'imaginaire collectif de l'histoire sociale du Québec.

2.2 Les personnages d'origine écossaise

Dans l'ordre de présentation, les représentations socioculturelles que nous avons identifiées ont trait aussi bien au travail et aux revenus des personnages écossais qu'à certains aspects spécifiques de leur vie légendaire, et même à leurs habitudes vestimentaires. Enfin, nous avons réuni les traits psychophysiologiques qui leur sont attribués.

Trévor MacKinnon, dans *Argos intervient* (Sernine, 1983), est un châtelain écossais. Il raconte avec force détails la malédiction subie dès le XV[e] siècle, par ses ancêtres, dans ce lieu, marqué de tours, de donjons et de caves. Le récit s'alimente aux nombreuses légendes qui traversent ce pays de brumes, de pluie et de vent sans pour autant apporter de précisions spécifiques sur ses habitants en termes d'us et coutumes.

Madame Maclutosh, la bouillante Écossaise *Nos amis robots* (Martel, 1981), à l'incroyable béret écossais aux couleurs de son clan (p. 58, 190), tient de ses ancêtres belliqueux un caractère agressif et une détermination peu commune (p. 57) tout en ayant un sac, confectionné dans un morceau de tartan écossais (p. 190).

Soulignons la présence, dans *Le visiteur du soir* (Soulières, 1980), d'un Écossais, nommé Mc Laud, ayant déjà fait de la boxe d'où sans doute ses mains d'acier et ses oreilles en chou-fleur (p. 45), sa «cervelle d'oiseau dans un corps d'ours» (p. 44), son «veston gris est sale [...]» son «œil noir [...] menaçant» (p. 68), sa «bouche bête et pâteuse». En somme, un personnage «plus rusé qu'un renard» (p. 88).

Dans le contexte de recherche, la contribution de la population écossaise au développement de la vie socioéconomique de Montréal au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle est ignorée. Nous pensons ici à la fondation de banques et à la création de clubs de golfs.

2.3 Les personnages d'origine irlandaise

Il importe de mentionner que, dans les faits, l'arrivée des premiers Irlandais remonte à l'époque de la Nouvelle-France alors qu'ils sont venus comme soldats de l'armée française. Les représentations socioculturelles, attribuées aux Irlandais, soulignent des aspects de leur vie politique et économique, tout en rappelant que leur langue est l'anglais. Enfin, un roman souligne deux traits physiologiques propres à cette population.

> La musique irlandaise, sous le couvert d'un produit culturel, diffuse l'engagement politique des musiciens. Dans *Des millions pour une chanson* (Vanasse, 1988), l'auteur de *Live in the dark*, le batteur Larry Mullen, le tonnerre de l'Irlande, au grondement gaélique (p. 100), le guitariste The Edge, le bassiste Adam Clayton sont affublés de noir, de bottes de cuir et d'un veston jean. Pour une rare fois dans la littérature de jeunesse contemporaine, la situation politique de l'Irlande est mentionnée. «Dans les deux pays [...], il y a deux groupes qui s'affrontent au sujet de la suprématie politique. Dans les deux cas, la base de l'affrontement est d'ordre religieux. La différence entre le Canada et l'Irlande repose bien sûr sur la langue, mais la nature du conflit est la même» (p. 109).
>
> *Le passé en péril* (Massé, 1990) présente par le biais des personnages féminins et masculins le contexte historico-politique de l'Irlande du XIX^e siècle, ravagée par la famine à la suite d'une maladie qui a détruit toute la récolte de pommes de terre (p. 11). À cette époque, «la terre n'appartient pas aux Irlandais mais à de grands propriétaires anglais qui exportent tout ce qui rapporte et ne laissent aux paysans irlandais que les pommes de terre et quelques choux» (*Ibid.*, p. 11). Cette famine engendre la pauvreté chez les Irlandais qui, tout en n'aimant guère se promener pieds nus, ne pouvaient se payer ni de nouvelles chaussures, ni une réparation (p. 15); elle pro-

voque aussi l'émigration dont celle de l'épouse de Patrick O'Donnell, fille d'un paysan irlandais, morte durant la traversée (p. 109).

La pauvreté du pays est également apparente dans les vêtements recousus et rapiécés (p. 10), dans l'habitation dont on voit les murs de motte de terre, le toit de chaume et le sol de terre battue. Il n'y avait qu'une petite fenêtre, et du feu de tourbe qui éclairait l'unique pièce de l'habitation (p. 50). D'autres personnages, telle cette vieille femme (p. 14) qui raccommodait assise devant l'entrée de sa maison (p. 13) ou le père O'Leary, «homme grisonnant, vêtu d'une longue soutane noire [...]» (p. 15), illustrent que plusieurs Irlandais sont arrivés dans la moitié du siècle dernier, au Québec alors qu'ils fuyaient par dizaines de milliers les persécutions religieuses et surtout les grandes famines de 184[illegible].

Dans *Le cratère du lac Lyster* (de Grosbois, 1988), se trouve l'Irlandais Rings-a-bell dont la mémoire phénoménale a pour effet de lui faire raconter anecdotes ou incidents de sa vie aventureuse. De sa voix nasillarde, il dit : «That rings a bell, that rings a bell» (p. 52). Cet homme qui vit en ermite dans sa cabane de bois rond parle quatre langues (p. 52). «Il y a des rumeurs qui courent sur lui : il paraît qu'il se livre à des cérémonies bizarres, qu'il boit des infusions de plantes vénéneuses. Il aurait tué sa femme, aussi [...]» (p. 48).

Par delà le mur... (Lafrenière, 1986) signale sommairement la présence d'un personnage féminin, d'origine irlandaise: «[...] la petite Irlandaise l'aborde» (p. 33) ayant «des cheveux roux et des taches de rousseur aux pommettes» (p. 18).

Parfois, l'image de l'anglophone, originaire dont on ne sait où, se manifeste par le patronyme, le prénom et l'emploi. C'est ainsi qu'on retrouve dans la production de 1985, Bruce Teevin dans *L'ordinateur égaré* (Pigeon, 1985), Will Johnson et Eric Schmidt dans *La petite menteuse et le ciel* (Tanguay, 1985). Par contre, dans *Rosalie s'en*

3 L'idéologie de la canadianisation visait à «élever le niveau moral et social des immigrants, en particulier les Irlandais de classe socioéconomique faible. Selon Ryerson, il faut extirper le vice de ces étrangers et les empêcher de provoquer des désordres sociaux. (Beauchesne, 1991, 78).

> *va-t-en guerre* (Anfousse, 1989), Miss Lessing, professeure d'anglais, «fait peur à tout le monde avec son mètre soixante-dix et son fort accent étranger. Alors, on a tous répété derrière elle : «I am, You are. He is. We are. You are. They are» (p. 15).

Même si sur les plans historique et démographique, la population irlandaise a contribué à enrichir le patrimoine culturel québécois, du moins de façon notoire depuis le XIX[e] siècle, il y a peu de représentations socioculturelles qui leur soient attribuées, dans les romans étudiés à l'exception du roman de Massé *Le passé en péril* (1990). Cet ouvrage rappelle l'arrivée des 5 424 immigrants irlandais qui ont fui la maladie et la grande famine des années 1840 en Irlande. À leur arrivée en Amérique du Nord, ces immigrants ont été mis en quarantaine à Grosse Île, à 45 kilomètres en aval de la ville de Québec, pour empêcher la contamination. Quinze mille d'entre eux sont morts du typhus, de la dysenterie et du choléra. Une immense croix a été érigée en 1909 à la mémoire des morts; elle est visible à Grosse Île, compte tenu de cet événement important.

Le ministre du patrimoine canadien, monsieur Michel Dupuy, a récemment annoncé que le passé tragique de l'île et son caractère irlandais serait pleinement expliqués dans le cadre du plan qui vise à faire de Grosse Île, un site historique national.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

L'ensemble des représentations traitées ci-avant se résument à quelques figures types. L'Anglais est représenté par le soldat, celui d'avant la Confédération, généralement brutal, ou du moins représenté comme tel, à l'égard des francophones et plus particulièrement à l'égard des Patriotes et des leurs. L'Anglais retraité, châtelain et riche de surcroît,

vit entouré de biens précieux, acquis ici et là dans le vaste monde et se nourrit de mets délectables. Le jeune Anglais, style «gentleman», est remarquable par sa taille, par son esprit et par sa culture. L'Écossais est soit âgé, retraité ou engagé dans une carrière politique à visée internationale, habite de préférence un château ou en a habité un lorsqu'il était plus jeune. Quant à l'Irlandais, il a les cheveux roux et des taches de rousseur.

Ainsi, l'accent ou l'intonation des Britanniques est mentionné sauf lorsque les personnages sont originaires d'Irlande ou d'Écosse. Quant à la tenue vestimentaire, elle fait, à l'occasion, objet de précisions comme celle du port du veston de tweed. En somme, outre l'utilisation des patronymes, de quelques traits stéréotypés, liés à la langue, ou à certaines caractéristiques physiques comme la rousseur, il n'y a guère, dans ces romans, de marques propres à ces populations immigrantes. Les auteurs semblent avoir misé sur de nombreux implicites culturels susceptibles d'accroître la compréhension du lectorat concerné.

Il faut souligner aussi que les personnages, principalement masculins, sont situés dans des contextes historiques modernes ou contemporains, voire associés à des événements tragiques du XIX[e] siècle comme la grande famine irlandaise qui a sévi dès 1840 ou l'insurrection des Patriotes en 1837 et 1838. À une exception près, les personnages féminins mentionnés servent de faire-valoir aux personnages masculins ou encore ne vivent, semble-t-il, que par procuration au point d'être sans prénom ou patronyme (tableau 5).

3. LES PERSONNAGES D'ORIGINE RUSSE

Parmi les communautés de culture européenne, les Russes arrivent après les Anglais quant au nombre; mais ils sont deux fois plus représentés que les personnages grecs et italiens. Compte tenu de cette réalité numérique, du moins sur le plan romanesque, on est en droit de se demander pourquoi ces personnages apparaissent en si grand nombre. Considérant l'espace narratif dans lequel ils émergent, soit le roman policier, lieu de symbolisation où s'affrontent le Bien et le Mal, tel que le décrit Dubois (1992), les Russes apparaissent dans des rôles de suspect.

Le tableau 3 illustre la place importante occupée par les personnages d'origine russe dans l'imaginaire romanesque.

Parmi les vingt principales origines ethniques autres que française, britannique et autochtone, comme l'a illustré la Direction générale des politiques et programmes du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec (*Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration*, 1990), on constate l'absence nominative de la population russe dans les données statistiques fédérales, obtenues par le recensement canadien de 1986. En note, on peut lire ceci : «Les données statistiques fédérales sur l'origine ethnique sont basées sur la libre déclaration des personnes qui peuvent choisir le terme qui définit le mieux, à leurs yeux, leur groupe d'origine ou celui de leurs ancêtres» (p. 5).

Ce qui traduit le mieux dans ce tableau le groupe d'origine, c'est celui de la population ukrainienne qui représente un peu moins de 20 000 habitants alors que la population italienne en représenterait un peu moins de 180 000, soit neuf fois plus. D'un point de vue comparatif, dans notre corpus littéraire, la population russe est deux fois plus représentée que la population italienne, laquelle est sous-représentée par rapport aux données démographiques.

Dans le cadre de ce chapitre, les aspects reliés aux personnages russes sont de deux ordres : les dimensions politiques comme la résistance silencieuse ou le fonctionnariat féroce du régime soviétique et les traits psychophysiologiques.

Le personnage russe représenté dans *Le chat Alexandre d'un Canada à l'autre* (Darios, 1980) est un espion. Il s'agit d'«une corpulente créature qui s'élance vers le nouveau venu, le soulève par la peau du cou et l'embrasse avec une effusion gênante» (p. 127). *Le prix du silence* (Mackenzie, 1980), roman d'espionnage au contenu résolument politique comme le veut le genre, constitue une charge contre les excès du régime totalitaire : l'intrigue se déroule en Russie lors de la guerre froide, avec le KGB; on affronte la police secrète, la Censure (p. 7), la lourdeur et la lenteur de la bureaucratie du Régime (p. 8), l'étouffement de la liberté d'expression (p. 13), les arrestations associées aux protestations contre le gouvernement (p. 8), les dénonciations du régime. L'entrave à la liberté individuelle se manifestait par l'oppression et les règles absurdes qui gouvernaient la vie quotidienne (*Ibid.*, p. 8) comme l'interdiction de sortir après 22 heures sous peine d'être arrêté par des officiers qui vérifiaient les papiers d'identité (p. 54). La torture pratiquée se caractérisait par des interrogations, des seaux d'eau, des ongles arrachés, des brûlures de cigarettes dans le dos (p. 57-58). Afin de résister à ce régime d'oppression, les opposants se livraient à l'écoute clandestine de la radio internationale (p. 52), collaient des tracts sur les murs du métro, aux arrêts des autobus et sur les places publiques (p. 53). Les touristes étaient considérés comme des invités dirigés (p. 54) et les hôpitaux psychiatriques servaient à isoler les individus considérés comme dangereux pour la société (p. 37). Ce roman décrit les effets du collectivisme, lieu de broyage de la société (p. 19), dans ce grand pays à la puissance nucléaire écrasante (p. 55) où le monde se méfie de tout le monde (p. 65).

Xabis Verek surveillait sans cesse ce qu'il disait en public (p. 24) et Srikk, au naturel peu bavard, «secouait la tête, comme ennuyé par les questions qu'on lui posait. Il avait reçu des ordres et manifestement s'en tenait à ce qu'on lui avait dit» (p. 35).

Dans *Argus intervient* (Sernine, 1983), Grigor Syéline, soviétique blond (p. 41, 44, 47), dans la quarantaine, à en juger par les rides

Tableau 6 – Répartition des caractéristiques socioculturelles attribuées aux personnages d'origine britannique

Origines	**Anglais**						**Écossais**			**Irlandais**		
Années	1980	1981	1982	1984	1988	1990	1981	1983	1988	1986	1988	1990
Vie intérieure												
Vie familiale et sociale												
Croyances, religion, rites												
Chanson, musique et langue	x		x	x	x x						x	
Vie extérieure												
Vêtements					x		x					x
Habitation		x										x
Objets			x									
Armes			x									
Alimentation			x	x	x							
Instruments												
Outils												
Titres												
Moyen transport												
Traits physiques												
Vie économique										x		
Richesse		x	x	x					x			
Métiers									x			
Profession					x	x						
Commerce												
Science et technologie												

autour des yeux (p. 79), neurologue (p. 98), parlant avec un accent, «Fiston!» lance-t-il en russe (p. 129), a fui l'Union soviétique lorsqu'il a découvert l'usage que les militaires pouvaient faire de ses découvertes (p. 30). Naïf, il a cru qu'en Occident, on ne lui demanderait pas d'appliquer sa découverte à la mise au point d'une arme (p. 31).

Les Soviétiques que l'on associe aux recherches scientifiques sont de nouveau évoqués dans *Les Parallèles célestes* (Côté, 1983) lorsqu'il est question d'une hypothèse circulant à la direction, à l'effet que «les Soviétiques auraient monté une opération pour s'emparer de l'OVNI» (p. 116) tout en tardant à offrir leur vodka (*Ibid.*, p. 116).

Le fils de Sophie Michay dans *Le cercle violet* (Semine, 1984) a rencontré quelques gauchistes et se mit bientôt à fréquenter assidûment les cercles révolutionnaires. Fiché par la police secrète, identifié comme agitateur lors d'une grève, il fut arrêté et séjourna quelques mois en prison. En janvier 1905, le «dimanche rouge», il fut blessé à la tête. Il travailla comme secrétaire et traducteur jusqu'en décembre 1905 auprès du Soviet de Pétersbourg. En janvier 1906, il quitta secrètement la Russie (p. 224).

Les Soviétiques, les Russes (p. 158) sont associés à la menace de la fin du monde, à la guerre, car elle «sera sûrement l'œuvre d'une flotte de sous-marins plus russes les uns que les autres – et qui doivent être là dans le fleuve à guetter!» dans *La petite menteuse et le ciel* (Tanguay, 1985, 155).

Dans *Max au rallye* (Corriveau, 1985), Nejevski à la tête ronde, au teint brouillé, à la barbiche noire masquant le bas du visage (p. 16) participe au rallye à titre d'expert dans la lecture des cartes militaires. Espion (p. 37, 89-90), slave (p. 86, 94), biologiste qui a extrait un poison subtil (p. 120), sorte d'arme biologique redoutable qui causera bien des morts (p. 112), il coopère à un projet diabolique (p. 87) et, de surcroît, il vient se noyer au Canada (p. 76), bien qu'il ait été un excellent athlète et un nageur d'élite (p. 86). Il est représenté avec des traits convulsés de rage (p. 117), n'exprimant plus que la haine. Porteur des caractéristiques des habitants de l'Europe centrale (p. 82-83), il incarne à lui seul l'espion soviétique, méthodique, à la rigueur scientifique (p. 120) où passent l'exaltation et la haine qui sont à la fois sa force et sa faiblesse (p. 119). En bref, un

des meilleurs agents de la Translavie (p. 19). Varodine, compatriote du personnage précédent lui sert de secrétaire, c'est un chimiste *bona fide*, un savant extraordinaire (p. 44), le grand savant russe (p. 9), qui expose ses recherches sur les acides aminés. Son résumé d'une clarté fulgurante révèle un chimiste d'une grande classe (p. 16) qui répond en un français fortement teinté d'accent slave.

Dans plusieurs romans d'aventures, ou policiers, voire des romans d'anticipation, se trouvent des personnages secondaires d'origine russe ou ukrainienne, comme dans *Jour blanc* (Clermont et Morgan, 1986). Il y a là Nemeroff, géophysicien d'un âge respectable, doué d'une grande force.

Finalement, la comtesse Gricha Varsilievna Tchoukanovna, personnage dans *Le roman d'Agatha* (Arnau, 1989), est décrite comme étant sarcastique (p. 89) et cynique (p. 90). Son cynisme et sa cruauté sont tels qu'elle peut attenter à la vie froidement «tout en se faisant les ongles [...]» (p. 116). Elle préfère les histoires d'amours malheureuses où les amants parcourent le monde pour se perdre et se retrouver dix fois (p. 111). On souligne son accent, aussi russe que peut l'être un accent russe (p. 60, 106), et sa beauté. En bref, c'est une belle aventurière. «Comme toujours, elle porte un costume ravissant, un rien excentrique et, bien sûr, absolument inattendu dans un tel lieu de grisaille et de poussière : pourpoint écarlate, large chapeau noir, orné d'une plume d'autruche blanche, collants et bottes cuissardes» (p. 59). Cette femme est le cerveau de l'Organisation (p. 133). Son autorité se manifeste par un «claquement de doigts» (p. 61), par des ordres (p. 61, 86, 106, 131), par une voix dont la douceur fait frémir (p. 108), par un serment (p. 108-109). On trouve de nouveau le personnage de la comtesse «Cerveau de l'Organisation» dans *La licorne de Pékin* (Arnau, 1990).

Il est écrit que «sous ses dehors aristocratiques», la comtesse est une terrible femme (p. 54), au regard glacial (*Ibid.*, p. 54), au ton doucereux (p. 56), une «Dame de fer». L'éducation rude que lui inculqua sa grand-mère a fait d'elle une aventurière impassible et impitoyable. «Sa beauté est aussi froide qu'un chalet d'été mal isolé en Sibérie et son charme, incontestablement, aussi efficace qu'une prise de judo» (p. 30-31). Bien qu'elle puisse être pointilleuse quant à l'habillement, selon l'affaire à régler, elle peut se vêtir de «lin

brut d'un gris terne, porter de gros sabots» (p. 32-33), voire un «vieux châle cramoisi et usé» (p. 54). Son inflexibilité impitoyable (p. 96) et sa cruauté «vous allez souffrir» (p. 61) se manifestent par des étincelles de rage (p. 94), par ses ordres effroyables (p. 91-92, 94), par sa profonde connaissance des arts martiaux (p. 118), par sa furie et son amertume (p. 120).

Les principes du marxisme, débattus entre messieurs Kroutchvok et Dailing dans *Sprotch et le tuyau manquant* (Drolet, 1987) sont un autre trait retenu de la Russie de la guerre froide, tout comme d'ailleurs la fondation de la base polaire de Nouvaia Zemlia, tel que cela est mentionné dans *Temps mort* (Montpetit, 1988). Cette fondation fut réalisée par un homme, depuis disparu des plaines de la Sibérie occidentale. «Sans son influence, le Præsidium Suprême choisira plutôt la péninsule de Iamal lorsque viendra le temps de créer un terrain d'essai pour l'armement national» (p. 74).

La tension créée par la guerre froide est de nouveau soulignée dans *La mémoire des hommes* (Lienhardt, 1988). «[...] voilà deux mois qu'à chaque bulletin de nouvelles, on parlait d'un risque de guerre de plus en plus grand entre les États-Unis et l'URSS. Le dimanche précédent, il y avait bien eu une légère détente : le président Johnson s'était rendu à l'improviste en Turquie, à Ankara. Le premier ministre soviétique, Youri Yousenko, l'y attendait. [...] Puis, ce jeudi qui suivait le "dimanche de l'espoir", nouveau coup de tonnerre dans le ciel de la paix! De Moscou, Yousenko fulminait [...]» (p. 7).

Ailleurs, dans *Le cercle violet* (Sernine, 1984), il y a madame Sophie Michay, née en Russie, qui avait passé une bonne partie de son enfance dans un village écarté, où les superstitions étaient encore vivaces (p. 23). Elle criait en russe (p. 27). Quant à son fils, il rêvait d'aller en Russie, d'y rencontrer son oncle Mikhail (p. 72), la sainte Russie, celle de Pétersbourg, de la Baltique. En outre, se retrouvent trois personnages féminins dont «une vieille ukrainienne coiffée d'un foulard fleuri (qui) fit signe que oui et, dans un large sourire, montra sa belle dent dorée à Angélina» (p. 113), présente dans *Aller Retour* (Schinkel et Beauchesne, 1986), et Babouchka, décrite comme étant une grosse dame portant fichu rouge et robe fleurie (p. 70) dans *La clé mystérieuse* (Boucher-Mativat, 1989).

Dans *Le chat Alexandre d'un Canada à l'autre* (Darios, 1980), Sonia, ourse brune tirant sur le roux avec la force d'une Turque (p. 65), est cette «chère grosse amie» (p. 128, 133, 138); une «grosse maman» (p. 128), accueillante (p. 129), tendre et amicale, qui s'emballe rapidement. Elle se fait insistante dans ses invitations, lyrique et russe de toutes façons (p. 68), ayant le lyrisme d'une plantigrade slave (p. 131), à l'accent slave, à l'humour slave (p. 68), faisant appel à la célèbre hospitalité slave (p. 69). Outre ces lieux communs, il sera également question d'habitudes alimentaires, sinon sociales, comme de thé russe, de samovar, de vodka, de caviar (p. 128), voire de coutumes comme celles qui consistent «À la russe, il faut le verre casser» (p. 129).

Les personnages russes, majoritairement masculins, incarnent le côté sombre et inquiétant de l'altérité. Dans les programmes narratifs, ces personnages, politiquement suspects, quant aux idéologies véhiculées, agissent sous le couvert de la culture scientifique dominante.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

En gros, les personnages russes illustrent par leur présence la guerre froide qui a sévi jusqu'à tout récemment, séparant la planète en deux blocs politiques. Les personnages masculins sont des chercheurs, généralement espions ou travaillant à leur insu pour le KGB ou les services secrets soviétiques. Ils représentent à divers titres la menace venue d'ailleurs et se retrouvent principalement dans des romans d'espionnage. Parmi les trois personnages féminins, celui de la Comtesse domine. Il traverse deux romans et incarne à lui seul la perfidie, la cruauté, la méchanceté. Est-ce le fait d'être une femme, d'être une espionne, d'être Russe, d'être une espionne russe qui fait de ce personnage un être qui incarne à lui seul le mal et l'infamie? Le moins que l'on

puisse écrire, c'est qu'il incarne de nombreux stéréotypes, attribués historiquement tant aux femmes qu'aux Russes et aux espionnes. Par certains aspects, ce personnage n'est pas sans rappeler Mata-Hari, danseuse et aventurière hollandaise, accusée d'espionnage au profit de l'Allemagne et fusillée en 1917, ou encore, par sa cruauté, il ressemble au personnage biblique, Salomé.

4. LES PERSONNAGES D'ORIGINES ITALIENNE ET GRECQUE

Les communautés grecque et italienne ont marqué des quartiers complets de Montréal. Pensons plus précisément à Saint-Léonard pour les Italiens et à Parc extension pour les Grecs. Historiquement, la présence italienne remonte au XVII^e siècle, lorsque des soldats, commerçants et artisans, la plupart originaires du nord de l'Italie, sont venus au Québec. À la fin du XIX^e siècle, a débuté une immigration paysanne en provenance du sud et en direction des chemins de fer, des mines et des camps de bûcherons. La plus récente vague d'immigration des Italiens au Québec correspond à la période d'après-guerre. En 1961, cette immigration représentait 55,7 % alors qu'entre 1981 et 1986, elle a chuté à 1,4 %. Selon le recensement de 1986 de *Statistique Canada*, la communauté culturelle italienne comptait 75 000 personnes dans la seule ville de Montréal, 160 000 dans la région métropolitaine montréalaise et près de 200 000 au Québec.

Tableau 7 – Représentation quantitative des personnages d'origines italienne et grecque

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Communautés	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Grec					1						1	1					2	1			23	10	27	12
Italie	15				2	1									1		4	2	9	5	4	7	36	7
Totaux	15				3	1					1	1			1		9		12		39		82	

En 1991, dans la région métropolitaine de recensement (RMR), la population italienne s'élevait à 75 930 personnes dont 66 275 recensées pour la seule communauté urbaine de Montréal, alors que la population grecque s'élevait à 25 090 personnes dont 17 460 à Montréal (MCCI, 1993, 20-43).

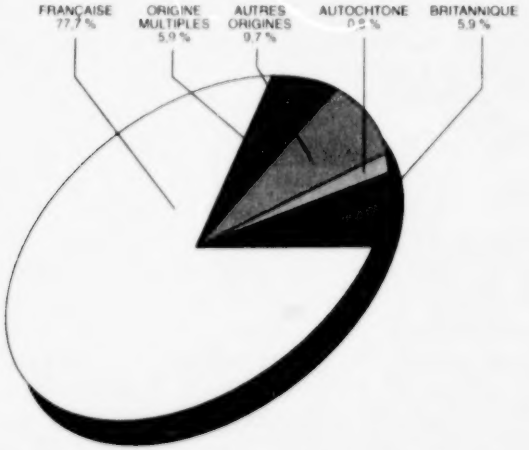


Figure 2 – Origine ethnique recensée en 1986 par le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration

En 1986, d'après les compilations spéciales du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, il y avait plus de 8 % des Italo-Québécois qui ignoraient le français et l'anglais, par rapport à 65 % qui connaissaient les deux langues. Sur le plan économique, les secteurs d'activités de cette communauté sont diversifiés. Mentionnons, en guise d'exemples, les entreprises suivantes : Minicuci dans l'excavation, Beaver dans l'asphalte; dans la construction, Donolo, et le Groupe Petra dans la construction industrielle et commerciale; dans la restauration fromagère Saputo. Par ailleurs, 45 % de cette population se trouve concentrée dans les industries manufacturières et le commerce de détail.

En dépit de cette contribution importante au patrimoine culturel du Québec, la présence italophone dans les romans destinés aux jeunes ne se fait véritablement sentir qu'à partir de 1988. Avant cette période, on ne trouve que quelques apparitions furtives, essentiellement composées de personnages masculins, signalés dans la production des années 1980, 1982 et 1983. Dans la production totale, la présence italienne est supérieure à la présence grecque, allemande et suédoise, soit à celle des trois autres communautés européennes les plus marquantes des romans analysés.

4.1 Les personnages d'origine italienne

Généralement, la littérature reflète l'histoire, les traditions et la politique d'un pays. Au Québec, parmi les romans de jeunesse dans lesquels se retrouvent des personnages italiens, aucun roman n'évoque l'une de ces composantes comme les grandes vagues de l'émigration italienne de la fin du siècle dernier. Aucun roman ne souligne non plus le fait que pendant la dernière guerre, le seul fait d'avoir un nom italien pouvait incriminer un individu et le faire interner au camp de Petawawa. Enfin, aucun roman ne rappelle, sous une forme ou une autre, qu'à la suite de raisons à la fois historiques et politiques, cette population a été condamnée en quelque sorte au silence, et ce, jusqu'au milieu des années soixante-dix. Par contre, ce dont traitent superficiellement les romans étudiés, c'est d'un réseau particulier de la vie politique et économique et de façon plus insistante d'habitudes alimentaires et linguistiques.

> Il y a quinze personnages adultes italiens, associés pour une part au milieu de la pègre montréalaise, propriétaire de la moitié «de tous les hôtels, motels, bars, tripots, brasseries, bistrots, boîtes de nuit et maisons de jeux» (p. 57) dans *Le fils du Président* (Bonenfant, 1980).

> Cet Italien génois, sans qui l'Amérique ne serait pas ce qu'elle est, qui, en 1492, «partit pour les Indes et découvrit l'Amérique, plus précisément l'île de Cuba» (p. 77), apparaît dans *La nuit blanche de Mathieu* (Soulières, 1988).

Parmi les personnages féminins, on identifie des personnages secondaires adultes et enfants, aux traits fugitifs comme Roma, serveuse (p. 42) italienne dans *Des millions pour une chanson* (Vanasse, 1988). Sa principale caractéristique est d'aimer les bonnes pizzas (p. 42-43) et de détester les souvlakis (p. 42-43).

Enrico, né à Montréal de père italien (p. 23), habite Montréal (p. 24) et découvre la campagne (p. 25). Son prénom, ses cheveux et ses yeux très noirs font très italiens (p. 23). Détective improvisé, il mène son enquête avec méthode (p. 51) tout en questionnant (p. 49-51). On le retrouve dans *Le mystère du grenier* (Gaudreault-Labrecque, 1982).

Ambrogio Calepino, dans *La clé mystérieuse* (Boucher-Mativat, 1989) est un confrère de Pierre Larousse. Il a exercé en Italie la même profession (pédagogue) que ce dernier (p. 112).

La mer au fond du monde (Champetier, 1990) met en scène Nicolo Piranesi, un microbiologiste, chef d'expédition énergique, grand, barbu et sévère (p. 34).

Le mensuel *Fine Pointe* (1991) précisait que «pour 1000 élèves inscrits à l'enseignement ordinaire dans les cégeps québécois, on comptait, en 1989, 74 allophones, c'est-à-dire dont la langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais, comparativement à seulement 56, six ans plus tôt [...]. De fait, 19 élèves allophones sur 20 sont inscrits dans les cégeps de l'île de Montréal, de Laval ou de Longueuil. [...]. Les établissements anglophones accueillent encore la majorité des allophones, mais cette situation évolue rapidement : alors que seulement 15 % des allophones fréquentaient un collège de langue française en 1983, c'était le cas pour 40 % d'entre eux en 1989» (p. 2). Ce sont les étudiants d'origine italienne qui viennent au premier rang des allophones dans les cégeps avec un taux de 28 %, suivis des élèves de langue maternelle grecque 14 %. Ces données risquent fort de changer sous peu, puisque actuellement dans les classes d'accueil de la Commission des écoles catholiques de Montréal, on ne trouve que très peu d'élèves de langue grecque ou italienne.

Dans *Le nombril du monde* (Poupart, 1990), Angela a la peau foncée à cause de ses origines méditerranéennes. Sa mère est née à Milan en Italie où précisément Léonard de Vinci a passé une partie de sa vie (p. 31). Elle enroule ses pâtes autour de sa fourchette. Ça n'en finit plus. «Elle a encore de l'Italie dans les gènes (p. 47).

Il y a une petite femme grasse aux larges hanches, à la poitrine généreuse qui parle avec un accent italien, madame Carrera, qui fait de grands gestes avec les mains comme si elle chassait des poules hors de son jardin (p. 69). «Ciao!» (p. 92) répète-t-elle, pendant qu'Angelo, son mari, un mordu de soccer (p. 105), discute ou se dispute amicalement en italien avec ses copains du dimanche. Dans cette maison, traînent des odeurs de cuisine italienne (p. 106). Ces personnages se retrouvent dans *Aller Retour* (Schinkel et Beauchesne, 1986).

Sur le plan linguistique, Labrie (1989) a identifié les comportements multilingues des italophones de Montréal. Les résultats de sa recherche indiquent que «l'usage du français dépend surtout de facteurs situationnels, conjoncturels ou aléatoires. En fait, l'anglais est en voie de remplacer l'italien comme langue de communication intragroupe alors que le français demeure une langue liée aux communications extragroupes» (p. 82). Ce dernier comportement linguistique est manifeste dans *Aller Retour* (Schinkel et Beauchesne, 1986) et dans *Le lutin du téléphone* (Mativat et Mativat, 1989).

Luigi, le roi du spaghetti dans *Le lutin du téléphone* (Mativat et Mativat, 1989), parle italien «Pronto! les spaghettis sont à l'eau» (p. 45).

Dans *L'été des baleines* (Marineau, 1989), Julio Morelli, un italo-américain, se caractérise par son doux sourire aux yeux clairs, ses rides et ses cheveux blancs qui lui font comme une auréole (p. 148). Marco Tifo est taxé de sale macaroni (p. 14) par Piam Low dans *Rosalie s'en va-t-en guerre* (Anfousse, 1989).

Parmi la population italienne féminine, mentionnons la présence de madame di Zazzo, très rapidement mentionnée dans *Le chevalier Trois-Pommes* (Mativat et Mativat, 1989). Il y a aussi madame Christa Antoni, dans *Un jeu dangereux* (Brouillet, 1989), à l'air superintéressé, amusé, en plus d'être très belle (p. 69, 73, 80-81, 100).

Les traits relevés ne renvoient ni à l'immigration d'origine italienne, ni à l'intégration sociale ou culturelle qui en découle. Les personnages italiens de la première génération n'ont pas les comportements sociaux, religieux, culturels, voire ludiques appris dans leur société d'origine, à l'exception de ceux présentés dans *Aller Retour* (Schinkel et Beauchesne, 1986) dont le rôle dramatique est important.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

En somme, l'ensemble des traits recueillis vont des clichés les plus éculés, comme celui qui associe au fait d'être italien celui d'appartenir à la pègre, de chanter des airs d'opéra, d'avoir des cheveux et des yeux noirs. Les personnages principaux masculins n'ont pas d'occupations variées, autres que celles préalablement mentionnées. Quant aux personnages féminins, ils n'ont guère de traits distinctifs autres que celui d'être belle. En somme, notre relevé montre qu'être italien ou italienne, c'est souvent être sans passé et sans histoire.

Dans les romans, les préoccupations des jeunes en termes d'activités, de relations avec leur entourage et leurs besoins, telles qu'elles ont été relevées récemment par une enquête menée conjointement par le ministère de l'Éducation et par le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration auprès de 7 000 élèves de troisième et de cinquième secondaire n'apparaissent pas. Ainsi, leur emploi du temps – ils sont principalement occupés par la télévision – est passé sous silence, tout comme d'ailleurs leurs préoccupations reliées à l'environnement, à la santé, à l'alcoolisme et à la toxicomanie.

4.2 Les personnages d'origine grecque

Au Québec, on retrace la présence d'un jeune Grec qui a servi d'interprète à Samuel de Champlain dans ses relations avec les Indiens. Son nom est resté inconnu, car il fut mentionné dans les documents sous le pseudonyme de Le Grec. Apostolos Valerianos, connu sous le pseudonyme de Juan de Fucas, de l'île de Céphalonie a exploré la côte californienne et a découvert en 1592 le détroit entre les villes de Vancouver et l'état de Washington. Il est considéré comme le premier Grec arrivé au Canada.

Selon Harvey (1993, C-10), un bref tour d'histoire permet de constater que l'immigration grecque au Québec est beaucoup plus récente que l'immigration italienne : elle ne remonte qu'à la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Composés surtout de marins, ces immigrants travaillent dans la restauration, la pâtisserie et la confiserie. Au début du XX^{e} siècle, on ne compte que 300 Grecs à Montréal; ils proviennent en majorité du Péloponnèse et de la Macédoine. En 1906, après une grave crise agricole au Péloponnèse, les Grecs de cette région émigrent massivement. Il s'ensuit qu'on en recense alors près d'un millier à Montréal. Puis, les deux guerres mondiales et la guerre civile de 1946-1949 appauvrissent considérablement le pays. En 1951, 3 000 Grecs vivent au Québec. Puis, le coup d'État en 1967 amène la dictature des colonels et, conséquemment, une émigration plus scolarisée, constituée principalement de réfugiés politiques.

La présence grecque est manifeste à travers leurs institutions comme l'école Platon, mise sur pied en 1909 parce que les catholiques refusaient l'accès de leurs écoles aux Grecs orthodoxes. Depuis 1976, la communauté grecque a sa propre bibliothèque, laquelle contient 5 000 livres donnés par la Grèce. La population grecque du Canada compte environ 180 000 personnes dont 70 000 vivent au Québec, plus précisément dans la région montréalaise. De plus, friands de communication, les gens de cette commu-

nauté ont deux mensuels et quelques périodiques ainsi que des émissions en langue grecque à CFMB et à Radio-Centre-ville. En outre, la voix hellénique transmet par câble et sur FM, 24 heures sur 24, des émissions en langue grecque.

L'analyse de la production romanesque de littérature de jeunesse de 1980 à 1990 montre que cette communauté a une présence discrète. En effet, sur ces dix années, la recherche n'a recensé que quatre apparitions : en 1982, 1985, 1988 et 1990. La population masculine est deux fois plus représentée que la population féminine. La recherche a relevé des représentations socioculturelles qui concernent la vie professionnelle, les habitudes alimentaires et, en dernier lieu, des traits psychophysiologiques qui caractérisent les personnages d'origine grecque.

> Dans *Le testament de madame Legendre* (Dufour, 1986), M. Souakis (p. 71), homme d'âge mûr, au teint légèrement basané, enseigne à l'Université de Montréal, à titre de professeur invité. Il se plaît beaucoup ici et il veut y rester.
>
> Dimitrios Katarakis (p. 43) travaille dans un restaurant grec, d'où les souvlakis[4] (p. 43), dans *Des millions pour une chanson* (Vanasse, 1988).
>
> Dans *Le retour d'Éliane* (Dufour, 1988), les Souakis ne sont plus très jeunes. Les voilà, trois ans plus tard. Ils habitent désormais dans l'ancien logement de madame Legendre. Lui enseigne toujours à l'Université et elle fait du bénévolat.
>
> Alex Pappas, Grec d'origine et ancien interprète (p. 11) est professeur d'anglais et traducteur (p. 12) dans *Verda, le petit martien* (LaCasse-Gosselin, 1990).

4 Pour Monette, «Montréal est célèbre pour deux choses merveilleuses, la pizza et le souvlaki! Deux résultats concrets, typiquement montréalais, de l'immigration» (*Le Devoir*, 9 et 10 avril 1994, D-1).

Il y a de nombreux personnages grecs dans *La vraie histoire du chien de Clara Vic* (Duchesne, 1990) : le récit se déroule dans une île grecque. Ainsi, s'y trouvent Vassili, sans ami (p. 49), et son épouse, belle, très belle (p. 49) bien que sans nom. Il y a également Barba Iannis, l'étrange homme des rapaces (p. 21, 30), qui ne parle pas beaucoup. Il a d'énormes sourcils noirs et sa carabine en bandoulière (p. 21). Il sourit, sirote son café, sans sa carabine (p. 110). Et puis, il y a Aléko, le boutiquier (p. 26) qui rapporte du continent de la poudre et des parfums (*Ibid.*, p. 26). Et madame vend des jouets, des piles pour les jeux électroniques, des ex-voto, des réveils, des bijoux, etc. (p. 55).

Des millions pour une chanson (Vanasse, 1988) souligne la principale caractéristique sociale de Dimitrios qui est de harceler sexuellement Roma, la serveuse italienne. Il «profite de chaque occasion où elle met les pieds dans la cuisine pour la tâter. Un vrai obsédé» (p. 43).

Sur le plan quantitatif, les représentations socioculturelles sont si restreintes qu'elles ne permettent pas de dégager une image nette de l'altérité, telle que véhiculée par les personnages d'origine grecque.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

Dans l'ensemble, on apprend fort peu de choses des membres de cette communauté. Généralement, leur présence est toujours signalée par leur nom, leur prénom ou leur pays d'origine. À ces informations de base, s'ajoutent parfois quelques traits physiques comme la noirceur de leurs cheveux et de leurs moustaches. On signale peu leur présence à Montréal et encore moins leur emploi du temps, les occupations et les préoccupations des jeunes et des adultes. En somme, c'est comme s'ils étaient sans histoire, sans place, sans visibilité culturelle, économique et politique.

On peut penser que par suite des remaniements linguistiques, consécutifs à la loi 101, les gens des nouvelles générations (deuxième ou troisième) s'imposeront sans doute davantage que ne l'ont fait leurs aînés. Dans l'ensemble, la contribution de cette population tant jeune que plus âgée est peu manifeste tout au long de la décennie étudiée, à l'exception d'un seul roman *La vraie histoire du chien de Clara Vic* qui s'est vu décerner le Prix du Gouverneur Général en 1991 pour ses qualités littéraires.

CONCLUSION

Selon la communauté culturelle, les personnages identifiés, porteurs de la culture immigrée, mettent en lumière l'une ou l'autre des expériences de vie suivantes dans leur pays d'origine, soit la scolarisation (Dufour, 1988; LaCasse-Gosselin, 1990), soit le rapport homme-femme (Vanasse, 1988), soit enfin les pratiques politiques.

Par contre, les pratiques syndicales ainsi que le rôle de la religion et l'appartenance à la société industrielle sont généralement ignorés. Dans aucun des romans, nous n'avons pu déceler l'épreuve de l'émigration-immigration, ni évaluer les mécanismes d'intégration en milieux de travail scolaire et social. En somme, les valeurs, les modes de vie et les façons de penser, fondements de la culture immigrée, sont absentes ainsi que le processus d'adaptation, tant des immigrés que ceux de la communauté d'accueil, et ce, même si selon Précourt (1993) «la majorité des immigrants (90 %) qui arrivent au Québec s'installent dans la région métropolitaine, ce qui représentait 47 000 nouveaux arrivants en 1991. Actuellement, plus du tiers des citoyens montréalais sont issus des quelque 80 communautés autres que d'origine française, britannique ou autochtone» (*Le Devoir Extra*, C-3). En guise d'illustration,

en 1986, selon *Statistique Canada*, le tiers des arrondissements montréalais, soit 18 sur 54, comprenait une population issue d'une communauté culturelle. Ainsi, les quartiers Côte-des-Neiges et Notre-Dame-de-Grâce accueillaient 30 % des nouveaux arrivants, en 1986.

INTERVENTIONS DIDACTIQUES

Comme le roman policier, le roman d'espionnage est aussi le lieu du soupçon; il est proposé dans l'activité suivante d'inverser les rôles des personnages, question de mieux mettre en relief les représentations socioculturelles, associées à l'Autre. Ainsi, il est suggéré de décrire un personnage principal policier ou enquêteur qui soit une femme, d'origine russe et un personnage suspect qui soit franco-québécois, originaire de la métropole montréalaise.

- Personnage principal : femme détective, originaire de Russie; description des caractéristiques physiques, sociales et linguistiques (par exemple, nom, prénom, âge, habillement).

- Personnage secondaire : homme suspect, originaire de Montréal; caractéristiques physiques, sociales, linguistiques.

- Traces physiques, culturelles (par exemple, le sifflement).

Trame narrative

- Décrire sommairement la situation spatiotemporelle; identifier quelques événements clés de l'intrigue.

- Communiquer oralement ou par écrit les principales représentations concernant tant le personnage principal que le personnage secondaire qui ont traversé les imaginaires individuels (l'âge, les traits physiques, l'origine sociale, etc.).

- Dégager les principales difficultés ou les obstacles rencontrés concernant la naissance des personnages dont les rôles sont «inversés» (par exemple, le personnage principal est une femme russe et non un homme nord-américain).

QUATRIÈME CHAPITRE

Les personnages d'origines asiatique, africaine et latino-américaine

INTRODUCTION

Si, en 1947, la politique d'immigration de MacKenzie King maintient «l'équilibre ethnique au Canada en restreignant l'immigration asiatique et africaine au profit d'une immigration anglosaxonne» (Beauchesne, 1991, 78), au Québec, au cours des années 1970, «il y a des modifications importantes au niveau de l'immigration à la suite de l'arrivée de forts contingents d'immigrants haïtiens et chiliens (1974)» (Beauchesne, 1991, 79). À ces transformations démographiques se sont ajoutés de nouveaux facteurs qui ont eu une incidence sur les volumes annuels enregistrés depuis le début des années quatre-vingt. Il s'agit de la mise en place de trois programmes spéciaux, soit le programme des réfugiés indochinois, le programme de régularisation du statut des Haïtiens des années 1981-1982 et, finalement, le premier programme de révision administrative pour les revendications du statut de réfugié. Ces décisions ont modifié le paysage démographique en créant un nouveau tissu pluriethnique.

C'est dans ce nouveau contexte social, en pleine mutation, que s'est développée une édition littéraire, destinée à la jeunesse.

Compte tenu des changements démographiques observés, quelle place occupent, désormais, sur la scène romanesque, les personnages d'origines asiatique, africaine et latino-américaine? C'est la question à laquelle nous nous attarderons dans ce chapitre.

1. LES PERSONNAGES D'ORIGINE ASIATIQUE

MCCI
Photo : P.-É. Roux

Selon la Direction des études et de la recherche (DER) du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (MCCI), en 1990, l'Asie représente le plus fort taux d'immigration, selon le continent de naissance, pour les gens qui ont immigré au Québec de 1980 à 1989; ce taux est de 42,6 % (Gouvernement du Québec, 1990, p. 5).

La recherche menée sur les représentations socioculturelles, a identifié des personnages qui viennent principalement de trois pays du Sud-Est asiatique : le Vietnam, la Chine et le Japon. Par ailleurs, en ce qui a trait à cette région spécifique de l'Asie, sur le plan romanesque, la représentation coréenne et cambodgienne est faible alors que les personnages laotiens en sont absents.

Le tableau 8 montre que les personnages d'origine chinoise dont l'immigration remonte au XIX^{e} siècle sont moins nombreux que les personnages d'origine vietnamienne. En fait, l'immigration vietnamienne au Québec a surtout pris de l'ampleur à la suite du retrait américain en 1974 du Vietnam et, cinq ans plus tard, lors des exodes maritimes des réfugiés de la mer (1979-1981).

Sur le plan démographique, actuellement, la communauté vietnamienne compte près de 20 000 personnes, comparativement à 37 000 Chinois, dont 91 % vivent à Montréal, qui sont originaires à la fois de Hong Kong, de Taïwan et de divers pays du Sud-Est asiatique.

Tableau 8 – Répartition quantitative des personnages d'origines vietnamienne, chinoise et japonaise

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Chine											1		9				2		16	2			28	2
Japon	1				4	4	4		1						1				1		4	1	16	5
Vietnam									2		2	1			1		4	7	1	2	24	6	34	16
Totaux	1				8		4		3		4		9		2		13		22		35		101	

En somme, nous constatons que la part de l'Asie augmente constamment depuis 1983, partant de 30 % du mouvement à 54 % en 1990. «L'Afrique a représenté environ 8 % de l'immigration des années 1981 à 1986, mais depuis, sa part progresse régulièrement; pour atteindre 12 % en 1990 [...]. Près du tiers des immigrants admis entre 1981 et 1990 proviennent de cinq pays; ce sont, par ordre d'importance numérique, Haïti (9 %), le Liban (9 %), le Vietnam (6 %), la France (5 %) et la Pologne (3 %). [...] Pour 1990, [...] Hong Kong s'ajoute à la cinquième place et la Pologne occupe maintenant le douzième rang» (MCCI, 1991, 18-19).

Dans le tableau 9, se trouvent représentées sept communautés culturelles qui totalisent 129 personnages secondaires appartenant majoritairement aux communautés vietnamienne (38 %), chinoise (23,2 %), japonaise (16,2 %) et mongolienne (9 %). Les populations coréennes, cambodgiennes et indiennes se partagent le reste des 13,6 % de l'assiette asiatique.

Par ailleurs, les données statistiques, telles qu'elles ont été compilées lors du recensement canadien de 1986, identifient, pour le Québec les vingt principales origines ethniques. Ces données mentionnent que la population chinoise se situe au huitième rang, la population vietnamienne occupe le douzième rang

et que la population cambodgienne est au vingtième rang. Entre les populations chinoise et vietnamienne, se trouve la catégorie sud-asiatique, classée au dixième rang et qui représente moins de 20 000 sujets.

Tableau 9 - Répartition quantitative des personnages d'origine asiatique

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Pays	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Cambodge																	2	2			2	1	4	3
Chine											1		9				2		16	2			28	2
Corée																					1		1	
Indes	1						1	1							1		1			1	3		7	2
Japon	1				4	4	4		1						1				1		4	1	16	5
Mongolie													11										11	
Vietnam									2		2	1			1		4	7	1	2	24	6	34	16
Totaux	2				8		6		3		4		20		3		18		23		42		129	

1.1 Les personnages d'origine vietnamienne

Les personnages vietnamiens apparaissent pour la première fois en 1984. Par la suite, on les retrouve régulièrement, tous les ans, sauf en 1986. Les personnages masculins sont deux fois plus nombreux que les personnages féminins. En 1988, la représentation féminine atteint presque le double de la représentation masculine. Dans les romans étudiés, les personnages, jeunes et moins jeunes, tant masculins que féminins, originaires du Vietnam évoquent la guerre avec son bagage de souffrances, de morts, de départs précipités; sont également soulignés les habitudes alimentaires et certains traits culturels généraux des Vietnamiens, comme les postures, les sourires et les moyens d'autodéfense. En fait, certains aspects de la vie, comme la guerre, la vie professionnelle, la vie linguistique, les habitudes culinaires et l'organisation sociale, sont évoqués dans les douze romans répertoriés. Nous avons regroupé les citations qui donnent des informations pertinentes sur les personnages vietnamiens identifiés.

Thanh Nguyen, personnage du roman *Trafic* (Gagnon, 1990), est orphelin depuis l'âge de deux ans. Quelques jours avant la prise de Saïgon qui mit fin à la guerre du Vietnam, une roquette a tué ses parents. Recueilli par des religieuses françaises, il fut plus tard adopté par les Piuze. Il n'est pas sportif pour cinq sous. Par contre, il occupe ses loisirs à étudier la faune et la flore (p. 18), d'où ses trésors : une collection d'insectes, des herbiers, un télescope, un microscope (p. 19). C'est également un mordu de l'informatique (p. 18).

Dans *Rosalie s'en va-t-en guerre* (Anfousse, 1989), la guerre qui a sévi au Vietnam est mentionnée dans ses aspects les plus sordides : «Une guerre avec des vraies bombes? Une guerre avec des enfants qui perdent leurs jambes! Une guerre avec des centaines de personnes qui fuient leur pays sur de vieux bateaux?» (p. 74). Can Toan «avait perdu une jambe dans l'un des bombardements» (p. 60) et plus tard, la parole (p. 63).

D'autres aspects de la vie vietnamienne sont soulignés par le truchement d'un personnage masculin nommé Lôc, âgé de 13 ans (p. 18) dans *Le caméléon* (Brouillet, 1988). Originaire de Saïgon, d'un pays où sévissait la guerre, et donc le danger (p. 80), il a les cheveux foncés (p. 15) et pratique le karaté depuis cinq ans (p. 81). «Mais il savait très bien le français parce que ses parents le parlaient couramment» (p. 18). Lôc saluait «en s'inclinant légèrement. Un peu comme on voit dans les films» (p. 16).

Thanh Nguyen réapparaît dans *L'ours de Val-David* (Gagnon, 1990) [Encart 11, p. 67]. Contremaître, ce «déluré petit Vietnamien» (p. 14) donne ses directives et supervise les travaux (p. 134). Dans *La petite menteuse et le ciel* (Tanguay, 1985), Nguyen Thi-My, architecte, a mis des fenêtres en aluminium un peu partout (p. 130).

Parmi les personnages masculins, se trouve un commis de la plomberie vietnamienne dans *Sprotch et le tuyau manquant* (Drolet, 1987). On le décrit comme ayant un regard glauque et effrayé (p. 32), à la figure pustuleuse, labourée par de longues balafres purulentes et violacées (p. 30).

Kim-Anh, une jeune orpheline de guerre, aux traits asiatiques (p. 47), au teint ivoire (p. 118), aux yeux en forme d'amande (p. 55), à l'enthousiasme communicatif (p. 114) étudie la médecine afin de

pouvoir aider les gens de son pays (p. 49). Ayant perdu ses parents à Saigon, au Vietnam, alors que son pays était en guerre, elle a fui en Thaïlande d'où elle a envoyé sa demande d'admission à l'Université (p. 50). C'est cette histoire qui est racontée dans *Flash sur un destin* (Clermont, 1990).

Outre les aspects douloureux, il y est également question d'habitudes quotidiennes comme celle de fréquenter les marchés, de fabriquer des paniers en osier ou de dresser à proximité des marchés restaurants et échoppes (p. 275).

Dans *Le caméléon* (Brouillet, 1988), la mère de Lôc, médecin au Vietnam et spécialisée en recherche, est aide-infirmière depuis son arrivée au pays (p. 28), alors que les parents de Tam Ho, dans le roman *La ruelle effrayante* (Daignault, 1990) [Encart 12, p. 67], tiennent un dépanneur (p. 33).

En présence de ses parents, Tam Ho parle vietnamien, langue à tons : «on aurait dit qu'ils chantaient» (p. 34). Des mots comme *cuôp* (p. 45) qui veut dire bandit; *gian diêp* qui signifie espion et *cahn sât*, policier (*Ibid.*, p. 70) sont mentionnés dans *Le caméléon* (Brouillet, 1988).

Les références aux habitudes alimentaires concernant les pâtes vietnamiennes qui ressemblent aux cretons (p. 20) sont expliquées par Lôc dans *Le caméléon* (Brouillet, 1988). Il avait apporté des rouleaux de printemps dans lesquels «il y avait de la laitue, des germes de soya, de l'omelette, du porc haché, deux crevettes et de la menthe fraîche. Le tout roulé dans une pâte pareille à du papier de soie» (p. 27).

Piam Low, autre personnage masculin, originaire du Vietnam, présent dans *Rosalie s'en va-t-en guerre* (Anfousse, 1989) a été accusé par Tifo d'avoir mangé Léopold, le chat de Rosalie (p. 47).

Dans *Flash sur un destin* (Clermont, 1990), Kim-Anh, cordon bleu (p. 272), fait connaître la cuisine traditionnelle, telle que la lui a transmise sa grand-mère (p. 105) : comme mets principaux des rouleaux impériaux, une soupe Won Ton, des végétaux frits, des crevettes sautées à l'oignon (p. 267).

Annie, fille pudique (p. 99), aux yeux bridés (p. 152), vit dans *Libre comme l'air* (Poupart, 1990), avec ses parents d'origine vietnamienne. Dans sa famille, ils sont huit, sans compter la mémé qui vit avec eux (p. 81).

Le roi de rien (Plante, 1988) mentionne au passage la présence de «trois Vietnamiennes qui sourient toujours» (p. 62).

Tam Ho, le seul garçon aux yeux en amande (p. 25), confiné à son mutisme oriental (p. 32), Vietnamien et non Japonais (p. 26), au sourire énigmatique quasi permanent (p. 102) apparaît, dans *La ruelle effrayante* (Daignault, 1990), comme parlant très bien «notre langue» (p. 25-26). «Il sourit pour toutes sortes de raisons : cacher sa tristesse, sa colère, sa timidité, éviter de répondre à une question gênante; ne pas manifester ouvertement son désaccord ou son doute, etc.» (p. 101-102).

Outre les personnages cités, il y en a un d'inusité, sinon d'inattendu. Il s'agit de Chu Tan Hée, forte et courageuse, faisant preuve de débrouillardise, à l'imagination fertile (p. 71), rusée (p. 85) et intelligente (p. 79), acclamée et couverte d'éloges (p. 67); bref une véritable héroïne de bande dessinée sans peur et sans reproche, façon vietnamienne. Elle connaît bien le karaté et la débrouillardise (p. 25). Elle apparaît dans *Ani Croche* (Gauthier, 1985).

Ce relevé a identifié plusieurs traits socioculturels, présentés à la fois par les personnages principaux et par les personnages secondaires, d'origine vietnamienne. Ceux-ci apparaissent principalement dans les romans génériques de type socioréaliste, lesquels sont constitués, sur le plan de la fiction, de témoignages douloureux, reliés à des expériences vécues dans des circonstances difficiles comme la guerre, l'exode et la mort.

C'est dans ce lieu romanesque spécifique que la voix de l'Autre, venue du Vietnam se fait entendre. Cet Autre évoque son passé migratoire, confie ses rêves et explique ce qui le rattache à sa culture d'origine : sa langue, la nourriture et les souvenirs...

1.2 Les personnages d'origine chinoise

Contrairement aux personnages d'origine vietnamienne, les personnages d'origine chinoise sont rapidement esquissés dans huit romans. Ce qui les caractérise principalement, outre quelques

traits psychophysiologiques, ce sont des traits, reliés à leur vie économique, à leurs habitudes alimentaires et linguistiques.

À la laverie, la jeune femme chinoise n'était plus à son poste, dans *Sur la piste du dragon... 2* (Gaudreault-Labrecque, 1986). Elle remplace la propriétaire (p. 44), a un ami, nommé Liu-tsi, aux yeux bridés, dont le père était un riche commerçant de Shanghai. Cet ami l'invite à prendre le thé (p. 50) rue Ching-Hao (p. 60). Il y a un vieux serviteur chinois au ton obséquieux capable de plisser les yeux comme un chat (p. 91), d'esquisser de ses lèvres minces, moitié sourire, moitié grimace et de brandir une arme tranchante (p. 92).

Dans *Mystère et boule de gomme* (Pasquet, 1985), il est question, par personnage interposé, d'un Chinois en colère qui cherchait un restaurant (p. 26).

Casse-tête chinois (Soulières, 1985) mentionne également un restaurant chinois (p. 93) dont les menus s'apparentent davantage aux mathématiques, comme de prendre le menu 4 pour 2, qu'à la gastronomie. Il est aussi question de thé au jasmin (p. 99). Ce roman insiste sur l'air du quartier chinois qui sent le riz sec et le soya. Ce quartier unique, replié sur lui-même, composé d'un bon nombre de vieillards, est le refuge tant rêvé pour les immigrants illégaux. «Maisons de jeux clandestines, prostitution, extorsion de fonds pour une protection-bidon, la police est au courant de tout cela, mais elle demeure impuissante» (p. 92).

Ani propose à Simon, dans *Ani Croche* (Gauthier, 1985), d'aller dans le quartier chinois, car les mets y sentent tellement bon.

Un duel, un duo (Pilon, 1989) mentionne des habitudes reliées à la restauration. Ainsi, «pour commander, on inscrit sur un bout de papier les numéros des plats désirés» (p. 40). On y expose quelques particularités linguistiques comme le fait que deux personnes originaires de Chine ne puissent pas se comprendre, si l'une parle mandarin et l'autre cantonais (p. 40). Par ailleurs, cette difficulté disparaît à l'écrit puisque «deux Chinois, d'où qu'ils viennent, se comprennent» (*Ibid.*, p. 40) puisqu'ils écrivent tous le mot «homme» de la même façon (*Ibid.*, p. 40).

Finalement, dans trois romans, *Le roi de rien*, *Véloville* et *Le blabla des jumeaux* [Encart 5, p. 66], il y a des traces de l'origine des personnages. C'est à partir de ces allusions que les jeunes induiront les traits psychophysiologiques des personnages mentionnés.

> Dans *Le roi de rien* (Plante, 1988), parmi les jeunes présents, se trouve un Chinois (p. 62). Dans *Véloville* (Plante, 1989), «un groupe de quinze Chinois montent sur la même bicyclette» (p. 50). *Le blabla des jumeaux* (Gauthier, 1989) présente mesdames Tée et Lée, deux chinoises identiques (p. 42), originaires de Hong Kong (p. 51).

Les représentations socioculturelles relevées, tant par leur nombre restreint que par leur qualité, réduite à la restauration, indiquent la faible intégration de la population chinoise à la société francophone du Québec et témoignent du peu de liens réels que les deux sociétés (chinoise et francoquébécoise) entretiennent entre elles.

1.3 Les personnages d'origine japonaise

Au Québec, même si de nombreux produits japonais inondent notre marché : voitures, appareils audiovisuels, l'immigration japonaise est néanmoins peu visible. En fait, nous n'avons repéré que trois brèves représentations socioculturelles associées tant à la vie extérieure comme la vie professionnelle qu'à la vie intérieure marquée par l'organisation sociale.

> Dans *La petite menteuse et le ciel* (Tanguay, 1985), il est question de journalistes japonais et de yens (p. 150-151). Takashi et son collègue japonais découvrent un brontosaure dans *Où sont passés les dinosaures?* (Desrosiers, 1990).
>
> Seicho Matsumoto «apporte des fleurs à sa femme pour se faire pardonner de la tromper, même si elle n'en sait rien» (p. 14) dans *Ciel d'Afrique et pattes de gazelle* (Soulières, 1989).

Les représentations socioculturelles, transmises par les personnages japonais, sont peu nombreuses et encore moins instructives. En somme, ces personnages restent mystérieux, faute de se livrer, de se confier, voire de s'intégrer à la société majoritaire.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

Parmi les représentations socioculturelles attribuées aux personnages d'origine vietnamienne, identifiées dans les romans, soulignons d'abord les références associées à tout ce qui a trait à l'alimentation : restaurants, mets, marchés, aliments, recettes, odeurs. Il est également question de comportements physiques comme ceux associés au sourire, à l'usage de salutations spécifiques. De plus, l'organisation sociale des familles est soulignée à la fois par la constitution d'un quartier chinois comme lieu de regroupement d'une communauté, partageant us et coutumes mais aussi par la présence de différentes générations qui vivent tous sous le même toit.

La guerre qui a sévi au Vietnam et qui a fait de nombreux orphelins, éclopés et réfugiés de la terre et de la mer, est maintes fois mentionnée en toile de fond. En fait, elle sert de justification à la présence des Vietnamiens qui ont immigré et qui occupent désormais l'espace social et culturel québécois. Les personnages, garçons et filles, parlent français, fréquentent les écoles de quartiers et les autres institutions scolaires, étudient et s'intéressent aux sciences et aux technologies de pointe. En somme, la production romanesque est plus bavarde, sinon plus attentive, voire plus accueillante à l'égard de cette population qu'elle ne l'est pour les personnages chinois et japonais.

Parmi les personnages originaires du Sud-Est asiatique seuls les personnages vietnamiens se confient, parlent

de leurs émotions, de leur passé, des habitudes culturelles qui les caractérisent. Les contacts qu'ils établissent avec les autres personnages principaux et secondaires des romans étudiés sont empreints de chaleur et de compréhension. Quantitativement, sur le plan romanesque, ils occupent plus de place que leurs homologues chinois et japonais, et ce, en termes de pages et de prises de parole. De plus, quand ils prennent la parole, ils le font plus longuement. Sur le plan physique, le cliché le plus fréquent, outre le sourire énigmatique, c'est celui des yeux en amande ou des yeux en forme d'amande.

Dans le domaine géopolitique, la ville la plus nommée, en termes de fréquence d'apparition, c'est Saïgon, même si elle n'est pas décrite de façon particulière.

2. LES PERSONNAGES D'ORIGINE AFRICAINE

À l'examen de la production romanesque recensée, on constate que les populations originaires d'Afrique[1] sont peu représentées, à l'exception de la population égyptienne[2] qui compte 208 personnages, soit 188 personnages masculins et 20 personnages féminins, ceci correspond à 94 % de la population romanesque originaire du continent africain.

Sous un même soleil
ACDI, Paul Chiasson

1 De 1981 à 1990, 22 907 personnes provenant du continent africain ont été admises au Québec, soit 9,8 % de la répartition totale des immigrants admis au Québec (MCCI, 1991, 38).

2 En 1990, le Québec a accueilli 1 176 personnes d'origine égyptienne. Cette année-là, dans la répartition des immigrants admis au Québec, selon les quinze principaux pays de naissance, l'Égypte s'est classé au 9e rang.

Tableau 10 – Répartition quantitative des personnages d'origine africaine

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Pays	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Algérie															1								1	
Côte d'Ivoire																	2	2					2	2
Égypte																		1	167	17	21	2	188	20
Kénya																					1		1	
Maroc							1																1	
Sénégal																	1						1	
Zaïre																					1		1	
Totaux							1								1		6		184		25		217	

Depuis l'indépendance récente de l'Érythrée, soit en avril 1993, le continent africain compte cinquante-deux états souverains. Or, les personnages originaires des sept pays recensés, sauf le Kenya, situés en bordure, soit de la Méditerranée (Maroc, Algérie, Égypte) soit de l'Atlantique (Sénégal, Côte d'Ivoire, Zaïre), ne représentent au total que 11,5 % des pays africains.

Les coutumes et les modes de vie identifiés se réfèrent à l'alimentation et aux odeurs associées à certaines herbes comme dans *Pas d'hiver! Quelle misère!* (Guénette, 1983). Dans ce roman, «Le nez de Sâdhu hume de bonnes odeurs d'herbes et d'aromates» (p. 95). Imustapha invite «Sâdhu à boire le thé à la menthe de l'amitié» (p. 100), à manger les arachides (p. 112). Blotti contre la mosquée, il y a le petit magasin du marchand de beignets.

Parfois, le texte insiste sur les acquisitions linguistiques des personnages comme dans *Le fils du Soleil* (Arnau, 1988) où «le sens de certains mots de la langue française échappe parfois au jeune Ben Saïda. Il faut quand même reconnaître que pour un petit Kabyle dont les parents étaient de pauvres paysans illettrés, sa phraséologie est digne d'être louée» (p. 22). On pourrait ajouter que ses jurons du type «Purée de figues sèches» (p. 76) le sont également.

Le secret d'Awa (Pratte, 1988) [Encart 6, p. 66] présente différentes facettes de l'alimentation en Côte d'Ivoire, comme le foutou, sorte de purée présentée dans une sauce très épicée à base de cacahuètes (p. 15). Dans ce roman, on précise la teneur des petits déjeuners à base de riz et de bananes (p. 17). Il est également question d'ali-

ments comme la pintade ou la papaye (p. 19) ainsi que de la façon «d'enlever la peau de l'igname sans se couper les doigts, comment écraser les bananes sans se fatiguer et aussi comment épicer correctement la soupe de poissons» (p. 24-25). Outre les aspects reliés à la vie alimentaire, on souligne, sur le plan architectural, que «toutes les briques sont faites à la main et séchées au soleil» (p. 27).

Les représentations identifiées à l'Égypte sont associées aux richesses archéologiques, aux aliments, aux vêtements ainsi qu'à certaines fonctions sociales.

Dans *La pyramide de l'immatériel* (Marillac, 1989), il y a vingt-trois personnages d'origine égyptienne dont deux personnages féminins qui manifestent leur fierté face à l'héritage culturel de leurs lointains ancêtres (p. 115). Les personnages représentés sont, soit commerçants comme cet homme dans la quarantaine qui portait «une djellaba à rayures bleues et blanches» (p. 34), soit ouvriers et à ce titre ils participent aux fouilles archéologiques, soit fonctionnaires du Musée du Caire (p. 27, 86) ou même président du pays (p. 86).

L'Émir Rachid Aboul Amitt reçoit les ambassadeurs de pays étrangers, assis sur des coussins moelleux tout en agitant d'une main nonchalante son chasse-mouche (p. 12) dans *Mademoiselle Zoé* (Mativat et Mativat, 1990). Les personnages dans *Moulik et le voilier des sables* (Julien, 1990) [Encart 10, p. 67] mangent des dattes, des figues, des pastèques, des melons (p. 7), des mandarines, des grenades rouges (p. 43), du piment (p. 32) et de la viande séchée. Le calife «a fait l'acquisition d'un bébé dromadaire qu'il veut entraîner spécialement pour des courses de dromadaires» (p. 61). Son intendant gère son trésor, c'est-à-dire qu'il s'occupe des économies et des dépenses (p. 8).

Si l'on exclut la richesse du patrimoine culturel égyptien, les principales représentations socioculturelles attribuées aux personnages africains renvoient à deux lieux de visibilité : l'habillement et l'alimentation.

L'histoire personnelle ou nationale de ces personnages est peu connue à l'exception de la mini-série *Awa*. Sans doute, peut-on attribuer cette méconnaissance à la récente immigration des popula-

tions africaines. En bref, ces personnages d'origine africaine n'ont pas encore fait leur entrée sur la scène romanesque québécoise.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

Les représentations socioculturelles identifiées se retrouvent dans des réseaux associés étroitement à l'alimentation, aux habitudes vestimentaires, aux trésors archéologiques et, à l'occasion, à des fonctions sociales ou politiques spécifiques. La vie religieuse de ces personnages est généralement évacuée ainsi que les enjeux politiques en liens avec les problèmes contemporains de pollution, de surpopulation, de chômage, de malnutrition. Le continent représenté est à la limite de l'abstraction.

3. LES PERSONNAGES D'ORIGINE LATINO-AMÉRICAINE

Sous un même soleil
ACDI, David Barbour

Les données du tableau 11 incluent le Mexique, cinq pays situés dans les Antilles : la Barbade, la Martinique, la Jamaïque, la République dominicaine et Haïti, quatre pays d'Amérique du sud : le Brésil, l'Argentine, le Chili et la Bolivie. Les données mettent en évidence la place occupée par les personnages, issus d'Haïti. En fait, les trois premiers personnages, appartenant à cette communauté, apparaissent pour la première fois en 1988. Comment sont-ils représentés physiquement et culturellement?

Si l'on exclut les quatre-vingt-quatre personnages haïtiens, les autres personnages, originaires soit des Antilles, soit de l'Amérique centrale ou de l'Amérique du sud, totalisent quarante-cinq personnages masculins et vingt personnages féminins. Ce sont

par ordre décroissant d'importance numérique : les Argentins, présents dans un seul roman, paru en 1989, qui cumulent à eux seuls vingt-deux personnages dont sept personnages féminins et quinze personnages masculins; puis les Chiliens, dont la première apparition date de 1986 et la plus récente en 1990, font au total dix-sept personnages dont onze personnages masculins et six personnages féminins; les personnages originaires de la Barbade figurent dans un seul roman, paru en 1983. Viennent ensuite *ex-aequo*, les quatre personnages (deux personnages masculins et deux personnages féminins) de la Martinique et quatre personnages masculins de la République dominicaine. En 1988, se trouvent enfin trois personnages masculins d'origine bolivienne.

Sur les onze années étudiées, la recherche n'a permis de recenser qu'un représentant jamaïcain, en 1985, qu'un personnage mexicain, en 1990, et qu'un personnage brésilien, en 1980. Comme le révèle le tableau 11, la représentation féminine totale, incluant les Haïtiennes, représente 19 % de la population sud-américaine étudiée. À l'exclusion de la population originaire d'Haïti[4], parmi les soixante-cinq personnages issus de neuf pays se trouvent 69 % d'hommes.

En somme, en termes de représentativité sexuelle, les personnages masculins d'origine latino-américaine incluant la population haïtienne sont plus de quatre fois plus représentés que les personnages féminins.

Les principales représentations socioculturelles associées aux personnages originaires d'Haïti concernent, sur le plan politique, le totalitarisme qui a sévi sous le régime Duvalier. La recherche a identifié dans un roman quelques allusions à la vie économique et a relevé dans quatre romans les compétences

4 Entre 1981 et 1990, le Québec a admis 22 001 personnes originaires de Haïti et 2 053 en 1990 (MCCI, 1991, 39).

Tableau 11 – Répartition quantitative des personnages d'origine latino-américaine, incluant les Antilles

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Pays	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Argentine																			15	7			15	7
Barbade							8	4															8	4
Bolivie																	3						3	
Brésil		1																						1
Chili													1								10	6	11	6
Haïti																	3		4	3	69	6	76	9
Jamaïque											1												1	
Martinique					1												1	2					2	2
Mexique																					1		1	
République dominicaine																					4		4	
Totaux	1				1		12				1		1				9		29		96		150	

athlétiques des personnages masculins. L'organisation sociale, la vie spirituelle et la vie alimentaire sont par ailleurs rapidement esquissées. Outre ces aspects, on trouve plusieurs traits psychophysiologiques, dont l'épaisseur des lèvres.

> *La nuit des Hougans* (Marillac, 1990) [Encart 8, p. 66] transmet de nombreuses informations concernant à la fois la vie politique, les occupations professionnelles, et les us et coutumes d'un village. Ainsi la vie politique est marquée du sceau des répressions menées par les tontons macoutes, machette levée (p. 13, 54, 64, 66, 75-76, 78-79), par les gardes armées du Palais national (p. 24) du dictateur Duvalier (p. 23), par des tanks, des canons (p. 24), par des recherches médicales effectuées dans les prisons par un dermatologiste suspect (p. 104). On trouve, une brève allusion au climat politique dans *Rosalie s'en va-t-en guerre* (Anfousse, 1989) par Benoît Baptiste, d'origine haïtienne : «Tiens, un couvre-feu dans mon ancien pays!» (p. 15). La situation politique en Haïti était telle que dans *Pas de répit pour Mélanie* (Goulet, 1990), le père de Florence serait mort s'il était resté en Haïti.
>
> La dimension politique occupe une place si importante dans *La nuit des Hougans* (Marillac, 1990) que les métiers pratiqués, comme celui de marchand de sorbets (p. 49), de conducteur de bétails (p. 49), de fermier (p. 115) et de chauffeur de taxi (p. 16), sont sobrement évoqués, tout comme l'organisation d'un village composé d'une tren-

taine de maisons et de trottoirs de bois. Les poules occupent le centre de la rue, les boutiques offrent des gamelles et autres ustensiles. Au niveau architectural, il est question d'un bâtiment au long balcon de bois, donnant à la maison un style Nouvelle-Orléans (p. 26).

Dans ce roman se trouvent soixante-neuf personnages haïtiens et quatre personnages féminins. Il y est question non seulement de vaudou, véritable religion (p. 12), du pouvoir des sorciers, de pratiques magiques, (p. 94, 96) réelles ou plutôt truquées (p. 88, 90-91), de gri-gri (p. 42), mais aussi de filtres d'amour et de poudres spéciales pour jeter des sorts (p. 27), du dieu serpent du vaudou, considéré comme le représentant du ciel (p. 29).

Des habitudes alimentaires sont évoquées comme le rhum-coco, boisson très parfumée de fabrication artisanale et les galettes de maïs (p. 51).

Le roi de rien (Plante, 1988) mentionne à quelques reprises la taille de personnages comme celle de ces «deux Haïtiens presque géants» (p. 62). Dans *La course à l'amour* (Gauthier, 1989), c'est celle de Philémon Papillon, ce grand Haïtien rapide, vif et précis comme un tireur d'élite (p. 39) qui est décrite. Prosper Baptiste, champion provincial *midget* de lutte olympique (p. 32) dans *Trafic* (Gagnon, 1990) adore parler de son hypothétique oncle Mobuto qui tient un salon de bronzage au Zaïre (p. 11). Étudiant, il prépare ses examens et s'entraîne en vue des championnats provinciaux. Le même personnage d'origine haïtienne, mesurant 1 m 90 et pesant 95 kilos, demeure, dans *L'ours de Val-David* (Gagnon, 1990), champion provincial *midget* de lutte olympique. Outre les performances physiques de Prosper Baptiste, il est également question de sa grosse voix, de sa bouche hilare, de son caractère aussi solide que sa charpente, de son cœur d'or et de sa tête bien faite.

Dans *Quatre jours de liberté* (Desrosiers, 1989), Claudine, surnommée «Claudine les babines» (p. 38), comprend toujours tout, tout de suite (p. 95). Son père, noir foncé, se caractérise par «une paire de lèvres» (p. 38) tout comme Florence dont le père, d'origine haïtienne, a la peau aussi noire qu'un morceau de chocolat pur dans *Pas de répit pour Mélanie* (Goulet, 1990).

Ailleurs, dans *Le héros de Rosalie* (Anfousse, 1988), c'est l'image du bel Haïtien intellectuel à lunettes d'écailles de tortue, nommé Guillaume, qui est présentée (p. 51, 89).

> Dans *La nuit des Hougans* (Marillac, 1990), Martha, une femme de soixante-dix ans, décrite comme simplement habillée, essuie des mains ridées sur un tablier éculé (p. 50).

En bref, ce qui se dégage principalement des marqueurs identifiés, ce sont les qualités reliées au corps, en particulier les habiletés physiques qui sont manifestes lors d'exploits sportifs.

Parmi tous les personnages latino-américains, ceux issus d'Haïti dominent. Ils ont non seulement un passé, mais aussi un avenir. Quelques personnages, intégrés à la société québécoise, contribuent à son rayonnement, principalement dans le monde sportif.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

L'ensemble des traits relevés donne un portrait sommaire des représentations socioculturelles les plus fréquemment attribuées aux personnages d'origine haïtienne. Les auteurs fréquentés soulignent certains traits physiques, comme la taille des personnages masculins en lien avec leurs performances sportives. Dans un autre ordre de références, il est question de la situation politique sous le régime duvaliériste, de rites religieux, de vaudou et du climat de terreur engendré à la fois par la torture et par la pauvreté.

Les personnages féminins sont à peine esquissés et ne jouent aucun rôle majeur dans les récits sinon qu'ils semblent contribuer à assurer la subsistance dans deux cas au moins, avec la vie alimentaire. Enfin, ici et là, quelques traits relatifs à des habitudes alimentaires (brasero, rhum-coco, banane plantain). À l'occasion, il est fait mention

du cadre architectural, en référence à la Nouvelle-Orléans, ou encore il est question de ces villages ruraux caractérisés notamment par leurs trottoirs de bois.

CONCLUSION

Contrairement aux précédents chapitres, ce qui se dégage le plus dans celui-ci, c'est la place quantitative désormais occupée par les nouvelles populations migrantes comme celles en provenance du Vietnam, d' Haïti et d'Égypte, sur la scène éditoriale.

Cette visibilité symbolique rejoint l'ensemble des entrées internationales des dix dernières années concernant la provenance des immigrants au Québec :

> «44 % des immigrants viennent d'Asie, 25 % d'Amérique, 21 % d'Europe et 10 % d'Afrique. Au cours de la période, on observe cette tendance vers un accroissement de la part relative de l'Asie et de l'Afrique, et une diminution de la part de l'immigration en provenance de l'Europe ainsi qu'une baisse du poids relatif de l'Amérique qui survient au cours de la deuxième moitié de la période» (MCCI, 1991, 16 et 18).

Sur le plan qualitatif, les questions reliées à l'intégration et à la transformation sont abordées principalement par les expériences scolaires, professionnelles mais surtout politiques (guerre, dictature, exil). *Trafic* (Gagnon, 1990), *Flash sur un destin* (Clermont, 1990), *La pyramide de l'immatériel* (Marillac, 1989) et *La nuit des Hougans* (Marillac, 1990) mettent en scène des personnages porteurs d'une culture de transition, aux multiples composantes, lesquelles constituent un amalgame en perpétuel changement dû, non seulement à l'interaction entre les valeurs d'origine et celles de la société d'accueil, mais aussi à l'évolution de celle-ci.

INTERVENTIONS DIDACTIQUES

1. Identifier les faits historiques, attestés par les journaux québécois des années quatre-vingt, pour écrire un roman historique sur l'un ou l'autre des pays suivants : Vietnam, Haïti, Égypte, comme suit:

Année	1980	1982	1985
Source	*La Presse*	*Le Soleil*	*La Tribune*
Vietnam	x		
Haïti		x	x
Égypte		x	

Le relevé collectif des faits attestés constitue la couche de la réalité vérifiable et reproduite.

2. Caractériser le personnage principal qui raconte de l'intérieur à des jeunes de descendance européenne française, italienne ou grecque, un ou des moments de l'histoire de son pays, afin de constituer la couche de la réalité inventée.

3. Appliquer les règles du roman traditionnel pour le récit imaginé d'abord oralement, puis par écrit :
   - le respect scrupuleux de la chronologie;
   - la narration à la troisième personne;
   - l'alternance des points de vue;
   - l'importance des dialogues.

Fait 1	action menée	sentiment/émotion éprouvée/ vécue
Fait 2	action pensée	sentiment communiqué/ émotion éprouvée

4. Introduire un court prologue qui retrace soit l'histoire haïtienne, vietnamienne ou égyptienne, ainsi qu'un bref épilogue sur l'avenir du destin du personnage principal, l'aventure accomplie.

CINQUIÈME CHAPITRE

Les personnages anglophones d'origine nord-américaine

INTRODUCTION

Mark (collection privée)

Parmi tous les personnages anglophones identifiés en Amérique du Nord[1], les personnages venant des États-Unis sont plus nombreux numériquement. Ils totalisent à eux seuls 378 personnages dont 318 sont des personnages masculins et soixante des personnages féminins. Ils se retrouvent en grand nombre dans les romans des années 1980, 1989 et 1990 et de façon plus restreinte, dans la production des années 1983 à 1988.

Tableau 12 – Répartition quantitative des personnages anglophones d'origine nord-américaine

Années / Pays	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Canada anglais	3	5			2		47	11			48	13	2	1	14	6	31	7	6	3	21		174	46
États-Unis	80	5					6	1	2		14	5	30	16	6	2	12	1	32	9	136	21	318	60
Totaux	93			2		65		2		80		49		28		51		50		178		598		

1 «En 1990, le nombre d'immigrants en provenance de l'Amérique a progressé au même rythme que le mouvement global tandis que le nombre d'immigrants nés en Afrique et en Asie a augmenté de 27 % pour chacun de ces deux continents et qu'il y a baisse de 10 % des admissions venant d'Europe» (MCCI, 1991, 18).

Dans les romans analysés, les personnages canadiens-anglais représentent 54,4 % de l'effectif masculin relatif au continent nord-américain, excluant le Mexique. Le poids numérique des populations étatsunienne et anglo-canadienne révèle, du moins sur le plan quantitatif, leur importance et traduit peut-être la place économique ou culturelle sinon politique de ces deux populations sur l'échiquier nord-américain.

D'abord, nous identifierons les principales représentations socioculturelles attribuées aux personnages originaires des États-Unis, puis celles qui sont associées aux personnages anglophones canadiens. Nous dégagerons comment ils sont représentés dans les principales sphères de l'activité humaine, qu'elles soient politiques, juridiques, scientifiques, culturelles, économiques, spirituelles ou sociales. Dans cette perspective, les informations prélevées mettront en lumière certains aspects particuliers de leurs occupations et de leurs productions. L'identification des situations dans lesquelles ces personnages sont placés révèle les quelques représentations socioculturelles qui leur sont attribuées.

1. Les Étatsuniens

Dans huit romans, la vie politique se présente sous diverses facettes : guerre réelle ou symbolique, assassinat, pouvoir parallèle, etc. D'une part, il est question de la guerre au Vietnam et des manifestations de protestations où les femmes distribuent des tracts antiguerre. La richesse des personnages est la principale marque de la vie économique. D'autre part, les activités scientifiques, juridiques, linguistiques et alimentaires, tout comme d'ailleurs l'organisation de la vie sociale, apparaissent dans plus d'une douzaine de romans.

Dans *Le fils du Président* (Bonenfant, 1980), on mentionne une autre facette de l'implication politique de ces ressortissants dont la mission est d'espionner lorsqu'ils habitent à l'étranger, notamment en étudiant les partis politiques, les idées, etc. (p. 42). Puis, sont

évoqués les «Seigneurs de la pègre» (p. 59). Dans *La barrique d'or* (de Grosbois, 1990), on mentionne que Conrad Labelle était un ami du roi de la pègre américaine (p. 49). Dans le même ouvrage, il est également question d'Al Capone, arrêté en 1930, après le massacre de la Saint-Valentin de 1929, puis sorti d'Alcatraz en 1939 (p. 85-86), de son successeur à la tête du gang, mort en mars 1943; on l'a retrouvé assassiné dans un fossé (*Ibid.*, p. 85-86).

Des événements marquants de la vie politique de cette puissante nation, tel l'assassinat du 35e président des États-Unis, John F. Kennedy, sont évoqués dans *Le don* (Schinkel et Beauchesne, 1987).

Dans *Argus : Mission mille* (Sernine, 1988),il est surtout question de «la première arme au laser que les Étatsuniens mettent sur orbite pour leur I.D.S., l'Initiative de Défense Stratégique, la fameuse «Guerre des Étoiles de l'ex-président Reagan» (p. 7). Les tensions internationales, accompagnées de brusques détentes suscitées par «le président Johnson [qui] s'était rendu à l'improviste en Turquie» (p. 7) sont mentionnées dans *La mémoire des hommes* (Lienhardt, 1988).

En fait, les romans analysés ne font que de rares allusions à l'intense vie diplomatique, déployée chaque jour tous azimuts par les responsables politiques de ce pays. Une autre dimension de la vie politique américaine est incontestablement celle de ses services secrets. On en fait mention dans *Énigme à Mururoa* (Lévesque, 1990) avec Sheila, un agent secret de la CIA.

Dans *Pionniers de la Baie James* (Boucher, 1983), Paddy O'Donovan, originaire de Massena, New York, a vécu des scènes de massacre en Arizona et au Texas (p. 64-65). Il a tué au moins une quarantaine de «hors la loi» au Nebraska, en Arizona, au Labrador (p. 67).

Dans le roman *Les Cailloux voient du pays* (Rocher, 1980), une famille québécoise parcourt les États-Unis et le Canada en quête de la présence française en Amérique. Les démêlés politiques entre Anglais, Américains et francophones sont relatés.

Par contre, dans *La piste de l'encre* (Turcotte, 1985), il est question d'un vieux propriétaire millionnaire new-yorkais, collectionneur de pièces de monnaie rares, prêt à remettre 20 000 $ à toute per-

sonne susceptible de lui rendre les pièces convoitées (p. 48). Cette image de l'homme très riche, en l'occurrence un millionnaire, est de nouveau présente dans *Le cratère du lac Lyster* (de Grosbois, 1988). On y raconte qu'en 1975, un millionnaire américain acheta la mine pour la transformer en abri antinucléaire. Alors que les travaux étaient pratiquement terminés, il est mort. Sa succession la vendit à des dirigeants d'un organisme scientifique (p. 87).

Ma vie comme un été (Mainville-Desjardins, 1988) présente brièvement le peintre américain, Andrew Wyeth, dont les tableaux «sont travaillés avec une telle minutie qu'on dirait parfois des photos» (p. 62). Cet extrait est la seule contribution identifiée à l'univers étatsunien des représentations esthétiques.

Qu'il s'agisse d'institutions de haut savoir, de la découverte de matières dangereuses pour la survie de l'humanité, de lieux d'expérimentation ou de lancement dans l'espace de navettes spatiales, la vie scientifique bat son plein chez nos voisins du sud. C'est ainsi qu'à des fréquences variables, les auteurs insistent sur certains aspects de cette vie scientifique dont les retombées sont à maints égards importantes.

À titre d'exemples, *Mystère et boule de gomme* (Pasquet, 1985) traite de navette spatiale, d'un lieu d'activités scientifiques, connu mondialement, dont le maître d'œuvre est la NASA, situé au Cap Canaveral dans l'État de la Floride (p. 68).

On mentionne l'existence d'une arme ultra-sophistiquée, l'arme la plus puissance à jamais avoir existé, l'ABIPAN – 3 dans *Jour blanc* (Clermont et Morgan, 1986).

Arme réelle ou imaginaire, peu importe qu'elle ait existé ou non, cette information illustre plutôt les engagements scientifiques à caractère politique de cette nation et ce, à travers la fabrication de produits hautement sophistiqués. Plus récemment, les préoccupations environnementalistes ont suscité de nouveaux intérêts pour le monde des cétacés.

Dans *L'été des baleines* (Marineau, 1989), il est question de ce jeune qui «songe à s'inscrire au College of the Atlantic, à Bar Harbor, dans le Maine, car s'y trouve Katoua, un fou des baleines. Cet américain un peu bizarre étudie les baleines dans le golfe Saint-Laurent, tout seul, en canot pneumatique (p. 170). La vie scientifique se manifeste par des chercheurs, comme cet ethnologue, Casteneda, qui étudie des peuples ou des peuplades dans leur milieu de vie dans *La dernière histoire* (Pigeon, 1990). Dans *L'automne à 15 ans* (Fréchette, 1990), on précise que le type de Californie qui a inventé le climatiseur expédie tous les mois à son psy «une poudre qu'on jurerait de la cocaïne, mais qui n'est qu'un condensé de sel marin aux brisures de coquillages» (p. 109).

Par delà le mur... (Lafrenière, 1986) souligne certaines particularités de la loi américaine, comme le fait qu'un règlement civil d'un litige n'abolit pas nécessairement toute poursuite à la cour criminelle (p. 81).

La tenue vestimentaire des touristes, voire certaines «spécialités» culinaires, font l'objet des extraits suivants, qui dépeignent des comportements stéréotypés. Ainsi une certaine tenue vestimentaire décriée par les médias et par le cinéma est décrite par ailleurs avec force détails, comme dans cet extrait de *La nuit des Hougans* (Marillac, 1990) : «Il était vêtu, avec une élégance douteuse et très américaine, d'une chemise envahie par des palmiers aux teintes incongrues, débordant sur un pantalon trop court d'un adorable rose. Cet accoutrement contrastait avec les deux mètres et les deux cent dix kilos, au moins, de son propriétaire» (p. 59).

Dans *Les Cailloux voient du pays* (Rocher, 1980) se trouvent également certaines particularités propres aux années soixante-dix, comme celles associées «à l'accoutrement des jeunes : saris, capes d'époque, chasubles [...]» (p. 68) ou encore à ces «groupes de jeunes hippies [qui] flânent ou jouent au Frisbee sur la plage» (p. 94), voire de ces décalques de fleurs gigantesques aux couleurs violentes : rose mauve, jaune orange, vert pomme, bref l'univers psychédélique marqué de papillons et d'oiseaux scintillants (p. 95).

Par delà le mur (Lafrenière, 1986) souligne le fait qu'en certains endroits, comme les restaurants, il ne se trouve que des noirs discutant avec animation dans un drôle d'américain. Le léger accent de Richard Sears est remarqué (p. 162) dans *L'été des baleines* (Marineau, 1989).

Des spécialités alimentaires comme les *hot-dogs*, les *hamburgers* ou les *milk shakes* sont précisées dans *Ma vie comme un été* (Mainville-Desjardins, 1988) et dans *Les Cailloux voient du pays* (Rocher, 1980).

Dans *La nuit des Hougans* (Marillac, 1990), l'intérieur où vit le mastodonte est propre, net, moderne, tendu vers le fonctionnel, le pratique, très américain (p. 60). La description se poursuit de façon plus précise : «Un divan à gauche en entrant était d'un côté encadré par des plantes, de l'autre par une petite table supportant un téléphone. En face, contre l'autre mur, une énorme bibliothèque supportait plusieurs dizaines de livres et de documents. Un grand bureau occupait le reste de la pièce avec trois fauteuils sur roulettes; deux autres combinés téléphoniques siégeaient au milieu d'une montagne de papiers sur la table de travail» (p. 60).

Les représentations socioculturelles identifiées traduisent imparfaitement la puissance politicoéconomique des États-Unis. Néanmoins, malgré une gamme restreinte d'images, associées aux personnages d'origine étatsunienne dans les romans socioréalistes, ce sont les romans d'espionnage qui rendent le mieux la trame idéologique nourrie de liberté individuelle et de libéralisme économique.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

Parmi les représentations socioculturelles attribuées aux personnages originaires des États-Unis, mentionnons celles qui incarnent différents aspects de cette société, par le biais de la vie politique, économique, culturelle, sociale et spirituelle ou qui, d'une façon ou d'une autre, ont bâti l'histoire américaine récente, comme Al Capone, Johnson, Kennedy. Ce que l'analyse permet de dégager, ce sont certains «produits» typiquement américains comme la guerre des étoiles, la pègre, la NASA, la richesse de certains citoyens, le comportement linguistique de la population noire, les hippies des années soixante-dix. Dans aucun

des romans analysés, il n'est question des engagements militaires américains au Vietnam par exemple, ou des procès qui ont défrayé les manchettes comme le Watergate ou l'Irangate. En outre, fait surprenant, les productions culturelles typiquement *made in USA* comme le cinéma, le jazz, la peinture *pop* sont ignorées. Malgré le nombre élevé de personnages américains relevés, il y a peu de personnages féminins.

2. LES PERSONNAGES ANGLO-CANADIENS

Les personnages anglo-canadiens identifiés dans la production romanesque québécoise pour la jeunesse de 1980 à 1990 se distinguent par leurs habitudes linguistiques qui occupent une place importante; on les mentionne sous différents aspects, dans dix-sept romans. En fait, il est majoritairement question de la langue que l'on parle ou que l'on ne parle pas, de l'accent ou de l'intonation qui caractérise le personnage identifié lors de ses interactions avec les représentants de la majorité francophone. Outre la dimension linguistique qui occupe une large place, il y a également des références à la vie professionnelle des personnages ainsi qu'à leurs activités économiques et scientifiques. En dernier lieu, les textes sont marqués par certains traits psychophysiologiques qui caractérisent quelques personnages anglo-canadiens.

Parmi les aspects relevés, mentionnons la difficile maîtrise de la langue française, évoquée dans *Nos amis robots* (Martel, 1981) : «Mon pire problème , c'est le français. Ça ne m'entre pas dans la tête, tous ces le, la, les [...]» (p. 43). David Kevin, homme très grand et carré d'épaules, est devenu parfaitement bilingue (p. 43). Corinne Kevin, physicienne), le chignon en bataille (p. 40), à la figure anguleuse (p. 103), aux lunettes sur le dessus du crâne, au crayon piqué dans son chignon roux (p. 102), avec son esprit scientifique, s'attaque au cœur du problème (p. 174).

Dans *Le secret de Vanille* (Corriveau, 1981), M. Michael, canadien-anglais vivant en Ontario, parle avec un fort accent anglais (p. 45). Dans l'armée canadienne, il a fait la tragique campagne de France en 1940 (p. 108). Peter Smith, ingénieur à la compagnie Canada-Nord, s'adresse en anglais avec agressivité» (p. 20).

«J'entendais parler anglais. Ce sont [...] des Anglais de Toronto qui viennent acheter des meubles québécois pour leurs musées [...]» (p. 90). Ces propos se retrouvent dans *La chaise à Sébastien* (Bouchard, 1982).

John Delacroix Jr. habite Toronto. On le retrouve dans *Gueule-de-loup* (Gaudreault-Labrecque, 1985) : «Je n'ai pas un très bonne français, veuillez m'en excuser, dit-il avec un fort accent» (p. 109). Dans *Le complot* (Brouillet, 1985), Jennie vient de Vancouver pour apprendre le français (p. 25). «Oh no. Plous de probleme. J'ai vend plous. But, I had needed money last time, you know what I mean?» (p. 88).

Dans *Vol à retardement* (Dufour, 1986), il y a trois personnages anglo-canadiens: Tommy est un jeune anglophone de douze ans (p. 10) qui n'aime pas beaucoup parler français (p. 10, 31) parce que son français est tout écorché (p. 48); sa mère, Ronda Block, et Norman Block, un comptable agréé qui cherche ses clés en anglais (p. 54). Lynn Jones, une forte en sciences qui vient de Vancouver et parle anglais (p. 36, 43, 46-47), et Anna Webster, «the chief scientist» (p. 41), apparaissent furtivement dans *Jour blanc* (Clermont et Morgan, 1986).

Dans *Panique dans les Rocheuses* (Gaudreault-Labrecque, 1988), un garçon avec un accent anglais dit, : «Je me sens [...] guilty» (p. 33). Un autre personnage anglophone sermonne dans un français cassé à la torontoise (p. 46) dans *Y a-t-il un raisin dans cet avion?* (Plante, 1988).

Dans les trois romans de Desrosiers, John est un Anglais blond, fortuné, à lunettes rondes, qui fait sans arrêt des fautes de français (*Qui a peur des fantômes?*, 1988, p. 14, 17, 22, 48-49, 51, 54, 63-64, 87) et dont les parents boivent du thé (p. 79). Ce personnage commet encore de nombreuses erreurs de français (*Le mystère du lac Carré*, 1988, p. 13-14, 17, 25, 28, 31, 34, 37, 44, 53, 57, 60, 72, 87-88. Son père parle avec son fort accent anglais : «Tu sewrait peut-étwre mieux de gawrder le lit, John» (p. 88). Dans *Où sont passés les dinosaures?* (1990), John continue de faire des fautes de français (p. 12-13, 15, 18, 31, 35, 48-50, 64).

Sur le plan de la diégèse, les écarts phonétiques introduisent un aspect amusant qui a pour effet de suspendre momentanément la tension dramatique, tout en rendant le personnage sympathique.

D'autres allusions à l'environnement linguistique anglophone apparaissent comme dans *Monde 008 sur la Pointe-Claire* (Sauriol, 1988), où un chauffeur apostropha en anglais (p. 107). Il y a aussi cette autre fille de Vancouver dans *L'homme du lac* (Pigeon, 1988) qui, peu familière avec le français (p. 118, 123), étudie le marketing (p. 10). Tommy dont le français est toujours aussi déplorable habite chez les Block, dans *Le retour d'Éliane* (Dufour, 1988).

Dans *Quatre jours de liberté* (Desrosiers, 1989), on lit : «C'est vraiment bizarre, presque désagréable de se sentir étranger dans son propre pays» (p. 48). Enfin, tant le portier d'hôtel (p. 24) que le spectateur (p. 40) s'adressent en anglais dans *Camille et Dominique dans Court-circuit* (Chevrette et Cossette, 1990).

Les activités reliées à la vie professionnelle sont incarnées par des personnages recensés dans trois romans, dont un dans lequel se retrouvent plusieurs personnages anglo-canadiens masculins. Il s'agit d'Henry Birke, un acteur de métier et plus particulièrement un acteur shakespearien. Il joue le rôle de Matthieu dans la comédie musicale *Anne of Green Gables* dans le roman *Max contre Macbeth* (Corriveau, 1985). Son petit-fils, Henry Birke Jr. «en anglais, s'excuse sans timidité» (p. 62). Warren, autre personnage anglo-canadien, ne comprend rien à la conversation en français, dont il n'entend que la moitié (p. 112). Quant à Frobisher, originaire de Vancouver, il est attaché à un centre de recherches marines (p. 12-13). En fait, ce «vieillard hautain, expert de réputation internationale, dirige, à Vancouver, un laboratoire de recherches sous-marines» (p. 118). Quant à Johnie, il travaille dans une conserverie de poissons (p. 15-16), «parle en anglais très vite et utilise des termes d'argot qui échappent au reporter» (p. 16).

Muriel Jones travaille la terre rouge caractéristique de l'Île-du-Prince-Édouard. Ses pièces sont vendues aux touristes (p. 33). On mentionne également une des œuvres majeures du patrimoine culturel anglo-saxon canadien, soit *Anne of Green Gables*, l'œuvre de Lucy Maud Montgomery (p. 24). Il est également question du rédacteur du *Charlottetown Observer* (p. 56).

Parmi les personnages identifiés, il y a Allison, institutrice, et John MacDonald, responsable de la station de recherche d'Igloolik dans *Deux innocents dans un igloo* (Hébert, 1990)[Encart 14, p. 68] ainsi que Erik Streets, sorte de géant blanc, caporal de la Gendarmerie royale (p. 33). Ce dernier porte, au lieu de la tunique rouge et du chapeau Stetson aux larges bords, des jeans et un anorak, mais on le sent de la tradition de ces aventuriers de la Gendarmerie royale (p. 34-35).

Une seule allusion à la vie économique a été répertoriée; il s'agit, dans *Casse-tête chinois* (Soulières, 1985), d'un Torontois qui, voulant «gagner le gros lot à tout prix, a «hypothéqué sa maison, ses meubles pour une valeur de 50 000 $. Avec cette somme, il a acheté des billets de loterie en se disant qu'il aurait des milliers de chances de remporter le gros lot» (p. 159).

Dans *Le secret de Vanille* (Corriveau, 1981), un personnage anglophone, monsieur Michael, originaire d'Ontario, effraie par son allure : «L'inconnu, grand, très maigre, a les yeux profondément enfoncés dans l'orbite. Une cicatrice sillonne sa joue et donne à son visage un aspect sinistre. Son épaule difforme lui fait une silhouette qui paraît effrayante» (p. 44). C'est «un étranger, car il ne parle pas comme nous» (p. 51).

Dans les programmes narratifs, comme les personnages anglocanadiens identifiés ont peu de traits distinctifs, dans l'ensemble des romans, leur rôle consiste à servir de ressorts dramatiques dans les romans policiers comme *Le secret de Vanille* (1981) ou *Max contre Macbeth* (1985). Ils illustrent sur le plan symbolique les incompréhensions culturelles d'origine historique représentées par le comportement linguistique des personnages.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES

Parmi les représentations socioculturelles attribuées aux anglocanadiens dans les romans de jeunesse, il y a les nombreuses références linguistiques. L'anglais est évidemment la langue utilisée par les personnages anglophones qui incarnent notamment, dans *La chaise à Sébastien* (Boulizon, 1982), le pouvoir politique, manifesté par la répression de la Rébellion de 1837 et par l'essor de la communauté anglophone à Montréal et dans les Cantons de l'Est au XIX[e] siècle. Lorsqu'il est question de la langue, on souligne l'accent, les erreurs syntaxiques ou sémantiques ou encore la méconnaissance du français.

Dans ce corpus restreint, on trouve deux références à la Gendarmerie royale en termes d'attributions vestimentaires : chapeau et habit. Quant aux villes les plus mentionnées, il s'agit dans l'ordre de fréquence d'apparition de Vancouver et de Toronto.

Outre la taille des personnages masculins ou le fait de fumer la pipe, ou de fréquenter un laboratoire scientifique ou d'y travailler, il y a, somme toute, peu de représentations socioculturelles explicites, comme si le seul fait d'écrire canadien-anglais, Toronto, Vancouver ou Gendarmerie royale déclenchait *illico* une série d'images mentales connues et partagées par le lectorat visé. Si certains préjugés, reliés aux représentations socioculturelles persistent, ils sont peut-être blottis dans les descriptions physiques des personnages.

En somme, notre relevé trahit peut-être la distance, sinon l'éloignement des auteurs francophones à l'égard de la communauté anglophone, la plus importante au Canada numériquement parlant. En fait, si ces personnages sont représentés en nombre, ils le sont sans véritables traits distinctifs, sauf peut-être leur lieu d'origine, comme le fait de venir de Vancouver ou de Toronto. À la fois présents et absents.

Conclusion

Les personnages anglophones d'origine nord-américaine sont tout au long de la décennie, quantitativement nombreux dans la production romanesque recensée. Cependant, ce que nous avons été à même de constater, c'est la variété restreinte des représentations socioculturelles concernant notamment les Canadiens anglais. En dépit de leur nombre, l'enfant lecteur peut difficilement identifier leurs valeurs, leurs normes et leurs idéologies, si ce n'est par le biais d'autres réseaux parallèles à la production romanesque comme le cinéma, les émissions télévisuelles, les jeux vidéo. La spécificité de cette population ou ce qui en tient lieu est surtout transmise de façon stéréotypée dans les romans historiques ou à connotation historique comme *La chaise à Sébastien* (Boulizon, 1982).

Par contre, les représentations socioculturelles associées aux personnages étatsuniens sont plus nombreuses, bien qu'elles soient restreintes également à quelques sphères précises de la vie sociale, politique, économique et technoscientifique.

Les enjeux multiraciaux sont à peine évoqués ainsi que la production artistique comme le cinéma, les jeux vidéo, le jazz, voire les performances sportives et athlétiques lors des Jeux olympiques

ou panaméricains. Les idéologies dominantes n'apparaissent finalement que par recoupements et de façon sporadique dans les romans d'espionnage ou d'anticipation. Il s'agit alors de la défense de la démocratie et de la liberté. Là encore, dans les romans génériques mentionnés ci-avant, les personnages féminins sont à peine visibles. Sans doute, cela est-il imputable au fait que les sphères d'activité retenues comme la vie politique et la vie économique leur allouent traditionnellement peu de place.

En somme, la palette restreinte des représentations socioculturelles attribuées aux personnages d'origine nord-américaine que nous avons relevées traduit peut-être encore la résistance farouche des franco-québécois à deux idéologies : d'abord celle de la canadianisation (1850-1950) dont les buts avoués étaient d'assurer l'unité du Canada par l'implantation d'un fort patriotisme canadien afin d'exercer un contrôle social, puis celle du «melting pot» américain qui nivelle les différences ethniques. Ces deux idéologies assimilatrices s'opposent au nationalisme québécois.

INTERVENTIONS DIDACTIQUES

Au regard des différentes représentations socioculturelles véhiculées par les romans sur les anglophones d'origines étatsunienne et anglo-canadienne, il s'agira d'identifier des aspects de la vie sociale, culturelle, politique ou spirituelle négligés, voire ignorés, dans les romans étudiés.

Pour ce faire, il est suggéré de questionner les élèves sur leurs perceptions des personnages et sur la présence des arts visuels, des arts musicaux et des arts de la scène et de leurs dérivés culturels, de la façon suivante :

- À la suite des lectures que vous avez faites, identifiez et décrivez les produits culturels qui vous semblent spécifiques aux communautés étatsunienne et anglo-canadienne.

- Si vous étiez romancier ou romancière, quelles sortes de personnages masculins ou féminins anglophones, vivant sur le territoire nord-américain, verriez-vous? Pour répondre à cette question, caractérisez sommairement vos personnages principaux et secondaires en vous référant à des photos d'activités ou à des revues de la façon suivante.

Personnage principal

- Aspects physiques (par exemple, taille, poids, âge).
- Occupation (par exemple, élève, médecin, institutrice).
- Aspects culturels (par exemple, activités sportives, jeux).
- Contexte romanesque (contemporain).
- Contexte social (composition de la famille).
- Milieu (ville).

Personnage(s) secondaire(s)

- Nom, prénom, âge, profession, lieu de résidence.
- Aspects physiques (jeunes noirs, plus ou moins démunis).
- Activités préférées (par exemple, faire du sport).

Cadre romanesque

- Type d'intrigue (réaliste).
- Époque retenue (les années 1990).
- Cadre spatiotemporel (par exemple, dans le centre-ville), nom de la ville à déterminer.
- Prétexte romanesque (par exemple, une disparition).
- Épreuves à surmonter.
- Programme narratif : rédaction d'un journal intime.

Exposition

- Présentation et lecture en classe du premier chapitre.
- Exposition des textes les mieux reçus par les jeunes.

CONCLUSION

L'analyse que nous avons réalisée visait à mettre en relief la place, plus ou moins grande, accordée aux représentations socioculturelles attribuées aux personnages issus des communautés autochtones et culturelles, dans la production romanesque de 1980 à 1990.

Tableau 13 – Relevé quantitatif des personnages autochtones et de diverses communautés culturelles dans les romans de jeunesse

Années	1980		1981		1982		1983		1984		1985		1986		1987		1988		1989		1990		Totaux	
Communautés	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Autochtones	9	2	91	42		2	2		24	3	4	1	3			1	2	1	2	2	25	8	162	62
C. culturelles	152	19	13	3	28	7	114	18	23	7	65	43	69	21	34	6	159	52	299	73	432	93	1388	342
Totaux	182		149		37		134		57		113		93		41		214		376		558		1954	

Le tableau 13 indique à la fois le nombre total de personnages recensés par année et la croissance numérique sur onze ans. Cette croissance reflète le dynamisme éditorial québécois avec l'avènement marqué, notamment depuis 1985, de nouvelles collections romanesques.

Notre hypothèse de base, à savoir que les représentations se font de plus en plus nombreuses au fil de la décennie, s'est confirmée. Il s'ensuit que ces personnages, en dépit de leur nombre sans cesse croissant, n'occupent pas encore l'avant-scène romanesque. Bref, ils ne sont pas encore des personnages principaux; ils gravitent par ailleurs avec plus ou moins d'intensité autour des personnages principaux, leur servent souvent de faire-valoir, tout en occupant l'arrière-scène, soit à titre de personnages secondaires, soit encore comme figurants et ce, même si les sondages révélaient le 29 octobre 1986, dans le quotidien *The Gazette*, que, «dans 40 % des écoles de la Commission des écoles catholiques de Montréal, 25 % des élèves étaient des Québécois de «nouvelle souche» et que, dans 20 % des écoles de ce territoire, la moitié des élèves étaient de la même catégorie» (Berrouët-Oriol et Fournier, 1992, 10).

Grâce à la production éditoriale, on peut observer un net écart entre la réalité démographique, telle qu'elle est vécue quotidiennement par les jeunes, du moins dans certaines régions du Québec, et la place symbolique, occupée par les personnages romanesques, autres que francoquébécois de souche. En 1991, les francophones ne formaient que 44 % de la clientèle des écoles protestantes françaises de l'île de Montréal et les écoles francocatholiques de l'île regroupaient 35 % de non-catholiques francophones, 58 % d'allophones et 6 % d'anglophones. En somme, malgré les statistiques, les auteurs n'ont pas encore intégré à leur schéma narratif les immigrants, et ce, de façon marquée. En fait, pour «l'écrivain, les items culturels (croyances, rites, symboles, etc.) ne sont que des prétextes à nourrir son imaginaire [...]. Les faits ne sont pas retenus pour eux-mêmes, mais pour la charge affective et émotionnelle et/ou poétique qu'ils représentent ou qu'ils peuvent susciter» (Abdallah-Pretceille, 1988, 76).

Ceci permet de mieux comprendre pourquoi certaines communautés culturelles investissent plus que d'autres les programmes narra-

tifs. En somme, plus l'arrivée ou la présence des communautés culturelles sur le territoire québécois a été marquante, sinon déterminante sur les plans social et symbolique, plus les personnages issus de ces communautés occupent l'espace romanesque.

Le Québec urbain est aux dires de Berrouët-Oriol et Fournier (1992) en devenir transculturel parce que les traits distinctifs de sa monoculture francophone (langue, patrie, mémoire historique) sont «contaminés», irrigués par des mémoires migrantes venues d'ailleurs et que celles-ci sont également en transmutation constante dans leurs interactions et dans leurs rapports avec la monoculture francophone[1]. Ces aspects sont sinon peu soulignés du moins peu apparents dans les romans étudiés.

Ainsi, il importe de situer les choix éditoriaux qui ont été faits dans la mouvance nationaliste qu'a connue le Québec au cours des vingt-cinq dernières années. Par ailleurs, certains romans, parus plus précisément aux éditions HMH dans la collection Plus, traitent abondamment de ces mutations culturelles et proposent des représentations socioculturelles regénérées. Le fait que les auteurs proviennent pour une large part de différentes régions de la francophonie a eu pour effet d'injecter, du moins sur le

1 Au Québec, la période 1980-1989 a été riche en transformations sociales. À titre de rappel sommaire, mentionnons le référendum et ses résultats, la modification de l'appellation du ministère de l'Immigration qui devient le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (1981), illustrant ainsi la nouvelle orientation de la conscience collective à l'égard de la pluralité devenue un fait social indéniable. Dans un tel contexte d'effervescence démographique, caractérisé notamment par l'intégration des communautés culturelles à l'école québécoise francophone, de nombreuses mesures administratives ont été prises pour tenir compte du caractère pluriethnique de la clientèle scolaire. Soulignons comme mesure compensatoire les «classes d'accueil, pour les enfants arrivés depuis moins de cinq ans au Québec; les classes de francisation, pour les enfants vivant au Québec depuis plus de cinq ans et les mesures de soutien linguistique pour les cas où le nombre ne peut permettre l'ouverture d'une classe» (Desroches, 1993, 4).

plan éditorial, de nouvelles représentations socioculturelles variées, nuancées et transformées des communautés culturelles. Si nous connaissons la teneur actuelle de cette collection en émergence, la recherche n'a pu en tenir compte autant qu'elle aurait souhaité le faire, car cette collection est apparue après 1990 (Pouliot, 1994b).

Bien que les écritures migrantes et métisses destinées à un public québécois francophone adulte aient connu un temps fort entre 1975 et 1985, on ne retrouve pas l'équivalent dans la production romanesque destinée à la jeunesse à la même époque.

En effet, la bibliographie non exhaustive des auteurs néo-québécois, telle qu'elle a été publiée dans la revue *Lettres québécoises* (1992) n'identifie que deux auteurs de romans de jeunesse ayant publié huit romans entre 1984 et 1991. Il s'agit de Mativat et d'Arnau (p. 15-16).

En fait, dans la littérature romanesque pour la jeunesse de la décennie 1980-1990, en dépit d'une immigration francophone importante depuis le milieu des années soixante-dix[2], on n'a pas trouvé, venant d'Haïti, une production littéraire abondante, destinée aux jeunes, et ce, malgré le fait que cette communauté utilise de nombreux codes linguistiques comme le créole, le français dit standard et le français du Québec et que, de surcroît, elle se rattache à une tradition littéraire qui remonte au XIX^e siècle.

La recherche n'a pas identifié pour la période recensée des œuvres de fiction produites par des sujets qui écrivent ou qui revendiquent d'autres langues maternelles, par exemple l'italien, l'arabe, l'espagnol et qui font un usage maternel du français. En bref, faute d'écritures métisses ou d'apports migrants notoires, la production romanesque étudiée ne s'est pas encore forgée une mé-

2 C'est au Québec que se trouve «la plus nombreuse communauté haïtienne du Canada, 95 % de la population d'origine haïtienne habite cette province [...]» (*Statistique Canada*, 1993).

moire plurielle et n'a pas encore ouvert son imaginaire sur l'altérité, sauf peut-être dans les romans historiques où là, sous le couvert de l'Histoire, les auteurs défendent diverses thèses nationalistes de type ethnocentriste.

De plus, l'Autre, sans être évacué de la production fictionnelle, ne fait que répondre à des standards éditoriaux quantitatifs de style rectitude politique sans qu'il y ait eu, du moins pour la décennie étudiée, un apport marqué, créateur, signifiant à l'imaginaire collectif.

Dans la production de romans québécois, destinés à la jeunesse, l'absence significative de représentations socioculturelles, attribuées à l'Autre[3], traduit le malaise éprouvé par les auteurs d'ici, à mettre adéquatement en scène des personnages appartenant à des communautés culturelles, vivant au Québec. En effet, comment, du point de vue du romancier ou de la romancière, introduire l'Autre au cœur de la trame narrative sans le réduire à quelques clichés ou stéréotypes racistes? Quelle voix lui donner pour qu'elle sonne vrai?

Sans doute aux prises avec des problèmes de vraisemblance littéraire, les solutions trouvées par les auteurs ont été de trois ordres. La première de celle-ci a été de décrire l'Autre de façon énumérative et ce, en l'identifiant à des composantes socioculturelles homogènes. C'est dans cette catégorie que nous classons les représentations socioculturelles associées aux personnages anglo-nord-américains et aux personnages d'origine européenne, hormis les personnages russes. La deuxième façon a consisté à représenter l'Autre sous le mode normatif, en lui attribuant des manières de vivre, des coutumes et des habitudes qui sont sanctionnées par sa communauté d'appartenance quand elles sont

3 Selon Beauchesne (1991), dans la relation d'altérité comme la relation de soi avec autrui, l'autre se définit par des traits culturels, religieux, linguistiques et ethniques semblables et différents.

enfreintes. C'est dans ce lieu de représentations socioculturelles que nous regroupons les populations autochtones et les personnages, idéologiquement suspects comme les Russes.

Enfin, la dernière façon plus récente sur le plan chronologique, car elle n'apparaît qu'à la fin des années quatre-vingt, se caractérise par une approche de type psychologique. Elle se centre sur les mécanismes d'adaptation propres à des personnages qui sont confrontés à des problèmes d'intégration, d'identification ou d'insertion sociale. C'est dans cette dernière catégorie que se retrouvent les personnages d'origines vietnamienne et haïtienne.

Tant et aussi longtemps que l'Autre n'occupera pas la première scène, il jouera un rôle de figurant. Peut-être y a-t-il là un effet pervers, imputable à la parution de la *Grille d'analyse des stéréotypes discriminatoires dans le matériel didactique* (1985). Le Bureau d'approbation du matériel didactique exige que non seulement la moitié des personnages soient féminins mais également que le quart des personnages appartiennent à une minorité visible ou handicapée. Cet édit a eu pour effet d'éliminer des manuels d'enseignement les stéréotypes plus ou moins négatifs et, conséquemment, de ne dévaluer personne eu égard à ses caractéristiques ethniques, sans pour autant introduire des personnages migrants ayant une épaisseur psychologique vraisemblable.

Tableau 14 – Distribution quantitative des communautés représentées

Années	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	Totaux
Québécois	200	146	262	204	498	540	302	372	1049	1013	1198	5784
Autres	182	149	37	134	57	113	93	41	214	376	558	1954
Totaux	382	295	299	338	555	653	395	413	1263	1389	1756	7738

Les données recueillies ont permis d'identifier la place occupée par les personnages autochtones féminins et masculins dans la production romanesque des dix dernières années ainsi que celle

des personnages féminins et masculins appartenant à différentes communautés culturelles. La visibilité de ces personnages illustre la diversité démographique québécoise actuelle. La fin de la décennie souligne avec force la présence de l'Autre du moins quant à la fréquence d'apparition dans les productions romanesques pour les années 1989 et 1990. On constate que la place occupée par ces personnages, pour toutes les catégories confondues, a considérablement varié au fil de la décennie.

Ce que la recherche révèle également, du moins d'un point de vue quantitatif, c'est la faible place allouée aux personnages féminins autochtones ou en provenance de différentes contrées. On les retrouve, présentés souvent en retrait, à la limite de la visibilité : un prénom, un trait physique spécifique, un lien parental avec un autre personnage secondaire masculin. Somme toute, ces personnages occupent peu de place sur la scène romanesque.

Un troisième constat se situe en lien direct avec le monde des représentations. Il s'agit de la présence de plus en plus diffuse de 1980 à 1990 des représentations marquées ou affichées de l'altérité. En fait, les représentations retenues par les auteurs sont liées à la vie dite extérieure; mais surtout elles se font de moins en moins nombreuses du début à la fin de la décennie. Souvent, et nous l'avons souligné au passage, l'Autre existe ou du moins se manifeste par un nom ou un prénom à consonance étrangère. Son pays d'origine ou celui de ses parents est nommé, parfois caractérisé par certains aspects culturels, habituellement davantage esquissés que décrits ou analysés.

Peut-être également les auteurs n'ont-ils fait que traduire la perception que les membres des groupes ethniques se font d'eux-mêmes au sein de la collectivité québécoise, c'est-à-dire de ne pas être des membres de cette collectivité. Pour eux, la communauté c'est la famille élargie à laquelle se joignent les amis de même origine. Le passeport pour l'intégration, c'est la réus-

site du projet migratoire en sol américain par l'insertion économique. Les enjeux concernant une société dont ils ignoraient tout avant d'arriver et dont ils continuent de se sentir exclus paraissent secondaires.

En somme, si la culture québécoise, comme l'indiquait dès 1978 *La Politique québécoise du développement culturel* du ministère d'État au développement culturel, doit se nourrir à des sources multiples et variées, susceptibles de refléter la diversité réelle de notre milieu, on peut difficilement affirmer, dans l'état actuel de la production romanesque destinée à la jeunesse, que les jeunes pourront explorer certaines frontières de leurs perceptions ethnocentriques et même, dans les limites du possible, les dépasser.

Ces lieux de fiction, souvent plus réels que la réalité qu'ils transcendent, offrent des regards sur des communautés culturelles vivantes, confrontant ainsi indirectement le lectorat à la réalité du relativisme culturel dans une perspective littéraire. Il ne s'agit nullement ici de proposer une littérature didactique de l'Autre, on en conviendra aisément, mais plutôt que l'Autre puisse émerger et nourrir par sa présence, ses référents, son monde, l'imaginaire et la sensibilité des jeunes.

Bref, dans le contexte pluriethnique du Québec actuel, il y a désormais place, à l'école, pour une lecture littéraire qui introduit une dimension culturelle au cœur des apprentissages de l'enseignement du français, car «de tous les objets culturels créés par l'homme, la littérature est encore le plus facilement accessible, le plus riche de représentations variées dans le temps et dans l'espace, le plus susceptible de jeter un pont entre les êtres, de nous livrer un message essentiel sur ce que nous sommes et sur la fragilité de l'aventure humaine» (Vandendorpe, 1992, 3-4).

En somme, depuis plus de quatre cents ans, l'histoire démographique du Québec, de la Nouvelle-France à aujourd'hui, est infiniment riche en histoires collectives et individuelles, dues

à l'immigration de populations, venues de tous les continents. Les nombreuses vies, demeurées jusqu'ici silencieuses, méritent d'être racontées, sous le mode romanesque, ne serait-ce que pour nourrir davantage cet imaginaire collectif, composé de ces nombreuses fibres qui tissent l'histoire nationale.

Ce faisant, la présence des autochtones et des communautés culturelles dans des rôles, importants cette fois, risque à moyen terme d'ouvrir les jeunes lecteurs à la différence, en leur permettant de se distancier face à leurs propres présupposés socioculturels. Sinon, la tendance observée, celle de l'ethnocentrisme[4], risque de se maintenir, tout en sachant par ailleurs que chacun, peu importe qui il est, parle à travers le prisme à la fois structurant et déformant d'une culture et d'une vision du monde. Dans l'espace culturel, espace d'interférence par excellence du symbolique et de l'imaginaire, les représentations agissent, modèlent, infléchissent les conduites des individus et des groupes. Ces représentations s'élaborent dans l'interaction sociale.

Un dernier constat. Production littéraire et habitudes de lecture se sont accrues considérablement, du moins sur le plan romanesque, depuis le milieu des années quatre-vingt; il en ressort que les romans destinés aux jeunes jouent indéniablement un rôle de premier plan comme lieu de transmission ou non des représentations socioculturelles attribuées à l'Autre. C'est ce qu'illustre cette recherche qui en a extrait différentes manifestations. Ce faisant, la recherche a confirmé que les œuvres étudiées ont été marquées par le contexte social et discursif qui les a vu naître.

4 «L'attitude d'un groupe (généralement le groupe dominant) consistant à s'accorder une place centrale par rapport aux autres groupes, à valoriser positivement ses réalisations et ses particularismes, ce qui mène à un comportement projectif à l'égard des autres dont il interprète les caractéristiques à travers sa propre expérience.» (Preiswerk et Perrot, 1975, cité dans Beauchesne, 1991, 54).

L'analyse de contenu à laquelle nous nous sommes livrée a également des limites, sinon des faiblesses, liées à la sélection des données de base et aux problèmes de validité et de fiabilité. À l'exception des approches basées uniquement sur l'utilisation de l'ordinateur, l'analyse de contenu doit compter sur les forces et sur les faiblesses du jugement humain. Quant à la validité des résultats, il apparaît clairement qu'une analyse de contenu ne dit rien du sens qui se trouve ailleurs qu'au niveau de la syntaxe. Les catégories retenues dénotent la part de subjectivité, inhérente à cette méthode, au niveau du développement des mesures et des inférences dégagées des résultats obtenus principalement quand il s'agit d'une analyse de substance. En bref, les représentations ne nous sont pas données empiriquement; il nous faut les découvrir par croisement. Les données recueillies et traitées ont fait surgir des représentations sociales et culturelles ainsi que les visions du monde d'une société qui lui sont contemporaines.

De plus, en identifiant des genres littéraires, lieux de représentations, associées à des communautés identifiées, nous avons affirmé que «le social (le contexte) n'advient à la connaissance que sous des formes déjà instituées et constituées, que sous la forme de discours spécifiques» (Popovic, 1994, 84). C'est ainsi que l'on retrouve en filigrane dans *L'image de l'Autre* un aperçu sommaire de l'histoire de l'évolution de l'interculturel au Québec que l'on peut résumer comme suit. D'abord, c'est l'arrivée des Français dans un territoire pluriethnique dû à la présence simultanée de nombreuses nations d'Amérindiens et d'Inuits (chapitre 2).

C'est ce que les romans historiques relatent. Puis, à la fin du Régime français en 1760, la conquête anglaise et les mesures prises pour attirer les colons anglais et américains apparaissent et font l'objet de nouveaux romans historiques mettant aux prises cette fois Canadiens anglais et Canadiens français. La migration de 40 000 Loyalistes qui ont fui la Révolution américaine de 1778 à 1784

et dont 6 000 se sont installés au Québec est de nouveau abordée dans de nouveaux romans à contenu historique (chapitres 3 et 5).

On retrouve dans les romans socioréalistes des traces de la première grande vague d'immigration (1816-1851), à la suite de la famine qui sévissait en Irlande. Ces mouvements migratoires ont attiré près d'un million d'immigrants britanniques. Alors que de 1850 à 1950 s'implante au Canada un fort patriotisme canadien, au Québec, on résiste farouchement à l'idéologie de la canadianisation. Cette résistance se fait sentir dans plusieurs romans historiques qui racontent les rébellions de 1837 et 1838.

Les représentations socioculturelles associées à l'Autre, que nous avons identifiées, sont généralement peu flatteuses, sinon stéréotypées. Parallèlement à cette période tumultueuse, arrive, entre 1910 et 1931, une importante immigration en provenance de l'Europe de l'Est et du Sud, dont il sera peu question, sinon en arrière-plan, dans les romans étudiés (chapitre 3). Après la seconde guerre mondiale, 355 000 immigrants anglo-saxons sont admis et restent au Québec. Cette présence accrue de l'Autre sur la scène politico-économique a introduit de nouvelles représentations socioculturelles dans les romans d'espionnage et dans les romans socioréalistes qui mettent aux prises des personnages qui ne sont pas toujours issus de l'immigration britannique, comme les Russes.

Cette tendance va s'accentuer davantage avec l'arrivée de nouvelles populations immigrantes au cours des années soixante-dix, venues d'Haïti, du Chili (1974), du Sud-Est asiatique (réfugiés de la mer) (1979-1981) et qui vont modifier considérablement la composition de la clientèle des écoles pluriethniques de langue française. Les romans socioréalistes de la fin de la décennie des années quatre-vingt prennent en compte ces récentes populations migrantes, porteuses de nouvelles représentations socioculturelles (chapitre 4).

La production romanesque étudiée retrace, par le biais de l'étude des représentations socioculturelles attribuées à l'Autre, l'histoire du Québec pluriethnique, du Régime français à 1990. À la limite, le roman de jeunesse, édité au Québec, suit la tendance observée pour le roman québécois, à savoir qu'il témoigne, selon Lafortune (1985), «du contexte historique, idéologique, politique, moral et social dans lequel il s'inscrit» (p. 5).

Quant aux interventions didactiques, elles s'inscrivent dans un processus de sensibilisation à la réalité pluriethnique, vécue quotidiennement par des centaines de dizaines de jeunes qui se socialisent en «s'acculturisant» à l'école québécoise de langue française dont l'objectif avoué est de promouvoir l'égalité des chances en éducation.

RÉFÉRENCES

Abdallah-Pretceille, M. (1988). Expérience littéraire et expérience anthropologique. *Dialogues et cultures, FIPF, 32*, 75-81.

Anfousse, G. (1988). *Le héros de Rosalie*. Montréal : La courte échelle.

Anfousse, G. (1989). *Rosalie s'en va-t-en guerre*. Montréal : La courte échelle.

Annuaire Granger pour la jeunesse (1928). Montréal : Librairie Granger Frères Limitée.

A.Q.P.F. (1993). L'enseignement du français ouvert au pluralisme ethnoculturel. *Québec français, 88*, 124-130.

Arcand, B. et Vincent, S. (1979). L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec ou Comment les Québécois ne sont pas des sauvages. *Cahiers du Québec*. Montréal : Hurtubise HMH.

Arnau, Y.E. (1988). *Le fils du Soleil*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Arnau, Y.E. (1989). *Le roman d'Agatha*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Arnau, Y.E. (1990). *La licorne de Pékin*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Aubry, C. (1981). *Agouhanna*. Montréal : Fides.

Beauchesne, A. (1991). *Éducation et pédagogie interculturelles*. Guide de formation (2e livret). Sherbrooke : Éditions du CRP.

Berrouët-Oriol, R. et Fournier, R. (1992). L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec. *Quebec Studies, 14*, 7-22.

Boivin, A., Émond, M. et Lord, M. (1992). *Bibliographie analytique de la science-fiction et du fantastique québécois* (1960-1985). Montréal : Nuit blanche, éditeur.

Bonenfant, A. (1980). *Le fils du Président*. Montréal : Éditions Paulines.

Boucher, D. (1983). *Pionniers de la Baie James*. Montréal : Éditions Paulines.

Boulizon, G. (1982). *La chaise à Sébastien*. Montréal : Fides.

Boulizon, G. (1983). *Alexandre et les prisonniers des cavernes* (1re éd., 1979). Montréal : Fides.

Bozzetto, R. (1986). Daniel Sernine : auteur de science-fiction et fantastique. *Canadian Children's Literature, 41*, 44-54.

Brouillet, C. (1985). *Le complot*. Montréal : La courte échelle.

Brouillet, C. (1988). *Le caméléon*. Montréal : La courte échelle.

Brouillet, C. (1989). *Un jeu dangereux*. Montréal : La courte échelle.

Campbell, A.P. (1990). *Kakiwahou*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Caouette, P. (1994). Pierre Monette, l'urgence d'écrire Montréal. *Le Devoir*, 9 et 10 avril 1994, D-1.

Carpentier, A. (1993). Aspects des genres littéraires appliqués à la science-fiction. *In* Boivin, A., Émond, M. et Lord, M. (dir.), *Les ailleurs imaginaires. Les rapports entre le fantastique et la science-fiction* (p. 15-38). Montréal : Nuit blanche, éditeur.

Champetier, J. (1990). *La mer au fond du monde*. Montréal : Éditions Paulines.

Cauchon, P. (1993). Trèfles, Guiness et identité collective. *Le Devoir*, 17 mars 1993, A-1.

Chevrette, C. et Cossette, D. (1990). *Camille et Dominique dans Court-circuit*. Montréal : Fides.

Chombart de Lauwe, M.-J. (1962). La représentation de l'enfant dans la société urbaine contemporaine. *Enfance, 1*, 53-67.

Chombart de Lauwe, M.-J. (1966). *Images de la culture*. Paris : Éditions ouvrières.

Chombart de Lauwe, M.-J. et Bellan, C. (1979). *Enfants de l'image*. Paris : Payot.

Clermont, M.-A. (1980). *Alerte au lac des loups*. Montréal : Fides.

Clermont, M.-A. (1982). *Les aventuriers de la Canicule*. Montréal : Fides.

Clermont, M.-A. (1990). *Flash sur un destin*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Clermont, M.-A. et Morgan, F. (1986). *Jour blanc*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Corriveau, M. (1978). *Le wapiti*. Montréal : Fides.

Corriveau, M. (1981). *Le secret de Vanille* (1re éd., 1958). Montréal : Fides.

Corriveau, M. (1985). *Max au rallye*. Montréal : Fides.

Corriveau, M. (1985). *Max contre Macbeth*. Montréal : Fides.

Côté, D. (1983). *Hockeyeurs cybernétiques*. Montréal : Éditions Paulines.

Côté, D. (1983). *Les Parallèles célestes*. Montréal : Hurbutise HMH.

Côté, D. (1985). *Les géants de Blizzard*. Montréal : La courte échelle.

Côté, D. (1986). *La pénombre jaune*. Montréal : Éditions Paulines.

Daignault, C. (1990). *La ruelle effrayante*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Daveluy, M.-C. (1923). *Les Aventures de Perrine et de Charlot*. Montréal : Bibliothèque de l'Action française.

de Grosbois, P. (1986). *Métro Caverne*. Montréal : Éditions Paulines.

de Grosbois, P. (1988). *Le cratère du lac Lyster*. Montréal : Hurtubise HMH.

de Grosbois, P. (1990). *La barrique d'or*. Montréal : Hurtubise HMH.

de Roquebrune, R. (1978). *Les habits rouges*. Montréal : Fides.

Darios, L. (1980). *Le chat Alexandre d'un Canada à l'autre*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Deschênes, J. (1981). *L'autobus à Margo*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Desjardins, N. (1985). *Cher monsieur l'aviateur*. Montréal : Québec/Amérique.

Desroches, F. (1993). L'école québécoise et les clientèles allophones. *Québec français, 90*, 41-43.

Desrosiers, S. (1988). *Le mystère du lac Carré*. Montréal : La courte échelle.

Desrosiers, S. (1988). *Qui a peur des fantômes?* Montréal : La courte échelle.

Desrosiers, S. (1989). *Quatre jours de liberté*. Montréal : La courte échelle.

Desrosiers, S. (1990). *Où sont passés les dinosaures?* Montréal : La courte échelle.

Doyon, P. (1983). *La grand-mère de Pierre*. (s.n.é.).

Doyon, P. (1984). *Windigo*. Sherbrooke : Éditions Naaman.

Drolet, S. (1987). *Sprotch et le tuyau manquant*. Montréal : Fides.

Dubois, J. (1992). *Le roman policier ou la modernité*. Paris : Nathan.

Duchesne, C. (1990). *La vraie histoire du chien de Clara Vic*. Montréal : Québec/Amérique.

Dufour, J. (1986). *Le testament de madame Legendre*. Montréal : Fides.

Dufour, J. (1986). *Vol à retardement*. Montréal : Fides.

Dufour, J. (1988). *Le retour d'Éliane*. Montréal : Fides.

Dupuis, S. (1993). La science-fiction pour jeunes. *Lurelu, 15*(3), 12-17.

Ehm, T. (1984). *Jacques Cartier raconte...* Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Filliolet, J. (1987). La typologie des discours : mythe ou réalité pédagogique? *Langue française, 74*, 97-107.

Finifter, G. (1988). Le roman, miroir de la société. *Autrement, 97*, 96-104.

Fréchette, J. (1990). *L'automne à 15 ans*. Montréal : La courte échelle.

Gagnon, G. (1984). *L'oiseau mécanique*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Gagnon, G. (1990). *L'ours de Val-David*. Montréal : Boréal.

Gagnon, G. (1990). *Trafic*. Montréal : Boréal.

Gaudreault-Labrecque, M. (1982). *Le mystère du grenier*. Montréal : Hurtubise HMH.

Gaudreault-Labrecque, M. (1985). *Gueule-de-loup*. Montréal : Hurtubise HMH.

Gaudreault-Labrecque, M. (1986). *Sur la piste du dragon... 1*. Montréal : Hurtubise HMH.

Gaudreault-Labrecque, M. (1986). *Sur la piste du dragon... 2*. Montréal : Hurtubise HMH.

Gaudreault-Labrecque, M. (1988). *Panique dans les Rocheuses*. Montréal : Hurtubise HMH.

Gauthier, B. (1985). *Ani Croche*. Montréal : La courte échelle.

Gauthier, B. (1989). *La course à l'amour*. Montréal : La courte échelle.

Gauthier, B. (1989). *Le blabla des jumeaux*. Montréal : La courte échelle.

Goulet, S. (1990). *Pas de répit pour Mélanie*. Montréal : Québec/Amérique.

Gourdeau, G. (1993). *Analyse du discours narratif*. Boucherville : Gaëtan Morin.

Gouvernement du Canada (1993). *Tendances sociales canadiennes*. Ottawa : Statistique Canada.

Gouvernement du Québec (1978). *La Politique québécoise du développement culturel*. Québec : Ministère d'État au développement culturel.

Gouvernement du Québec (1985). *Grille d'analyse des stéréotypes discriminatoires dans le matériel didactique*. Québec : Ministère de l'Éducation.

Gouvernement du Québec (1990). *Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration*. Québec : Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration.

Gouvernement du Québec (1991). *Caractéristiques des immigrants admis au Québec 1981-1990*. Québec : Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration.

Gouvernement du Québec (1991). *Fine Pointe* (vol. 1, n° 7). Québec : Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science.

Gouvernement du Québec (1993). *Population immigrée recensée dans les régions du Québec en 1991* (n° 4). Québec : Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration.

Guénette, P. (1983). *Pas d'hiver! Quelle misère!* Montréal : Québec/Amérique.

Harvey, C. (1993). Des mordus de bonne humeur, de travail et de langue. *Le Devoir Extra*, 26 mars 1993, C-10.

Hamelin, J. (dir.) (1977). *Histoire du Québec*. Toulouse : Édouard Privat.

Hébert, J. (1990). *Deux innocents dans un igloo*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Hébert, P. (1992). Fragments de journaux intimes dans le discours du roman québécois depuis 1980. *In* Milot, C. et Lintvelt, J. (dir.), *Le roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses* (p. 133-148). Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.

Jonassaint, J. (1992). Littérature québécoise et écrivains immigrants. *Lettres québécoises, 66*, 3-16.

Julien, S. (1989). *Enfants de la Rébellion*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Julien, S. (1990). *Moulik et le voilier des sables*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

L'enfance dans un pays étrange (1984). *Canadian Children's Literature, 35/35*, 4-5.

Labrie, N. (1989). Les comportements multilingues des italophones de Montréal : communication inter ou intraculturelle? *Bulletin de l'ACLA, 11*(2), 73-83.

LaCasse-Gosselin (1990). Verda, le petit martien. *D'ici et d'ailleurs*.

Lafortune, A. (1986). *La paix de Callières*. Montréal : Leméac.

Lafortune, M. (1985). *Le roman québécois. Reflet d'une société*. Laval : Mondia.

Lafrenière, J. (1986). *Par delà le mur...* Montréal : Fides.

Lamoureux, H. (1982). *Le fils du sorcier*. Montréal : Éditions Paulines.

Landry, L. (1981). *Glausgab, créateur du monde*. Montréal : Éditions Paulines.

Landry, L. (1981). *Glausgab, le protecteur*. Montréal : Éditions Paulines.

Le Devoir (1993). À propos... des Québécois. *Le Deboir*, 23.11.93, A-6.

Legault, M. (1988). *Le club des moncs-moncs*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Legros, G., Canvat, K. et Monballin, M. (1992). L'ère du Scorpion : et après? *La lettre de la DFLM, 10*, 5-8.

Lemieux, L. (1972). *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*. Montréal : Leméac.

Lesourne, J. (1988). *Éducation et société. Les défis de l'an 2 000*. Paris : La découverte/Le monde de l'Éducation.

Lévesque, R. (1990). *Énigme à Mururoa*. Compton : Les Éditions Compton.

Lienhardt, J.-M. (1988). *La mémoire des hommes*. Montréal : Éditions Paulines.

Loiselle-Blais, M. (1984). *Trois compagnons sur les traces de Jacques Cartier*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

MacKenzie, N. (1980). *Le prix du silence*. Montréal : Fides.

Mainville-Desjardins, F. (1988). *Ma vie comme un été*. Montréal : Fides.

Major, H. (1983). *Marguerite Bourgeoys*. Montréal : Hurtubise HMH.

Marchildon, D. (1990). *Le secret de l'île Beausoleil*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Marillac, A. (1989). *La pyramide de l'immatériel*. Montréal : Hurbutise HMH.

Marillac, A. (1990). *La nuit des Hougans*. Montréal : Hurtubise HMH.

Marillac, A. (1990). *Ovni à Matane*. Montréal : Hurtubise HMH.

Marineau, M. (1989). *L'été des baleines*. Montréal : Québec/Amérique.

Martel, S. (1981). *Nos amis robots*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Massé, J. (1990). *Le passé en péril*. Montréal : Éditions Paulines.

Mativat, M.-A. (1989). *La clé mystérieuse*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Mativat, M.-A. et Mativat, D. (1989). *Le chevalier Trois-Pommes*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Mativat, M.-A. et Mativat, D. (1989). *Le lutin du téléphone*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage.

Mativat, M.-A. et Mativat, D. (1990). *Mademoiselle Zoé*. Montréal : Les éditions Héritage.

Mollo, S. (1963) Importance et signification du modèle d'écolier dans la vie scolaire et sociale de l'enfant. *Enfance, 4-5*, 333-343.

Mollo, S. (1966). Participation de l'école dans la formation culturelle de l'enfant. *In* Chombart de Lauwe, P.H. (éd.), *Images de la culture* (p. 51-65). Paris : Éditions ouvrières.

Montpetit, C. (1988). *Temps mort*. Montréal : Éditions Paulines.

Pagé, M. (1988). *Tomaqua*. Montréal : Fides.

Painchaud, G. (1993). L'enseignement des langues aux jeunes Québécois des communautés culturelles : politiques et programmes. *Revue de l'ALCA, 15*(2), 7-22.

Pasquet, J. (1985). *Mystère et boule de gomme*. Montréal : Québec/Amérique.

Peller, L.E. (1957). The daydream behind the story. *Child Story*, 8-13.

Pigeon, P. (1985). *L'ordinateur égaré*. Montréal : Québec/Amérique.

Pigeon, P. (1988). L'homme du lac. *Coïncidence/Jeunesse, 11-14*.

Pigeon, P. (1990). La dernière histoire. *Coïncidence/Jeunesse, S-12*.

Pilon, L. (1989). *Un duel, un duo*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Plante, R. (1988). *Le roi de rien*. Montréal : La courte échelle.

Plante, R. (1988). *Y a-t-il un raisin dans cet avion?* Montréal : Québec/Amérique.

Plante, R. (1989). *Véloville*. Montréal : La courte échelle.

Popovic, P. (1994). Éléments pour une sociocritique de «Ça» de Tristan Corbière. *Québec français, 92*, 84-91.

Pouliot, S. (1994a). L'édition littéraire d'enfance et de jeunesse depuis 1920. *In* Michon, J. (dir.), *L'édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps* (p. 57-76). Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.

Pouliot, S. (1994b). Discours éditorial et pratique de lecture. *Revue des sciences de l'éducation, XX*(2), 351-360.

Poupart, J.-M. (1990). *Le nombril du monde*. Montréal : La courte échelle.

Poupart, J.-M. (1990). *Libre comme l'air*. Montréal : La courte échelle.

Pratte, F. (1988). *Le secret d'Awa*. Montréal : La courte échelle.

Précourt, D. (1993). Des gens d'ailleurs pour une plus grande richesse ici. *Le Devoir Extra*, 20 mars 1993, C-3.

Rioux, J.-E. (1983). *Où est passé Monsieur Murphy?* Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Rocher, S. (1980). *Les Cailloux voient du pays*. Montréal : Fides.

Sabella, M. (1984). *L'inconnue des Laurentides*. Montréal : Éditions Paulines.

Sanschagrin, J. (1989). *La fille aux cheveux rouges*. Montréal : La courte échelle.

Sarfati, S. (1991). Place à ces p'tits Québécois venus d'ailleurs. *La Presse*, 14.04.1991, C-5.

Sauriol, L.-M. (1988). *Monde 008 sur la Pointe-Claire*. Montréal : Hurtubise HMH.

Schinkel, D. et Beauchesne, Y. (1986). *Aller Retour*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Schinkel, D. et Beauchesne, Y. (1987). *Le don*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Sernine, D. (1980). *Le Trésor du «Scorpion»*. Montréal : Éditions Paulines.

Sernine, D. (1981). *L'épée Arhapal*. Montréal : Éditions Paulines.

Sernine, D. (1982). *La cité inconnue*. Montréal : Éditions Paulines.

Sernine, D. (1983). *Argus intervient*. Montréal : Éditions Paulines.

Sernine, D. (1984). *Le cercle violet*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Sernine, D. (1988). *Argus : Mission mille*. Montréal : Éditions Paulines.

Sernine, D. (1989). *La nef dans les nuages*. Montréal : Éditions Paulines.

Sernine, D. (1990). *Quatre destins*. Montréal : Éditions Paulines.

Soriano, M. (1993). Littérature de jeunesse. *In* Estivals, R. (dir.), *Les sciences de l'écrit* (p. 380-382). Paris : Retz.

Soulières, R. (1980). *Le visiteur du soir*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Soulières, R. (1985). *Casse-tête chinois*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Soulières, R. (1988). *La nuit blanche de Mathieu*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Soulières, R. (1989). *Ciel d'Afrique et pattes de gazelle*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre.

Soumis, L. (1994). Le bon sauvage... et le méchant : mythes et légendes. *Le Devoir*, 1er avril 1994, A-1.

Tanguay, B. (1984). *Le 25e fils*. Montréal : Québec/Amérique.

Tanguay, B. (1985). *La petite menteuse et le ciel*. Montréal : Québec/Amérique.

Thériault, Y. (1963). *Le ru d'Ikoué*. Montréal : Fides.

Thériault, Y. (1981). *Kuanuten* (vent d'est). Montréal : Éditions Paulines.

Todorov, T. (1987). *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique. Suivi des écrits du «Cercle de Bakhtine»*. Paris : Éditions du Seuil.

Turcotte, D. (1985). *La piste de l'encre*. Montréal : Éditions Paulines.

Vanasse, A. (1988). *Des millions pour une chanson*. Montréal : Québec/Amérique.

Vandendorpe, C. (1992). L'enseignement de la littérature aujourd'hui. *La lettre de la DFLM, 10*, 3-4.

Vincent, S. (1985). Entre la nature et la civilisation. Les Amérindiens dans quelques romans pour jeunes. *Lurelu, 8*(1), 5-12.

Vincent, S. (1987). L'aventure et ses limites : les Amérindiens dans l'œuvre fantastique pour la jeunesse de Daniel Sernine. *Recherches amérindiennes au Québec, XVII*(3), 79-94.

Whitfield, A. (1987). *Le je(u) illocutoire. Forme et contestation dans le nouveau roman québécois*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.

INDEX DES TITRES DE LITTÉRATURE DE JEUNESSE

Agouhanna	46, 48, 59
Alerte au lac des loups	51
Alexandre et les prisonniers des cavernes	78
Aller Retour	96, 102-103
Ani Croche	117-118
Argus intervient	86, 92, 94
Argus : Mission mille	135
Camille et Dominique dans Court-circuit	141
Casse-tête chinois	118, 142
Cher monsieur l'aviateur	77
Ciel d'Afrique et pattes de gazelle	119
Des millions pour une chanson	87, 101, 105-107
Deux innocents dans un igloo	142
Enfants de la Rébellion	83
Énigme à Mururoa	76, 135
Flash sur un destin	80, 84, 116, 129
Glausgab, créateur du monde	43, 59-60
Glausgab, le protecteur	42, 59-60
Gueule-de-loup	140
Hockeyeurs cybernétiques	29
Jacques Cartier raconte...	47, 48-50, 59-60, 74-75

Jour blanc	56, 85, 95, 136, 140
Kakiwahou	54
Kuanuten	60
L'autobus à Margo	43, 59
L'automne à 15 ans	137
L'épée Arhapal	80
L'été des baleines	102, 137
L'inconnue des Laurentides	47, 59, 85
L'oiseau mécanique	55
L'ordinateur égaré	88
L'ours de Val-David	115, 127
La barrique d'or	135
La chaise à Sébastien	83-85, 140, 143-144
La cité inconnue	26, 41, 59, 80
La clé mystérieuse	77, 96, 101
La course à l'amour	127
La dernière histoire	137
La fille aux cheveux rouges	29
La grand-mère de Pierre	52
La licorne de Pékin	95-96
La mémoire des hommes	96, 135
La mer au fond du monde	101
La nef dans les nuages	77
La nuit blanche de Mathieu	100
La nuit des Hougans	126-129, 137-138
La paix de Callières	26, 47
La pénombre jaune	81, 85
La petite menteuse et le ciel	88, 94, 115, 119
La piste de l'encre	135-136
La pyramide de l'immatériel	77, 123, 129
La ruelle effrayante	116-117
La vraie histoire du chien de Clara Vic	106
Le 25e fils	77
Le blabla des jumeaux	119
Le caméléon	115-116

Le cercle violet	26, 41-42, 59, 85, 94, 96
Le chat Alexandre d'un Canada à l'autre	45, 55, 59, 83, 92, 97
Le chevalier Trois-Pommes	102
Le complot	140
Le cratère du lac Lyster	88, 136
Le don	135
Le fils du Président	100, 134-135
Le fils du Soleil	122
Le fils du sorcier	52, 78, 80
Le héros de Rosalie	127
Le lutin du téléphone	102
Le mystère du lac Carré	140
Le mystère du grenier	101
Le nombril du monde	102
Le passé en péril	87-88-89
Le prix du silence	92
Le retour d'Éliane	105, 141
Le roi de rien	117, 119, 127
Le roman d'Agatha	95
Le ru d'Ikoué	62
Le secret d'Awa	122-123
Le secret de l'île Beausoleil	54, 75
Le secret de Vanille	140, 142
Le testament de madame Legendre	105
Le Trésor du «Scorpion»	26, 41-42, 59
Le visiteur du soir	86
Le wapiti	62
Les aventuriers de la Canicule	46, 59
Les Cailloux voient du pays	135, 137-138
Les géants de Blizzard	29
Les habits rouges	62
Les Parallèles célestes	94
Libre comme l'air	116
Ma vie comme un été	136, 138
Mademoiselle Zoé	123

Marguerite Bourgeoys	26, 46, 59
Max au rallye	94-95
Max contre Macbeth	141-142
Métro caverne	53
Monde 008 sur la Pointe-Claire	49, 76, 141
Moulik et le voilier des sables	123
Mystère et boule de gomme	118, 136
Nos amis robots	86, 139
Où est passé Monsieur Murphy?	80
Où sont passés les dinosaures?	77, 119, 140
Ovni à Matane	78-79
Panique dans les Rocheuses	85, 140
Par delà le mur...	88, 137
Pas d'hiver! Quelle misère!	122
Pas de répit pour Mélanie	126-127
Pionniers de la Baie James	44-45, 59, 135
Quatre destins	26, 41, 59
Quatre jours de liberté	127, 141
Qui a peur des fantômes?	140
Rosalie s'en va-t-en guerre	88-89, 102, 115-116, 126
Sprotch et le tuyau manquant	43, 78, 81, 96, 115
Sur la piste du dragon... 2	118
Temps mort	84, 96
Tomaqua	50-51
Trafic	79, 115, 127, 129
Trois compagnons sur les traces de Jacques Cartier	53, 74-75
Un duel, un duo	118
Un jeu dangereux	102
Véloville	119
Verda, le petit martien	105
Vol à retardement	140
Windigo	53
Y a-t-il un raisin dans cet avion?	77, 79, 140

Ouvrages disponibles aux Éditions du CRP

Commande téléphonique : (819) 821-8001 Commande par télécopieur : (819) 821-7950

Adaptation scolaire

- *Apprentissage et adaptation scolaires*. P.H. Rue[1] (1993).
- *Classes sociales et motricité*. D. Hade (1989).
- *L'intégration des enfants handicapés*. J. Gignac (1988).

Administration scolaire

- *L'évaluation institutionnelle en milieu scolaire – Logiques, enjeux, rôles et responsabilités des différents acteurs*. D. Massé (dir.) (1993).
- *Pratiques et modèles de formation en administration scolaire*. A. Godin (dir.) (1993).

Andragogie

- *Formation-travail/Travail-formation* (1[er] vol. – Formation, travail et savoir institué; 2[e] vol. – Pratiques de développement et de reconnaissance des compétences). J.L. Levesque, J. Fernandez et M. Chaput (dir.) (1993).
- *Recherche, formation et pratiques en éducation des adultes*. F. Serre (1993).

Didactique

- *Le savoir grammatical après treize ans de formation*. G.-R. Roy, L. Lafontaine et C. Legros (1994).
- *Oral et intégration des discours*. F.V. Tochon et J.C. Druc (1993).
- *Réussir dès l'entrée dans l'écrit*. G. Boudreau (dir.) (1993).
- *Sens des didactiques et didactique du sens*. P. Jonnaert et Y. Lenoir (dir.) (1993).
- *Étude de la maîtrise du français écrit à l'université*. G.-R. Roy et L. Lafontaine (1992).
- *L'interdisciplinarité : une voie d'avenir?* R. Delisle et P. Bégin (dir.) (1992).
- *Musique et psaltérion* (guide et volume de pièces harmonisées). F. Corpataux (1987, édition révisée, 1992).
- *S'approprier l'orthographe grammaticale par l'approche «donneur → receveur»*. G.-R. Roy et H. Biron (1991).
- *Lire et rédiger au bureau* (maître). C. Gaudreau (1990).
- *Lire et rédiger au bureau* (élève). C. Gaudreau (1990).
- *La pédagogie du brouillon*. L. McNicoll et G.-R. Roy (1989).
- *Genre et nombre* (1[er] vol. – Étude théorique; 2[e] vol. – Étude appliquée). G.-R. Roy (1985).
- *Les homophones : problèmes et solutions*. L. McNicoll et G.-R. Roy (1985).
- *Le Fabloc* (maître et élève). S. Pouliot (1986).
- *Pictogrammes et compréhension*. L. Latendresse (1987).

Ouvrages disponibles aux Éditions du CRP

Commande téléphonique : (819) 821-8001 Commande par télécopieur : (819) 821-7950

Interculturel

- *Éducation et pédagogie interculturelles* (ensemble de 6 livrets). A. Beauchesne et H. Turmel (1991).

Orientation professionnelle

- *Stratégie d'élaboration de programmes de formation*. R. Lemaire et R. Bouffard (1994).
- *La formation et l'insertion professionnelle, enjeux dominants dans la société postindustrielle*. C. Laflamme (dir.) (1993).
- *Future Between Us – The participants' Manual*. J. Limoges (1992). *Training Peer Career Counsellors – The Trainers' Manual*. J. Limoges (1992).

Pédagogie

- *La planification de l'enseignement – Deux approches, deux visions?* R. Viau (dir.) (1993).
- *La recherche en formation des maîtres : détour ou passage obligé sur la voie de la professionnalisation?* H. Hensler (dir.) (1993).
- *L'évaluation des apprentissages : réflexions, nouvelles tendances et formation*. R. Hivon (dir.) (1993).
- *Vivre à la maternelle*. R. Fortier (1988).

Psychologie

- *Développement du moi*. J. Limoges et D. Paul (1980; édition révisée, 1993).
- *Développement en tête!* J. Limoges et P. Hébert (1988).

Divers

- *Cahiers de la recherche en éducation* (vol. 1, n° 1, 1994).
- *Ressources universitaires consacrées à la réussite scolaire dans les facultés et départements d'éducation des universités francophones du Canada* (1994).
- *Répertoire des publications 1991 et 1992 des professeures et des professeurs des départements et facultés des sciences de l'éducation des universités du Québec* (1994).
- *Contenus et impacts de la recherche universitaire actuelle en sciences de l'éducation*. Actes du 2e congrès des sciences de l'éducation de langue française du Canada (3 tomes). G.-R. Roy (dir.) (1990).